T. XL. N° 20. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Janv. 1930

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Clemenceau dans la retraite [1]

Allemagne est avec mort le mot français qui m'a toujours donné le plus de malaise à entendre ou à prononcer. Enfant, je sentais déjà l'ombre funeste que projette cette nation sur le destin de la France. A vingt ans j'attendais la guerre, assuré de la subir. Je m'excusais même de ma paresse en songeant : « A quoi bon installer sa vie dans le travail, puisqu'un jour très prochain nos travaux et nos vies seront bousculés par les armées de ce peuple, gorgé de musique lyrique et de charcuterie ! »

Mais en 1907, ayant voyagé dans ce pays d'adjudants-docteurs, j'en rapportai des visions qui adoucirent mon amertume, et je conçus qu'on pouvait mourir de leur brutalité, tout en se moquant de leur gloutonnerie. Désormais, une fière ironie, que seul mon dernier soupir éteindra, tempéra ma tristesse de ne pouvoir jouir des biens de la France sans être envié ni menacé.

Le 2 août 1914, je n'eus qu'un mot : « Enfin ! » et je relus le *Misanthrope* avant de monter dans un wagon à bestiaux.

J'ignore tout de l'art militaire ; je n'ai rien d'un soldat, je n'ai pas été un héros.

La guerre déchaînée, je devins muet. Le silence, seule attitude que me propose ma nature en face de l'extrême misère, me rendait inapte au commandement ; je ne fus dans un uniforme qu'un homme dégoûté de l'homme, et acceptant des ordres.

De la ferraille germanique étant entrée dans un de mes membres par des lois de balistique auxquelles je ne m'intéresse pas, on me mit dans un hôpital : j'eus la faiblesse d'y rêver. On me conduisit dans un dépôt : je n'eus pas la force d'y mourir. De temps en temps, des officiers ou des médecins donnaient des ordres. Je me trouvais dans des trains. J'étais le lundi à Marseille, le mercredi à Verdun, le samedi à l'armée anglaise ; tous les jours, dans la folie ou la détresse humaine. Enfin, on me remit en civil. Je retrouvai ma maison, des livres, et je relus *Candide* de Voltaire.

On parlait partout, tout le temps, de la paix. J'entrevis que la beauté de la guerre, c'était au moins de nous offrir cet espoir-là. Mais quelle paix aurait-on? Serait-elle déshonorante? Allemagne, fléau de nos vies, y aurait-il un grand homme pour nous délivrer d'elle? Il y en eut un : Clemenceau, qui nous a sauvés !

Je devais naturellement le préférer à tous les autres, à tous sans exception. D'autres furent héroïques ou saints ; ils n'ont fait qu'aider à sa tâche : Clemenceau nous a sauvés. Sans lui, les sacrifices étaient perdus, les grands généraux n'étaient que de grands généraux, sans victoire. C'est lui, c'est bien lui qui nous a sauvés !

Il a tenu tête à tous les ennemis, devant, derrière, réduit la canaille, rejeté la ganache, incarné la patrie.

Ah ! le jour de l'armistice, le plus étourdissant que j'aie vécu, — le cœur étouffait, trop gonflé de joie ! — je me suis dit, les larmes aux yeux : « Me sera-t-il jamais donné de le voir... et de l'embrasser, cet homme grâce à qui je ne suis pas allemand? » Car être allemand... je le dis sans trace de haine (la haine enflamme et n'ôte pas le goût de la vie) j'aimerais tellement mieux être mort qu'être allemand !

Ainsi, la paix retrouvée, j'eus tout de suite l'obsession de voir Clemenceau. Mais je n'osai pas. Un mauvais amour-propre m'objectait : « Pourquoi te recevrait-il?... Et tu seras ridicule ! » Du temps passa. Je lus qu'il devait parler à Strasbourg. Je pris le train ; je pus me glisser dans la salle ; je le vis, je l'entendis.

Les Alsaciens étaient debout lorsqu'il entra. Ils se mirent à l'acclamer, puis à chanter, lui envoyant leurs âmes, avec une gauche tendresse, dans une *Marseillaise* sublime, pleine de fausses notes. Clemenceau avait ouvert les bras. Il leur faisait signe : « Venez... venez... que j'en serre au moins un sur mon cœur ! » Et il eut un sanglot. Je le regardais éperdument, et j'avais envie de m'élancer...

Une fois de retour, je me dis que j'étais un homme comblé : je l'avais vu. Pourquoi le déranger? Si tous les Français avaient cette idée-là ! Et des années passèrent.

Je travaillais. Je faisais de bizarres études sur les mœurs de mon temps. L'Université, le Parlement, la Justice, voilà de quoi satisfaire à la rigueur, tant que la curiosité ne dépasse pas l'heure présente. Mais la moindre songerie sur les temps révolus provoque une révision dans l'emploi de nos journées :

— Comment ! Il y eut Jeanne d'Arc, et je m'attarde à peindre Briand !

Hélas ! Saurais-je peindre Jeanne d'Arc? Elle est trop loin. C'est le ton qui me manque, le ton de sa voix quand elle prie dans le murmure des ruisseaux de Domrémy ; quand, sur le parvis de Reims, elle saute à bas de son cheval ; quand, les bras liés mais les mains jointes, elle répond à Cauchon.

Alors?

Alors, il y a Clemenceau.

Pourquoi donc ai-je une plume, si ce n'est pas d'abord pour peindre ce qui est grand? D'autres ont le talent piquant de savoir orner ce qui est douteux. La vie me paraît bien courte pour ces besognes inutiles. Ce qui m'importe c'est l'important, et l'important c'est Clemenceau. Rien qu'à l'énoncer, je me décide : je veux le peindre, je veux le voir ; je le verrai, je le peindrai.

Et je m'adresse à celui qui l'a surnommé *le Tigre :* Émile Buré. J'aime bien Buré. Il ne résiste pas à tout, mais il a le goût de la résistance ; il se plait en compagnie de quelques plats personnages, mais il y a dans le fond de son cœur la passion de la noblesse. Comme il aime son pays ! Et comme il frémit de sincère admiration, sitôt qu'on parle de Clemenceau !

— Buré, ai-je dit, je veux qu'il me reçoive !

— Eh là ! Eh là ! m'a dit Buré. Les rois disent : « Nous

voulons ! » Vous seriez roi, d'ailleurs, ce serait une chance de moins... A vrai dire... il ne reçoit personne.

— Mais, Buré, il vous reçoit !

— Et il reçoit Pons aussi, c'est vrai. Pons est un musicien, un fantaisiste, une âme dévouée. Je dirai à Pons.... de dire au Tigre...

— Voilà !

J'attends deux jours, et je sens que je vis le prologue de mon roman avec cet homme, car c'est un roman, puisque je l'aime et que je veux le lui dire.

Au bout de quarante-huit heures, Pons est chez Clemenceau. Clemenceau se trouve d'humeur joyeuse. Il rit des hommes et il rit de Pons, qui pour lui est en marge d'une société organisée.

— Monsieur le Président, dit Pons qui sent que c'est l'occasion, dites-moi si vous consentiriez...

Clemenceau l'interrompt :

— Je sens, ou je ne sens pas, mais je n'aime pas consentir.

— Auriez-vous la bonté... de recevoir Benjamin?

— Qu'est-ce qu'c'est qu'ça? dit Clemenceau, l'oreille en cornet.

— Un homme de lettres, dit Pons.

— Alors, jamais ! fait Clemenceau.

— Oh !... pourquoi... si ! dit Pons navré.

— Ah !... parce que... non ! reprend-il goguenard.

Mais Pons supplie :

— Pour me faire plaisir !

Et il éclate :

— Bien ! Amenez-le !

Pons jubile :

— Quand?... Demain?

Clemenceau s'assombrit, puis sec, autoritaire :

— Dans cinq minutes. Pas plus tard.

Pons, affolé, se jette sur un téléphone. Il balbutie : « Venez !... Courez !... Vous devriez être là ! » Je saute dans une voiture ; je traverse Paris ; j'arrive. Pons est parti, il a eu peur de l'abordage. Et je me trouve seul dans le cabinet de Clemenceau, où je ne sais même plus qui vient de m'introduire. La pièce est haute, tapissée de livres, que domine la tête énorme d'une déesse égyptienne. C'est un rez-de-chaussée. Par une large fenêtre j'aperçois un jardin,

du bois, des feuilles... Mais ce n'est pas cela qui m'hypnotise, c'est la table, neuve et pourtant Louis XV, en fer à cheval, avec des grâces, des contorsions, des faux semblants, de la mièvrerie. Comment, c'est là sa table — à lui — lui qui a tout raillé, tout mis en pièces!... Je n'ai pas le temps de philosopher. Je tressaute au bruit d'une porte qui s'ouvre, en m'envoyant un courant d'air. Le voilà!... Comme il est petit!... Ou plutôt, je suis trop grand : je ne me sens pas respectueux... je vais le saluer... mais son bras court décrit un geste impératif :

— ... Seyez-vous!

Et je tombe dans un fauteuil.

D'un petit pas preste, il est venu derrière sa table; il s'assied; il est à un mètre de moi, tout le poil hérissé, et je reçois de deux yeux cruels, entre deux pommettes et deux sourcils de despote, un premier regard qui m'exécute.

— Monsieur, me dit-il sèchement, justifiez d'abord de votre existence.

Je ne bronche pas, je le regarde. C'est une des minutes capitales de ma vie. Il faut qu'en deux temps j'aie donné l'assaut et emporté la forteresse, car il est comme une tour, le chef surmonté d'un bonnet de police à créneaux. Mais au fond, je le trouve fort et raisonnable, et avec calme je lui réponds :

— Monsieur le Président, je fais métier d'écrire. Je regarde vivre la société...

Sur ce mot grave et bouffe, sa moustache vient de frémir sous une onde d'ironie, mais il se contient.

— Je n'en éprouve pas toujours un plaisir très, très grand...

Il ne se contient plus :

— Achetez une ferme, Monsieur, avec des vaches, et offrez-vous la joie de tirer vous-même leur pis!

Je souris pour remercier, mais sans me troubler je poursuis :

— J'ai trouvé mieux! J'ai trouvé un travail où j'aurai du bonheur : je veux faire votre portrait.

— Comment?

Il tend l'oreille dans une grimace. Je répète :

— Votre portrait.

Alors, il réplique avec une sorte de fureur :

— Jamais!

Je demande avec une sorte d'innocence :

— Pourquoi?

Et il s'écrie :

— Parce que je pense que je suis libre !

La phrase est partie comme une flèche. Je l'ai reçue. mais je reste ferme. Je reprends doucement :

— Monsieur le Président, moi, je... ne crois pas.

Ah ! quel bond !

— Hein? Vous dites?

— Que vous êtes un grand homme, qu'il ne fallait pas être un grand homme, que vous ne vous appartenez plus.

C'est à croire qu'il va se jeter sur moi ; et d'une voix frémissante :

— A qui donc est-ce que j'appartiens?

— Un peu à vos contemporains ; et s'ils ont envie d'avoir un portrait...

Il se saisit d'un grand coupe-papier ; il tape sa table :

— Monsieur, je me fous de mes contemporains !

— Monsieur le Président, ils ne se foutent pas de vous !

— Eh bien, monsieur, je me fous qu'ils ne s'en foutent pas !...

Cet échange de paroles a été comme un crépitement d'étincelles. Il se trouve essoufflé. Je ne le suis pas moins. Mais mes yeux sur les siens, c'est moi qui continue :

— Au surplus... je vous admire.

Il a haussé l'épaule, une seule épaule, car il réserve des forces :

— Pas de compliment !

— Monsieur le Président, je suis sincère.

Ses yeux me foudroient :

— Sous quel prétexte m'admirez-vous?

Sa bouche n'est pas refermée que je réplique :

— C'est très simple ! Je n'ai pas un casque à pointe sur la tête, et c'est à vous que je le dois !

Son regard était dur ; il devient subitement doux. Puis il baisse les yeux, en dodelinant de la tête, comme pour retrouver l'équilibre entre les élans de son cœur et les farouches refus de son esprit. Et pâle, il murmure d'une voix blanche :

— C'est d'ailleurs vrai...

Minute rayonnante, d'une si forte sincérité de part et d'autre ! Les voilà les instants qui donnent du prix à nos

existences misérables. Tout à coup, entre nous, vient de naître un sentiment, essentiel dans nos destinées : l'affection. Elle arrive sur la vie des hommes comme un éclair. Elle les marque ainsi que la foudre fait aux arbres.

Mais cette fois, je suis rompu, et j'attends qu'il reparle.

Il m'a regardé de nouveau, il a pour moi maintenant un regard de bienveillance, et il dit à mi-voix, presque avec tendresse :

— Je ne vous connais pas, monsieur, mais... il est possible qu'après tout... avec le temps... nos cœurs s'accordent...

Il fait un geste : « Peut-on savoir !... » Puis brusque, comme s'il se prenait à rêver sur des riens, il se redresse :

— Par malheur... je n'ai pas de loisirs pour m'occuper de vous ! Je suis un vieillard, monsieur ; je vais mourir ; je me suis mis à la fenêtre ; j'ai vu passer mon enterrement !

Et il est raide comme la mort même.

— Il faut me laisser...

Sa main me montre la porte.

— Monsieur le Président, lui dis-je ému, je m'en vais, mais, je vous reverrai, n'est-ce pas?

Il fait « oui ».

— Si ça n'est pas pour parler de moi...

— Nous parlerons de ce que vous voudrez.

— Je ne veux pas parler ; je veux travailler. Je fais un livre qui me passionne ! Je suis obligé d'aller vite ; je ne sais pas le jour où je disparais. J'aurais besoin d'un an encore...

Une seconde, il penche la tête comme pour apaiser le destin, puis il me regarde en face :

— Si je vous permets ce portrait... combien de poses est-ce qu'il vous faudra?

Je prends l'air modeste :

— Oh ! quelques-unes !

— Précisons.

— Pas plus de cent.

Il s'est levé. Je me lève aussi. Il me fait un vrai sourire :

— Vous ne manquez pas d'audace, vous, nom d'un chien !

— Monsieur le Président, lui dis-je, votre vie est un exemple.

Mais ce n'est pas cela que je pense exactement. Je pense qu'il m'enchante, que je ne pourrais plus me passer de lui,

que je veux entendre, comprendre, essayer de rendre cette voix perçante, puis étouffée, où passent tous les excès sauvages et généreux d'une âme hantée de grandeur.

Il me tend la main.

— Bonsoir ! Laissez-moi mon printemps : je travaille bien, quand les jours allongent. Laissez-moi mon été : je travaille bien, quand les nuits sont claires. Je vous ferai signe à l'automne.

Je vais me retirer. Il me retient.

— Ces contemporains, dit-il tristement, avec quoi vous pensiez me tenter, ne m'intéressent plus... J'aime mieux les mammouths, ou les bisons préhistoriques ! La science, la reconstitution de tous les pas qu'a fait l'humanité, la marche de l'esprit, voilà ce qui me passionne ; c'est là-dessus, monsieur, que s'écoulent mes journées : j'étudie l'évolution du monde. Mais cette pauvre chose éphémère, la France au vingtième siècle, c'est fini, je suis détaché... Je uis retraité, moi, on m'a retraité !

Il a blêmi. Sa main tremble sur sa canne. Mais il se reprend :

— Ne pensez pas que je me plaigne ! Un homme méritant ce nom crèverait de dépit parmi les nains qui vous gouvernent. Des trefouilleurs ! Des gâte-sauce ! Je suis bien où je suis.

Il est ému ; il souffle ; puis plein de vivacité :

— J'ai des joies de jeune homme, quand je travaille !... Au revoir !

Il marche vers sa table ; je marche vers la porte. Il me crie sans se retourner :

— Je vous ferai venir en septembre, dans ma maison de Vendée : cela vous va?

Et soudain, il refait deux pas vers moi :

— Vous verrez, qu'on est bien. C'est le grand air de la mer. S'il passe un mufle, on ne le sent pas.

J'esquisse un remerciement. Il me le coupe.

— Attendez... Vous voulez bien manger à la cuisine?

— Avec vous, Monsieur le Président, tout devient...

— Ne dites pas de bêtises ; moi, je ne suis rien à la cuisine. C'est la cuisinière qu'il faudra regarder : elle est magnifique !

Il croit la voir, et il l'admire ; puis se penchant sur mon oreille :

— Il n'y a pas de démagogue qui ne confie secrètement à tous ses électeurs qu'il est l'enfant d'une cuisinière. Pouh ! Ces cuisinières-là n'ont fait que des démagogues. Vous verrez ce que la mienne fait !

Cette fois, il me quitte pour de bon, dans un rire de gaieté. Je sors, je traverse une cour, et je me retrouve étourdi, sur un trottoir de rue. Quel homme ! Quel « être humain ! » Quel feu ! Quel tumulte de passions !

Six mois se passent, durant lesquels je ne pense qu'à lui. Nous sommes en plein été. Pourvu qu'il pense à moi !

Voici la fin d'août. Un matin, je reçois une lettre de Pons, une lettre sur papier rose, où l'écriture est zigzagante de joie : « Mon cher ami, le Président nous attend, Buré, vous, moi ! »

J'y comptais et je n'en reviens pas ; et tout de suite, je voudrais lui crier merci, avant d'avoir à le remercier.

Il nous donne rendez-vous pour le matin du 6 septembre. Il dit qu'il enverra son auto aux Sables-d'Olonne, où le train de Paris arrive à 7 h. 02.

Nous passons tous les trois cette nuit de voyage à parler de lui. Pons, qui est maternel, a loué une couchette pour Buré ; mais Buré, qui est amical, reste debout dans le couloir avec moi et ce cher Pons. Il évoque Clemenceau au temps de *l'Aurore*, combattif, agressif :

— Ah ! qu'il devait être beau ! dit Pons, transporté.

Puis Clemenceau aux grèves du Nord, risquant sa vie pour prendre contact avec le peuple.

— Ah ! qu'il devait être grand ! s'écrie Pons extasié.

Un Monsieur sort furieux :

— Est-ce que vous allez parler toute la nuit? Ne va-t-on pas pouvoir dormir une seule minute?

— Monsieur, dit Pons candide et ravissant, nous parlons de M. Georges Clemenceau !

Mais il faut connaître Pons pour goûter cette réplique émue et solennelle. Ce voyageur l'ignorait. Comment eût-il senti tout ce qu'il y avait d'amour dans cette déclaration, dans cette invitation à venir... causer avec nous?

Il grommela et disparut.

La Compagnie de l'État fit un effort inouï. Ses trains du matin n'arrivent souvent que le soir. Le nôtre fut exact, je crois, à deux minutes près. J'ouvre la portière, je mets

un pied dehors ; et je m'arrête, suffoqué, d'abord par le temps qu'il fait — la bourrasque nous saute à la gorge ! — mais surtout... parce qu'il est là sur le quai, lui, Clemenceau en personne, dans une pèlerine trempée de pluie, gonflée de vent, et il crie, il crie dans la brume, à peine nous a-t-il vus :

— Eh bien, dites donc, vous êtes en retard !

— Pas possible? fait Buré.

— Oh ! Monsieur le Président... fait Pons dans un salut...

Moi, je n'ai le temps de rien faire. Il marche, il trotte. De sa main, par-dessus l'épaule, il fait signe : « Suivez-moi ! » Le chef de gare barre la porte. Il l'écarte : « Laissez passer ! Ces Messieurs n'ont pas de billets. Le premier est sénateur, le second député, le troisième est un voleur ! » L'auto est devant la gare. Il ordonne : « Fourrez-vous là-dedans ! » et il grimpe à côté du chauffeur pour respirer. Il n'est pas assis que nous partons. Il y a trente secondes que nous sommes arrivés.

Où nous passâmes? Je n'en sais plus rien. Je n'étais pas venu faire une promenade, mais voir un homme. Et je le voyais de dos, avant de le voir en face. Quel dos ! Quelle vigueur, même de dos ! Quelle volonté ! Quel ramassement des forces dans ces épaules massives, qui soutiennent comme deux remparts la tête, ce donjon !

Il faisait un temps de chien. Nous marchions dans la tempête, et nous-mêmes à la vitesse d'un ouragan. Les routes montaient, dégringolaient. De temps à autre, à fond de train, nous brûlions un village. Clemenceau avait alors un bref coup d'œil à droite, à gauche ; nous apercevions sa moustache, puis il se replaçait avec délices face au grand vent, et nous ne voyions plus que son dos, en boule, obstiné.

Buré en était comme moi médusé. Pons, entre nous, pas même assis, à peine posé, que la moindre secousse faisait partir en l'air, qui semblait faire du cheval entre nos deux personnes, Pons plein de béatitude mais de soucis, car le bonheur chez une âme délicate provoque mille tourments, Pons, pour la vingtième fois, sort la lettre d'invitation qui se termine ainsi : « *...je vous ferai chercher aux Sables, et il est bien entendu qu'il n'y aura aucune tentative pour me faire parler politique! Tout à vous.* »

— Ainsi..., dit Pon s, un doigt sur la bouche.

Il n'achève pas. Un cassis vient de le faire sauter. Et

il faut voir avec quelle désinvolte autorité le chauffeur de Clemenceau, assisté de Clemenceau, aborde les cassis! Toute la voiture bondit, mais le Président ne bouge pas.

— Il est formidable! dit Buré dans un éclat de rire.

— Mais vous avez compris, dit Pons dans l'inquiétude, à quelles conditions il nous invite!

— Oui, mère-nourrice, répond Buré, il ne parlera politique que s'il en veut parler; mais... s'il en parle lui-même, nous ne l'empêcherons pas d'en parler!

Tout à coup, en traversant un groupe de maisons basses, éclatantes de blancheur, j'aperçois sur un mur : « *Saint-Vincent-sur-Jard* ». Je dis : « Eh!... nous arrivons! » Il me semble, quand nous passons devant l'église, qu'elle aussi fait le gros dos. Clemenceau demeure impassible. La route entre en pleins champs, dans la dune, dans le ciel. Il n'y a plus rien que de la brume. Nous y sommes. On s'arrête.

Nous descendons à droite, et il descend à gauche, en sorte que nous ne le voyons pas, mais l'entendons, qui, le pied à peine par terre, commence à parler. Le vent prend ses paroles et nous les jette à la figure. Il dit :

— Bonjour, Léonie. Ça va, Léonie? Tu es contente, Léonie?

Déjà nous enlevons nos chapeaux. C'est une ânesse!

Il lui flatte le cou, et il ajoute :

— Je ne bois pas de son lait, mais j'aime bien sa philosophie!

Il a enlevé sa pèlerine d'un geste d'agacement; il veut être à l'aise et il est en jaquette, une jaquette plus épaisse qu'un manteau. Quel drôle de costume, et qu'on n'a vu qu'à lui! Par la forme qui fait un peu cloche, par le drap qui doit être militaire. Mais diable, il est solide là-dedans, sous son chapeau poilu, qu'il rabat sur les yeux, qu'il relève sur la nuque; et il a des gants gris et des souliers-chaussons mi-cuir, mi-drap, fermés d'une boucle sur le cou-de-pied. On se dit qu'il tient au sol, et qu'il ne s'envolera pas, malgré ce vent qui fait rage.

— Eh bien, fait-il, vous aimez mon pays? La mer est belle, hein, aujourd'hui?

Nous ne l'avions pas vue : elle est à cinquante mètres; mais, dans ce brouillard, on ne distingue plus l'eau des flots de celle des cieux, la terre est noyée, et nous avons tous l'air de pleurer avec elle.

— Regardez la mer ! dit Clemenceau avec enthousiasme. Elle est blanche, elle est verte : quel beau temps ! Elle roule, elle écume : quelle colère !... Comme une femme ! C'est toujours en colère qu'il faut voir la mer et les femmes.

Il se retourne, donne un coup de poing sur son chapeau, et il annonce :

— Notre propriété, messieurs ! Et elle est « privée » ainsi que dit la pancarte.

Pons vient de perdre sa casquette. Elle roule, roule sur la dune, et il court avec le chauffeur, et même avec Buré, qui suit d'un peu plus loin, retenu par son ventre. Clemenceau éclate de rire :

— Ah ! Ah ! Je connais ce vent-là. Il va les emmener jusqu'en Espagne !

Puis sérieux tout à coup :

— Pauvre Pons ! Il a dû laisser ses idées dans sa casquette pour y tenir tant !... Il y a qu'à l'abandonner à son destin. S'il revient un jour, on le recevra... Entrez chez moi.

Il me montre la pancarte. Derrière elle, des piquets de bois blanc et des fils de fer barbelés marquent la limite... est-ce d'un camp de prisonniers? Non, il vient de dire qu'on est chez lui.

Bien mieux, il me redit :

— Entrez donc !

En effet, j'aperçois un espace libre entre deux piquets. Je n'avais pas vu ; je lui semble dans la lune ; et il ricane :

— Allons, passez, poète !

Je m'écarte, pour que ce soit lui qui passe. Il est entêté, il ne bouge pas. Et c'est Léonie qui entre.

— Ah ! Ah !

Second ricanement.

— Il ne vous reste qu'à la suivre... *porteur d'idéal!*

Le vieil archer, comme il me lança cette nouvelle flèche !

Je pénétrai chez lui sur ce mot d'ironie, fait pour me dérouter. Mais ses prunelles brûlaient d'un feu sombre. Et c'était son nom même qu'il venait d'avouer en me le donnant.

II

Étant « porteur d'idéal » il est probable que je rêve. En tout cas, les fils de fer passés, je me demande où je suis, et le Président a beau dire, en marchant :

— Voilà mon jardin ! Vous plaît-il mon jardin?

Je ne comprends pas. Je n'ai jamais rien vu de ce nom-là, ressemblant à ce que je découvre. A ce mot de jardin pourtant je connaissais plusieurs sens, mais Clemenceau lui en donne un nouveau, il n'y a pas de doute, et c'est un sens surprenant. Il le sait, et il en est fier ; la preuve c'est que d'un œil de côté, de son petit regard rapide, il guette mon étonnement. Attention ! Il s'agit de prendre sur moi.

Nous marchons dans du sable. Quand je dis « nous marchons » je me vante : il marche ; mais moi, j'essaye de marcher là où il peut y avoir du sable, car presque partout le sable est recouvert de fleurs, de buissons, de lichens, et de varechs. Les lichens, je m'en doute, servent à engraisser le reste, mais on jurerait qu'avec le reste ils poussent dans ce sol friable et élastique, qui boursouflé recouvre à demi ce qu'il produit. C'est un désordre désolant... On aperçoit une rose? Elle est étouffée par du varech. Un pied d'alouette? Deux salades grimpent sur lui, et quelles salades ! Une poule n'en mangerait pas. Du fourré plus que du potager. Vraiment, où suis-je, et qu'est-ce que cela?

C'est une gageure de Clemenceau... ne serait-ce qu'avec lui-même. Car il y a du défi dans la manière dont il s'explique. Il est pressé de montrer ses fleurs, que je vois à peine, qui n'ont plus l'air de fleurs dans un pareil fouillis ; et sa passion pour elles est si nerveuse que j'ai bien peur qu'elle ne soit forcée. Je n'ai encore rien vu, rien compris ; il veut que j'admire, brusque et paradoxal dans cet amour imprévu.

Mais... ce que je puis admirer tout de suite, si je ne m'hypnotise pas sur mes pieds, si je lève la tête, c'est le rempart et le parapet, qu'il a construits entre la mer et lui. Cela, c'est étonnant. Ce qu'il appelle son jardin forme terrasse et domine la mer, grâce à un mur qui représente sa volonté. Car cette « carne », comme il l'appelle, a essayé trois fois en trois ans de lui reprendre ses pierres.

— Ah ! c'est quelqu'un !

Mais en trois ans, trois fois, les maçons s'y sont remis. Maintenant il défie les vagues. Qu'elles recommencent ; il recommencera. Elles sont en rage, comme si elles l'entendaient ; elles battent le mur ; il leur tourne le dos, net et farouche ; et quoiqu'il le combatte, je sens comme il s'accorde avec cet Océan furieux.

C'est pour bien affirmer qu'il est vainqueur et qu'il le restera, qu'il a voulu planter de ces choses délicieuses, qui demandent de longs soins, l'air léger, une eau douce et la sécurité, telles des marguerites, des pensées, des roses. Les marguerites sont naines, les pensées sans couleur, mais voici que les roses, fragiles, profitent du vent vif et salé. Alors il les regarde amoureusement, ses veines brûlent ; comme il les aime d'orner sa dune ! Sur une dune qui, je vous demande, penserait à faire pousser des roses? Eh bien, il y a pensé ! Et il m'explique pourquoi. Il n'est plus un animal, il est un homme ; il est évolué, il est le progrès ! Quand on a cette chance-là, elle vous engage ; il est permis d'avoir de l'audace. Et il aime ses roses, parce qu'elles-mêmes montrent du courage.

Il est allé les chercher en auto, chez un jardinier d'Anjou, qui s'appelle Pagotin, et qui, souriant, s'amuse au jeu facile de cultiver des fleurs sous un ciel angélique.

— Alors, chez moi, sont-elles aussi bien, oui ou non?

Son œil ne me lâchera pas avant que j'aie répondu.

Eh bien, c'est vrai, elles sont vivaces... comme lui, qui avec tout son poil en broussaille, a l'air sur cette rive sauvage d'un vieux dieu marin.

Sitôt que d'Angers il eut ramené ses roses, insoucieux de la fatigue, il est reparti pour le Poitou, chercher des bruyères qui leur feraient une défense contre la tempête. Et il ne s'en détourne comme pour me montrer du bout de sa canne des soleils colorés et résistants.

— Dame, ceux-là, ce sont des gaillards !

Aussi, en a-t-il mis partout. Ils écrasent les roses avec un peu de vulgarité. Je suis de nouveau déçu, mais je l'entends qui s'écrie :

— Avant trois ans, monsieur, mon jardin sera superbe !

C'est l'annonce que d'abord il tiendra bon dans son idée. Il sort de l'épopée, il veut faire de l'églogue. Il sent ce qu'il représente d'héroïque ; mais les héroïsmes consommés, il y a la douceur de vivre en compagnie de ce qui

embaume la vie, et il goûte une jouissance à respirer des fleurs qui viennent d'éclore à l'aube.

— Hardi, petite !

Il s'est penché sur une fleurette de rien. Il me regarde :

— La nuit porte conseil ; elle s'est décidée.

Rien, hier ; aujourd'hui, cette petite merveille. Ah ! Nature, que de beautés !

Et il est là, appuyé sur sa canne, à faire le tendre inventaire de ses menues richesses. Lui, l'homme de la revanche et des sacrifices humains !

— Celles-là, dit-il avec un hochement de tête, les minuscules... qu'elles sont touchantes ! Elles veulent vivre. Regardez-les s'abriter...

Comme il est paternel ! Il n'a pas assez de ses yeux pour les adorer. Est-ce qu'elles entendent? Quelles nuances elles ont ! Et cette odeur ! Il les félicite, les encourage. C'est encore Pagotin qui les lui a données. Un magicien, cet homme-là !

— Venez voir la bleue, monsieur, elle était grise hier !

Je suis moins ému que lui : je ne l'ai pas vue grise. Et surtout je ne suis pas au point. Est-ce ma faute, est-ce la sienne, je ne suis pas venu me disant que j'allais parler de fleurs avec Clemenceau. Remarquez qu'il me devine, et son regard dit :

— Pourquoi?

Je ne sais pas. Je suis le premier à me surprendre d'être surpris. Et pourtant, je n'y tiens plus. Je bredouille :

— Ce qui me surprend...

Le voici en arrêt. Il écarte ses deux jambes. Il pique sa canne en terre.

— Qu'est-ce qui surprend monsieur?

— Monsieur le Président... je suis étonné... comment dire...

Je m'efforce d'être souriant.

— ...du mélange, à coup sûr voulu, de toutes ces espèces curieuses.

Cruellement ses yeux brillent dans sa face en ivoire. Il m'attendait là. Il jubile.

— Le mélange? Ah ! vraiment ! Vous n'êtes pas habitué au mélange?

Il me regarde comme un chat qui va croquer son rat.

— Chez les hommes, chez les animaux, dans la société,

dans la nature, nulle part, vous n'avez vu de mélange?

Je me rebiffe :

— Mais précisément, monsieur le Président, quand l'homme fait un jardin, c'est pour mettre un peu d'ordre.

— Et de quel droit?

Je reste sans réplique.

La phrase m'est arrivée en même temps qu'une vague sur le mur.

— Monsieur, me dit-il lentement...

Il me regarde avec gravité comme s'il convoquait ma conscience :

— Monsieur, malgré mon âge, malgré tout ce que j'ai vu d'injustices et d'abus, je ne me sens pas l'impudence de contrarier la nature !... S'y abandonner, c'est la sagesse !

Un nouveau paquet de mer inonde le parapet.

— Rappelez-vous Marc-Aurèle : « Univers, tout ce qui te convient me convient. » Rappelez-vous Spinoza : « Tout se produit suivant l'ordre éternel. » Alors... puisque ici peuvent pousser tant de choses dissemblables, je les veux, moi ! La richesse et la variété du monde ne m'effraient pas. Ses possibilités me passionnent.

Il montre le ciel.

— S'il tombait de la lune des graines de plantes ignorées de nous, je les essaierais, monsieur !

Il sourit.

— Vous diriez encore : « Quel mélange ! » Français ! Français terrible, qui devez rire de Shakespeare !

Je n'ai pas le temps de répondre. Une autre voix réplique :

— Du tout. Moi, je crois qu'il l'aime.

C'est Buré qui vient de nous rejoindre.

— Eh bien, dit le Président, est-ce que Pons a retrouvé ses idées dans sa casquette? Combien lui en manque-t-il?

— C'est inouï ! dit Buré, il ne l'a pas encore rattrapée :

— Je le disais ! s'écrie Clemenceau. Il n'est pas sûr que les Pyrénées l'arrêtent !

Buré vient de sursauter : il écrasait une fleur.

— Son ventre, dit Clemenceau, l'empêche de voir ses pieds.

— Mais non, mais non ! réplique Buré. Seulement, c'est un jardin... curieux !

— Ça y est ! Lui aussi !

Le président a croisé les bras.

— Quelle conception ont-ils donc des jardins? Qu'est-ce que fichaient vos pères? Ce n'est pas possible : ils étaient curés! Vous avez été élevés dans des jardins de curés! Car ici, je vous le demande, qu'est-ce qui vous manque, ici?

Les pieds de Buré traînent du varech.

— Il me manque, dit Buré, simplement... une allée!

— Une allée!

Il a répété le mot et il marche sur Buré.

— Une allée! Comme chez un bourgeois! Comme chez Caillaux!

Il lance le nom, pour qu'il tombe dans la mer.

Puis gouailleur :

— Pourquoi pas une pelouse, avec une boule au milieu, comme chez Poincaré? Ah! Ah! C'est beau la gloire! J'ai la gloire, moi, je suis bien heureux! Car voilà des gens qui m'admirent, donc j'ai la gloire! Seulement...

Il fait une moue :

— Ils ne savent pas pourquoi ils m'admirent! Ils viennent chez Clemenceau ; ils disent : « Vive Clemenceau! » et ils ne se doutent pas une minute de ce que c'est que Clemenceau.

— Ah! tout de même... dit Buré.

— Pas plus que vous ne soupçonnez ce qu'est la Révolution! Or, Clemenceau, c'est un révolutionnaire, et la Révolution...

— Dans un sens, c'est magnifique! s'écrie Buré.

— Dans un sens! Dans tous les sens, Monsieur!

Et le voilà qui s'exalte :

— Il n'y a rien de plus beau, rien de plus grand que 93! 93 c'est la libération! Pour les hommes... et pour les plantes! Pour les hommes, libre-pensée. Pour les plantes, libre-poussée! Voilà pourquoi je ne me crois pas autorisé à imposer mes pauvres idées d'hommes à des fleurs qui ont bien assez de leur instinct! Elles savent mieux que moi ce qui leur faut. Elles veulent pousser à droite? Aucune raison de les mettre à gauche. Bien mieux, je possède dix mètres carrés. Du fait que je les laisse libres, ils valent mieux que dix hectares, plantés et fleuris au cordeau! Voyez donc tous les deux avec quelle abondance la Nature me remercie de n'être pas un tyran. Vous, avec vos allées, vous marchez droit comme des tramways! Et moi, privé d'allées, je fais promenade sur promenade, sans jamais faire la même promenade! Comment passerais-je où je suis passé? Je passe

partout, je vois tout, j'aime tout, et sans cesse je découvre !

Il s'arrête, tête haute. Ah ! il peut s'arrêter. Cette fois-ci, je l'ai compris. Plus de surprise. Dans cette bouffée de passion jardinière, il vient de se montrer tel qu'il fut tout le long de sa vie, jusqu'à ce que son destin le mit en face des Allemands. C'est le ministre de la Guerre que j'étais venu voir. Pourquoi? Pourquoi lui seul? Pourquoi le borner? Il ne fut pas que cela ce vieil homme, qu'on dirait en silex à voir le feu qu'il fait ! C'est encore des étincelles qu'il vient de jeter. Et, voici le Clemenceau anarchique et féroce, sensible et dégoûté, orgueilleux, méfiant, défiant, démocrate par idéal, grand seigneur par expérience, et qui durant tout un demi-siècle a toujours loué le désordre, en servant l'ordre forcé contraint, parce qu'il préférait l'indépendance meurtrière de l'esprit aux platitudes prudentes des réalisateurs. Octogénaire, il confectionne sur sa terre natale un soi-disant jardin, abominable à voir, mais qui est l'image pathétique de sa souffrance spirituelle, de ses essais, de ses échecs, de ses à-coup. On ne l'a jamais compris. Eh ! c'est qu'il essayait de se comprendre ! Trop de cœur pour ne pas aimer la vie ; trop d'esprit pour ne pas juger les hommes. Il les a si bien éprouvés que maintenant il leur préfère des fleurs de rien, et il en sème, en sème, avec une passion d'idéaliste déçu ! Il ne veut pas d'allée? Parbleu, l'allée, c'est le fait de l'homme, de sa conception académique des Beaux-Arts ! Homme lui-même et pas heureux... Il a trop senti, trop cherché, trop voulu, et il méprise par regret de ne pouvoir aimer. Mais alors, il se croit libre, au moment où il est l'esclave d'une théorie. Pour que la belle Nature, ait, ainsi qu'il l'entend, la même liberté que lui, il la laisse créer de la folie, dont grâce à ses principes il se figure qu'il est enchanté ; erreur d'esprit qui marque quel est le dépit de son cœur.

Buré, donnons-nous le bras, mon ami, et marchons derrière lui, sans répéter qu'il est bizarre : nous le savons ! Il est bizarre et grand ; et après tout... il nous console de tant de bonnes âmes inutiles, dans des jardins ordonnés. Aussi, pour lui faire plaisir, penchons-nous sur ses roses et ses marguerites naines, dont il dit fiévreusement :

— Ce sont des prodiges ! Ce sont des amours ! Ce sont des miracles, ces petites fleurs-là !

*
* *

Dès qu'il nous voit près de lui, comme lui, il est gêné de notre acquiescement.

— Laissez les fleurs, dit-il bourru, et regardez ma maison, Il se tourne.

— Pour une Vendéenne, c'est une Vendéenne : on ne trouve pas sa sœur à Paris !

Elle est basse, de la forme qu'elles ont toutes sur la terre de Vendée ; pas d'étage ; rien qu'un rez-de-chaussée, accueillante aux bêtes comme aux hommes. Elle est peinte en blanc, ainsi que celles du bocage ou du marais. Elle est simple, elle est pauvre.

— Elle est bien ! J'en suis sûr, dit Clemenceau, parce que... j'ai des oiseaux dans le toit. Or, j'ai bien observé les oiseaux : il n'y a pas de mufles chez eux, et ils ne logeraient jamais chez un nouveau riche ! Ceux que j'ai là sont des bergeronnettes. Un des petits récemment s'est cru des ailes : il n'avait que des ailerons. Il est parti du nid ; il a cru qu'il allait filer jusqu'en Amérique ! Le pauvret, il est tombé sur la deuxième vague... Si vous aviez vu le père et la mère ensemble, à tire d'ailes, arriver sur lui, le prendre, l'enlever, le déposer sur le sable, et se mettre, avant même de le sécher, à lui piquer le croupion de leurs deux becs acérés, pour lui apprendre ! Ah ! moi j'étais là sur mon mur, penché, qui les regardais. J'avais envie d'applaudir. Je me suis dit : « Ça, c'est des gens bien ! Ils ont encore des principes ! » Et je ressens de la fierté à les avoir chez moi...

Il regarde en l'air avec l'espoir de nous les présenter, mais subitement une idée gaie le détourne de son projet :

— Figurez-vous que j'ai raconté l'histoire à un photographe, qui venait faire des cartes postales de ma maison, et souffrait, le malheureux, que je n'habite pas un palais comme Versailles. Il bafouillait : « Alors, monsieur le Président, on pourrait peut-être appeler cela... *la Bicoque?* Ce serait amusant, pittoresque,... artiste ! » Il essayait d'expliquer et d'habiller sa déception. C'était un intellectuel, ce photographe ! Je l'ai consolé en lui disant que Napoléon aurait eu le même dépit. Vous savez qu'à Sainte-Hélène le pauvre homme voulait de l'argenterie et un chambellan ! A croire qu'il était devenu idiot ! Pourtant, il faisait encore

des observations justes. Gourgaud raconte qu'il vit un jour, chez un boucher, un bœuf, ouvert en deux, et il revint fort impressionné de la similitude avec l'homme. Lui qui avait bafoué Lamarck ! Vous ne vous rappelez pas? Ah ! c'est ce jour-là qu'il fut idiot, comme quand il est parti pour Moscou sans savoir qu'il y neigeait ! Enfin, lui qui avait bafoué Lamarck, à son tour annonçait le darwinisme !... Seulement ce ne fut qu'un éclair dans son existence.

Et Clemenceau devint triste comme s'il nous parlait d'une créature bornée :

— Il ne comprenait rien à la vie naturelle...

Buré s'amuse franchement.

— Il avait la mer sous les yeux : il ne la regardait jamais !.. C'est que la mer ne fait pas d'histoires : elle fait ce qu'elle a à faire. Comment devant elle avoir une maison qui ne soit pas simple?

La sienne l'est encore plus dans le soleil qui traverse les nues à cet instant. Sa blancheur éclatante lui donne un air candide.

— Ce n'est pas, dit Clemenceau, rêveur, que je sois né dans une étable.

Un léger soupir.

— Ces chances-là n'arrivent qu'à ceux qui se croient le bon Dieu ! Mais, tout enfant, j'ai vécu dans un château ! Oui, oui, c'est vrai. Ça vous fait rire? C'était un château-fort, — qui comme tout château-fort, dame, était devenu faible. On n'avait pas pu enlever les tours, trop grosses, trop lourdes. Mais le pont-levis, vous pensez ! Et les magasins d'armes avaient été changés en bergeries ! On aurait pu y mettre Painlevé avec son bureau de ministre de la Guerre ! Enfin... l'essentiel était sauf : dans le château faible il y avait un homme fort : mon père !

Le soleil s'évanouit, et nous rentrâmes dans l'ombre.

— Mon père : quel personnage !

Je n'oublierai pas le ton dont furent lancés ces mots. Et la fière attitude ! Et les yeux sur le ciel, où, ma parole, il le voyait.

Le brouillard, brusquement, venait de tomber. Mais le vent, au-dessus de nous, roulait des nuées fantômes, et dans les formes légères ou sombres de la tempête, Clemenceau, tout à coup, eut une série de visions, car les esprits de Vendée sont là qui rôdent toujours, assistant ou combattant ceux qui vivent et les remplacent.

— Mon père, dit avec force Clemenceau, qui se sentait fort d'être son fils, était un philosophe selon le dix-huitième siècle, c'est-à-dire un idéologue !... Il était aussi médecin : il observait et soignait des malades. Mais ces gens-là ne lui suffisaient pas. Le moment délicieux, c'est quand il s'enfermait dans sa bibliothèque avec ses livres, et qu'il décidait d'aimer avec ivresse l'humanité... par principe. Je n'ai jamais vu mon père, jamais, que dans un seul état : la colère. Jamais, je ne suis entré dans une pièce où était mon père, jamais, sans qu'il me dise : « Georges... déguerpis ! » C'était un homme !

Il eut l'air de saluer sa mémoire, et à voix basse, comme pour lui-même :

— Dès qu'on se hausse dans la vie, les douceurs affadissent ; elles deviennent impossibles ; on lutte, et on ne rit plus...

Il reprit pour nous :

— Mon père était émouvant et terrible. Bien entendu, il conspirait contre l'Empire, avant que je pusse en faire autant ; et un jour — nous habitions Nantes — on vint l'arrêter. Des brutes de policiers marquèrent de leurs souliers les parquets de la maison. Ma mère, toute défaite, balbutiait : « Georges... reste dans ta chambre ! » Je me jetai à la fenêtre ; je vis la voiture cellulaire. D'un bond je fus dans l'escalier, que je descendis quatre marches par quatre marches. J'arrivai au moment où un gendarme poussait mon père dans la voiture. Je me jetai sur sa main, et la baisai avec ardeur : « Je vous vengerai ! » Ah ! de quelle bourrade il m'écarta, et quel grondement pour me lancer : « Tu veux me venger? Travaille ! »

Clemenceau se tut. Il faisait une masse noire devant sa maison blanche, et les nuages en tumulte filaient au ras du toit.

— C'est curieux, reprit-il, de regarder de qui on vient...

Ses yeux impératifs avaient l'air de convoquer ses aïeux. Il était fortement appuyé sur sa canne.

— Je revois parfaitement, dit-il, mes deux grands-pères... Mon grand-père maternel, un tendre, qui adorait la vie de château, et... qui m'en donna le goût, si contraire à ma destinée ! C'est lui pourtant qui l'orienta, sans s'en douter, puisque c'est lui, quand j'eus douze ans, qui me dit avec tendresse : « Je serais fier qu'un jour mon petit-fils fît un

beau discours à la Chambre ! » Que de fois, plus tard, devant ces six cents têtes d'ânes, j'ai pensé à lui ! Et ce souvenir m'exaltait !

Il eut un frémissement. Puis, il sourit :

— Le père de mon père était un autre gaillard. Pas spontané, toujours guindé ; mais il me reste tout de même de lui un trait plaisant... Il avait des bêtes qu'il nourrissait dans des prairies, et, sans doute pour s'en faire accroire à soi-même, il allait les visiter en redingote, cravate blanche, chapeau haut de forme. Quand nous quittions un pré, d'une main il levait la barrière, de l'autre il tenait ma main d'enfant, il me rapprochait de lui, et il disait d'une bouche de côté, à voix basse : « Retourne-toi, Georges... sans avoir l'air ! Tu verras que, quand on s'en va, il y a toujours au moins une vache qui regarde, — comme quand on quitte des diplomates ! »

Buré eut une grande joie de cette phrase. Le soleil encore une fois parut, coula sur nos épaules, et nous fit chaud comme ces paroles.

Des clartés et des ombres, c'était bien l'image d'une famille forte et tourmentée. Et qu'il était puissant, cet ancien chef de peuple, rappelant à lui les siens, tantôt dans la lumière qui lui dorait le visage, tantôt dans la grisaille, sous son chapeau baissé, les yeux farouches.

Un rayon tendre, entre deux nuées, vint embellir toutes choses. Alors il nous peignit sa mère, acharnée sur le bien, une sainte, toujours vêtue d'une robe à quinze francs, pour que les siens eussent le nécessaire et le superflu.

— Ma pauvre maman, soupira-t-il, je l'effarais. Ah ! c'est que j'ai toujours eu un fichu caractère ! A peine né, je voulais ce que je voulais. C'est curieux, cette idée que nous avons tous, plus ou moins, de modeler le monde ! Comme si le monde était fait pour nous ! Il se fiche pas mal de nous !

Il eut un rire grinçant.

— Je vous l'ai dit : j'ai eu un père idéologue. Le danger de l'idéologie, c'est non seulement de ne pas voir la réalité, mais de se prendre au sérieux !

Je me permis de dire :

— On est forcé... pour vivre, et mener sa vie.

— Bien sûr, répondit-il, puisqu'il faut jouer son jeu... N'importe : avec ma mère, j'ai un remords... et il est ancien...

J'avais peut-être douze, treize ans, un soir, dans la grande salle des Gardes, j'étais seul avec elle : elle cousait, je lisais, et entre nous une lampe fumait. Ma mère remarqua qu'elle fumait ; elle baissa la mèche. Sans résultat. Je fis un geste d'impatience : elle releva la mèche. Je devins rouge, et elle la rebaissa. Alors je frappai la table : « Écoute, Georges, me dit-elle, de sa voix douce, que je crois entendre, je ne sais pas comment l'empêcher de fumer, moi, cette lampe ! » Je dis : « Oh ! maman, c'est simple ! » J'ouvre la fenêtre, je prends la lampe, et je la jette dans la douve !... Elle y est toujours... Ma mère n'eut pas un mot, pas un souffle. Dans l'obscurité, à pas de loup, elle sortit... Je ne pouvais pas rester seul, là, comme un serin : j'allai me coucher. Le lendemain, elle ne me parla de rien ; jamais il ne fut question de la lampe ; c'est ce qui fait que j'ai un remords ; car si maman, fâchée, m'avait dit : « Pourquoi as-tu fait cela? » je suis sûr que je l'aurais embrassée et que je lui aurais dit : « Écoute, j'ai idée... que ce doit être mon premier acte de commandement ! »

Cette fois, Buré et moi restâmes sans voix. Et lui, la tête penchée, battant le sable de sa canne, poursuivit :

— Le principe que rien ne se perd, rien ne se crée, vaut aussi pour l'hérédité. Il se vérifie dans les familles. Il y a une résonance du plus vieil ancêtre au dernier descendant. Mes aïeux, je suis comme tout le monde, je les reproduis, mais... les plus lointains sont rudement loin ! Vous me regardez, vous vous dites : « Ses pommettes... qu'est-ce que c'est? » N'en sais rien. Possible qu'il y ait du barbare là-dedans !

Il vint à nous, et comme en confidence :

— Les Romains avaient des troupes scythes en Vendée. Ne le dites pas, mais c'est sûr. Devant la mer, dans l'oisiveté... que vouliez-vous qu'ils fissent : ils faisaient des enfants ; je crois que j'en suis un !

Il s'avança de trois pas vers sa maison :

— Avant les Scythes, je vois des nomades avec des troupeaux, et encore avant, des troupeaux sans nomades. Je ne sais pas de quelle bête je descends. Si vous l'apprenez, je vous prie de ne pas me le dire !

Il nous tendait son dos ; il resta quelques instants sans parler. C'était fini. Il avait revu les siens passer et fuir dans cet emportement du ciel, tel Hamlet rencontrant son père

sur les remparts. Mais ils venaient de disparaître dans le vent, et il demeurait seul avec nous.

Comme il était sur le seuil de sa maison, il annonça :

— Ma chambre !... J'ai deux bêtes justement pour en garder l'entrée !

Nous regardions avec surprise. Il dit :

— Ce sont des chiens... qui ne ressemblent pas tout à fait à des chiens, parce qu'ils n'ont pas été faits par des chiennes, mais par un Monsieur japonais.

C'était deux animaux en bronze, d'un bronze vert, posés à même le sable. Des bêtes nerveuses, des bêtes de songe, façonnées par une main de poète.

— Regardez, dit Clemenceau, comment ils se tiennent sur leurs derrières, et vous aurez de l'estime pour eux !

L'un dans sa gueule serrait une pièce d'argent, l'autre un rouleau.

— La fortune et la Science, ajouta-t-il, raillant. Les deux conditions du bonheur. Entrons !

— Oh ! fit Buré.

— Ma chambre vous plaît? J'en étais sûr ! dit Clemenceau.

Buré roulait des yeux pleins de stupeur. Il est probable que je faisais de même. Cette chambre était aussi déroutante que le jardin, pour des cœurs comme les nôtres, prêts à être déroutés. D'énormes crânes de bêtes et des armes sauvages en ornaient les murailles. De la chasse imposante aux ombres des aïeux nous passions à la lutte avec les bêtes féroces. Et nous ignorions ce trait dans la vie de Clemenceau.

— Donc... c'est là que vous dormez? demanda Buré rêveur.

— C'est là même !

— Et que vous travaillez?

— Au milieu de ces crétins ! Figurez-vous qu'ils m'encouragent ! La nuit, quand je me lève sur le coup de deux heures, pour écrire un peu, si je suis somnolent, je dévisage ces brutes-là, et je leur dis : « Tas d'idiots, je ferai tout de même mieux que vous ! » Puis je me mets au travail avec allégresse. Là, c'est une tête de tigre, et là c'est un caïman. La platitude du crâne est assez dégoûtante, mais... j'ai vu cela souvent chez les parlementaires. Le tigre, c'est moi qui l'ai tué. D'une balle au cœur. Il était temps ! Il allait avaler mon domestique !

— Albert? cria Buré, tout ému.

— Lui-même. Il sortait de boire...

— Albert?

— Le tigre! Il avait dévoré un buffle. La gueule en feu, nous l'avions vu engouffrer toute une mare. Il était lourd. Je n'ai pas mal visé. Il s'est couché comme une descente de lit. C'est beau, un tigre mort. Moins beau qu'un vivant! Mais dans une chambre, c'est plus commode... Dans un Jardin des Plantes... si vous étiez capable d'avoir un Jardin des Plantes...

Il eut un rire impertinent, à croire que nous étions les responsables.

— Lorsqu'il y a de vrais hommes à la tête d'un pays, ils s'intéressent aux animaux!... Tenez, voilà justement cet animal de Pons avec sa casquette! Sa casquette qu'il préfère à moi, puisqu'il me lâche pour elle!

— Du tout, monsieur le Président, du tout! balbutie Pons, qui vient d'entrer.

— Taisez-vous donc!

— Ah! je vous jure, reprend Pons sur un ton pathétique, je vous ai laissé... mais en vous emportant!

— Qu'est-ce qu'il raconte?

— Vous n'avez pas quitté une minute ma pensée.

— J'ai toujours dit qu'il était fou! dit Clemenceau.

— Et vous, ce matin, vous êtes admirable! Plus jeune, plus vert, plus brillant que jamais! Buré, vous avais-je menti? dit Pons, d'une voix vibrante. Le président a trente ans!

— Et Pons empaillé ne ferait pas mal dans ma chambre, ne trouvez-vous pas, Buré? reprend Clemenceau d'une voix coupante.

— Sur la cheminée? demanda Pons.

— Non, elle est réservée, dit Clemenceau. Au mur, avec l'alligator! Sur la cheminée, cher musicien, c'est-à-dire homme dénué de toute observation, je vous prie de considérer ce que j'ai mis, pour défier le tigre... et vous.

Nous approchâmes. Il y avait là, présidant à cette assemblée de pièces sauvages, une exquise statuette japonaise, d'ébène et d'ivoire, qui figurait une femme menue et pâle. Les pieds joints, les mains fines, le visage triste, tout marquait une haute et douce mélancolie.

— Il n'y a pas que des abrutis dans le monde, affirma

Clemenceau, il y a quelques artistes... Mais... on ne les rencontre pas toujours. Je ne connais pas le monsieur qui fit cette dame.

Il prit un vase.

— Ni celui qui modela cette forme.

Vase indien pour porter l'eau du Gange servant aux ablutions.

Il le caressa du plus amoureux regard :

— Je crois voir une jeune fille nue sur les escaliers de Bénarès. Est-ce assez pur, assez vierge !

Il le reposa ; et, sur une étagère, il en saisit un autre :

— L'Égypte, maintenant. La perfection mathématique. Moins d'âme, mais quelle plénitude pour l'esprit !

Il s'approchait de sa table, devant la fenêtre. Parmi ses papiers, ses plumes d'oie, il prit une coupe, où étincelait de la poudre d'or :

— L'art grec ! Le plus sublime ! Sagesse et poésie ! Homère, Socrate, Phidias, ils sont tous dans cette coupe ! Quand vous aurez trop des Français, mes enfants, filez vers la Grèce, et n'en revenez que quand vous aurez assez des Grecs, pour supporter la France !

Il tenait la coupe dans la lumière. Le store de la croisée claquait au vent. Et parmi ces emblêmes de la chasse aux grosses bêtes, lui, l'homme passionné de science, ému de ses origines, il était à la fois primitif et civilisé, et il avait l'air, en élevant ce spirituel objet, de faire une libation au soleil ou à quelqu'une des forces naturelles.

René Benjamin.

(A suivre.)

Léon Bloy [1]

JE vous entretenais l'autre jour d'un géant, conduit à la fois par la Providence et la destinée — une Providence à laquelle il ne croyait pas — jusqu'au salut de la France, à laquelle il croyait : Clemenceau. Aujourd'hui je vais vous parler d'un géant d'autre sorte, profondément méconnu et calomnié, lui aussi, qui ne fut pas un homme d'action, qui fut un homme de méditation et de lutte, et dont la mission mystique, encore mal définie, fut aussi importante, dans son genre, que pouvait l'être celle de Clemenceau, quant à la France. Mais Léon Bloy fut un croyant, un grand catholique, et qui professa sa foi, toute sa vie, avec une clarté, une rigueur, une magnificence à nulle autre pareilles. Si bien que le don d'invective, qui était en lui au plus haut point, ne semble que la réaction de son cœur irrité contre le matérialisme et la stupidité de ce dix-neuvième siècle, au cours duquel il a vécu, et qui l'a si parfaitement laissé seul, avec son génie et sa misère.

« Léon Bloy, » dit son grand ami René Martineau, dans ses captivants *Souvenirs d'un ami*, « n'a jamais vu que l'âme, son âme et les âmes des autres. Dans les individus comme dans les faits, il cherche exclusivement ce qui est mystérieux ».

(1) Conférence donnée à Bruxelles, au théâtre du Parc, le 15 décembre 1929. Voir *la Revue universelle* du 1er janvier 1930.

« Bloy est un croyant du monde moral, » disait un jour M. Edm. Barthélemy. Lui-même écrivait à la femme de son ami, Jean de La Laurencie : « Je mourrai sans avoir pu comprendre le monstrueux aveuglement des hommes qui supposent une importance quelconque à ce qui n'est pas leurs âmes, et chacun de mes livres est une tentative pour expliquer la stupéfaction que me procure cette inexplicable cécité. »

M. Jacques Loreilhe, auteur d'un fort beau travail sur Léon Bloy, cite, de son côté, cette déclaration saisissante :

Paroles datant de 1914. (L. Bloy approche de sa fin ; c'est donc comme le testament du « Pèlerin de l'Absolu » vers la fin de sa course.)

Depuis beaucoup plus d'un quart de siècle, j'ai tout enduré pour obtenir, un jour, à force d'art, une autorité suffisante, une chaire de surnaturel d'où je pusse me faire entendre des âmes. Car j'ai quelque chose à leur dire, en vérité, quelque chose qui me fut donné pour elles et qu'un autre ne pourrait leur dire.

Il en sera certainement ce que Dieu voudra. Jusqu'à ce jour, il lui a plu de me rassasier d'opprobres. Je dois déclarer, en même temps, qu'il m'a envoyé aussi quelques amis pauvres sans lesquels je n'aurais pu vivre.

Mais il convenait à sa Providence que je fusse toute ma vie aussi affligé qu'on puisse l'être sans mourir. Cela était, sans doute, nécessaire pour que, ne ressemblant ni aux heureux ni aux demi-heureux de ce monde, et n'ayant pas même une place parmi les malheureux ordinaires, il me fût possible d'écrire néanmoins quelques lignes en témoignage de l'agonie du Sauveur.

Quelques âmes vagabondes et douloureuses, je le sais, en furent touchées, et c'est pour la mienne une bénédiction merveilleuse...

Bloy a dit aussi de lui-même :

Pamphlétaire? Ah ! Je suis autre chose pourtant, mais si je suis pamphlétaire, moi, je le suis par indignation et par amour ; et mes cris, je les pousse dans mon désespoir morne, sur mon idéal saccagé.

Le génie littéraire de Léon Bloy est incontestable. C'est un prosateur, à mon avis incomparable, en ceci qu'il n'est

(1) En dépôt au bureau des « Cahiers Léon Bloy », 24, rue Admyrault à La Rochelle.

pas drapé comme un Chateaubriand ou un Flaubert, que le chant, coupé de cris douloureux, qui sort de lui naturellement, en trente volumes dont vingt magnifiques, se distingue par une splendeur simple, par un lamento beethovenien. C'est la résonance harmonieuse, et parfois truculente, d'une âme vaste, puissante, léonine, dirai-je, remplie, jusqu'au bord, de sérénité mystique, mais que vient battre (comme chez un moderne Jérémie) un formidable mépris pour son temps. J'ai relu récemment, à votre intention, cette œuvre étonnante, du *Mendiant ingrat* à *la Femme pauvre* et du *Sueur de sang* au *Pèlerin de l'Absolu*. Elle m'a laissé, dans l'esprit et dans les oreilles, l'impression d'un ciel paisible dominant un calvaire granitique sur une mer mugissante et agitée. De ce contraste résulte sans doute la prise extraordinaire de cet écrivain qui engueula, c'est le seul terme convenable, ses contemporains comme personne, mais du haut d'une sorte de promontoire rocheux, situé au-dessus des passions humaines et, j'y insiste, sans nul effet de théâtre ni de phraséologie. Son style est le plus foudroyant, parce qu'il est nu comme un corps d'athlète, ou de femme.

Je vous en donnerai comme exemple ce morceau tiré de *la Femme pauvre* :

Un jour, il y a beaucoup d'années, je fus le spectateur d'une des grandes inondations de la Loire. J'étais très jeune, par conséquent imbécile et aussi peu croyant qu'on peut l'être, quand on est mordu par tous les scorpions de la fantaisie. J'avais voyagé vingt-quatre heures dans ces joyeuses campagnes tourangelles, remplies alors des vibrations du toscin. Aussi loin que mes regards pouvaient aller, sur tous les chemins et tous les sentiers, à travers les vignobles et les bois, j'avais été le contemplateur de la panique d'une population au désespoir fuyant devant la grande folle meurtrière qui avalait les villages, arrachait les ponts, charriait des pans de forêts, des montagnes de débris, des granges pleines de moissons, des troupeaux avec leurs étables, et tordait tous les obstacles en mugissant comme une armée d'hippopotames. Cela sous un ciel jaune et sanguinolent qui avait l'air d'un autre fleuve en colère et paraissait annoncer un supplément d'extermination. J'arrivai enfin à une petite ville éperdue et je suivis une foule pâle qui se ruait dans une église des temps anciens, dont toutes les cloches sautaient à la fois.

Je n'oublierai jamais ce spectacle. Au milieu de la nef obscure,

une vieille châsse en ruines, tirée de quelque dessous d'autel, avait été déposée par terre et huit brasiers rouges, allumés dans des grilles ou des réchauds, l'éclairaient en guise de cierges au niveau du sol. Tout autour, des hommes, des femmes, des enfants, un peuple entier prosterné, vautré sur les dalles et les mains jointes au-dessus des têtes, suppliaient le saint dont les ossements étaient là de les délivrer du fléau. La houle des gémissements était énorme et se renouvelait à chaque instant comme la respiration de la mer. Déjà fort ému par tout ce qui avait précédé, je me mis à pleurer et à prier en union de cœur avec cette pauvre multitude et je connus alors, par les yeux de l'esprit et par les oreilles de l'âme, ce qu'avait dû être le moyen âge !

Un recul soudain de mon imagination me transporta au milieu de ces temps lointains où on ne s'interrompait de souffrir que pour implorer. La scène que j'avais sous les yeux fut pour moi le type certain de cent mille scènes identiques réparties sur trente générations malheureuses dont l'étonnante misère est à peine mentionnée dans les histoires. Depuis Attila jusqu'aux incursions musulmanes et de la célèbre « fureur des Normands » à la rage anglaise qui dura cent ans, je calculai que des millions d'infortunes s'étaient ainsi répandues partout devant les reliques sacrées des martyrs ou des confesseurs que l'on disait être les seuls amis de l'indigent et du lamentable.

Nous autres, la canaille, nous sommes les fils de cette patience merveilleuse et lorsque, après Luther et sa séquelle de raisonneurs, nous reniâmes les grands seigneurs du paradis qui avaient consolé nos pères, il était juste que nous fussions retranchés, comme des chiens, du banquet de poésie où furent conviées si longtemps les simples âmes. Car ces hommes d'oraison, ces ignorants, ces opprimés sans murmure que méprise notre suffisance d'idiots, portaient, dans leurs cœurs et dans leurs cerveaux, la Jérusalem céleste. Ils traduisaient, comme ils pouvaient, leurs extases dans la pierre des cathédrales, dans les vitraux brûlants des chapelles, sur le vélin des livres d'heures et tout notre effort, quand nous avons un peu de génie, c'est de remonter à cette source lumineuse...

C'est ici l'endroit de dire quelques mots du langage, unique et surprenant, de Léon Bloy, portant les marques de la sincérité, de l'ironie, du dégoût, du rire et de l'élan, qui ne relève d'aucun des styles connus du dix-neuvième siècle, certainement imprégné de latin, quant à la période, et d'un vivant gauloisisme quant à l'expressivité. Les im-

béciles, les ignorants et les académiques, les pompiers, comme les appelle Charles Bernard, ont dit que c'était un style lâché, argotique, selon les uns, ordurier selon les autres. Sottise, niaiserie, incompréhension! Il n'est pas de style moins lâché, dans sa spontanéité, que celui de Bloy, ni qui observe plus scrupuleusement les lois internes de la syntaxe française. Je dis la syntaxe, qui est une anatomie, et non la grammaire qui est un code. Je ne m'intéresse à la grammaire que dans la mesure où elle touche à la syntaxe. La grammaire-prohibition, la grammaire-règlement me fait rire. Plus l'art d'écrire s'élève en s'échauffant, plus il se rapproche des émotions naturelles, des larmes, des sanglots, des gémissements et de la couleur. La plume doit se surveiller, mais pas trop, sous peine de s'étriquer comme chez l'auteur de *Salammbo*.

Quant à l'argot, souvent employé par Villon, Rabelais et Molière, il a parfaitement droit de cité dans une littérature vivante, emportée et qui entraîne. Ce qui ne va pas, c'est l'argot artificiel et guindé des professeurs, le simili, le toc, ou l'argot technique des courses, des combats de boxe, etc. Je parle de l'argot populacier, métaphorique, gouailleur et superbe, qui sort du désir, de la soif, de la faim, de la marche, de la colère et de la joie, et qui, enchâssé dans des coulées d'une prose de pâte classique, donne une inoubliable saveur au journal intime de Léon Bloy.

Faites une expérience : Prenez *le Mendiant ingrat*, le *Vieux de la montagne* ou le *Pèlerin de l'Absolu*, et après cela un livre d'Anatole France, au hasard, goûtez et comparez, et vous m'en direz des nouvelles. Bloy en face de France, c'est la franchise en face du truc habile, la grandeur en face de la niaiserie, le rugissement en face du ricanement.

Quant aux manques de perspective, aux histoires de bonnes, de curés, de bedeaux, de proprios, qui abondent dans le Journal de Bloy, outre que tout cela est exprimé d'une façon allègre, bondissante et pittoresque à souhait, il faut se rendre compte qu'au regard d'une pensée naturellement mystique, il n'y a pas de lignes d'horizon, puisque tout ce qui est de la terre est également à peu près négligeable.

Mais il s'agit ici de bien autre chose que d'un génie purement littéraire, et doué de l'expression pittoresque,

pathétique, joyeuse, bouffonne à l'occasion, invectivante, comme un saint Simon ou un Rabelais. La caractéristique de Léon Bloy, c'est d'imposer continuellement à son lecteur une sorte de liaison entre son âme, brûlante d'amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa divine Mère, et l'âme dudit lecteur; c'est de réchauffer l'essentiel de l'Être, comme une prière dite avec foi, c'est de transfigurer le doute en certitude, ou, mieux, en évidence; cela à l'aide des procédés les plus simples, et qui sont aussi les plus grands et immédiats. Il est foudroyant.

Clemenceau a dit dans une formule magnifique — et d'autant plus grandiose qu'il était un athée convaincu — « *la grande maladie de l'âme, c'est le froid.* » Et, en effet, celui que le froid a saisi à l'âme — perdant soudain le moyen d'aimer et de haïr — devient une sorte de demeure inhabitée où frissonnent des penchants gelés et des images à la chair de poule, sans chaleur ni prolongations. Bloy fut le médecin du froid des âmes et c'est l'explication de son extraordinaire destinée dont je vais vous entretenir.

Toute sa vie il vécut pauvre; mieux, *misérable*, dans des taudis, environné d'opprobre et de silence; car les hommes de lettres ne pardonnent pas aisément les blessures faites à leur amour-propre, ni un certain accent de mépris. Non seulement il vécut pauvre, mais dans l'attente d'un miracle permanent : celui du pain et de la nourriture essentielle arrivant par la lettre chargée d'un ami, d'un camarade, d'un compatissant, d'un admirateur. Cela, pendant des années et des années, et au milieu d'une angoisse, d'une peine, d'un serrement de cœur inexprimables, accompagnés d'une continuelle effusion vers le Sauveur du monde, cloué par les pieds et les mains entre les deux larrons, qui lui permettait de souffrir une pareille humiliation et torture quotidienne. Il s'était baptisé lui-même : « le Mendiant ingrat, » ce qui donne le titre d'un des volumes les plus saisissants de ces Mémoires d'un affamé, d'un accablé, résistant et résurgent... affamé de nourriture terrestre autant que de vérité mystique, et qui sans cesse communiait; accablé par les desseins d'une Providence qu'il acceptait en rugissant... et à genoux.

Il a traîné sa vie en bleu et noir, en bleu de Fra Angelico, en noir de détresse et d'appel, mais il l'a traînée dans les espaces stellaires, et sous l'étincellement qui guida les

Mages. C'est donc qu'il avait des présents à faire à l'Étable. Oui, et le plus grand de tous : *comprendre Dieu.*

Je ne me dissimule pas la difficulté qu'il y a à exposer, en une heure de causerie, une destinée émouvante — mais unique et *une* — et surnaturelle, baignée de souci poignant, d'attente, d'espoir immédiat et de rêve, telle que celle de Léon Bloy. Mais alors que la vie d'un Clemenceau, fuyant sous les ombres, avec une conscience barrée quant à l'infini, donne l'impression de la clôture, celle disparue, mais présente et ouverte, de Bloy, laisse à espérer qu'il est ici impalpable et mêlé à nous, et qu'il va nous verser de son courage héroïque — altier et humble — pour extraire, de sa dépouille immortelle, sa quintessence. Si c'est là une illusion, accordez-moi qu'elle est réconfortante.

Léon Bloy a toujours *attendu*. Tantôt une lettre chargée... et chargée surtout de consolation. Tantôt « un homme très inconnu de lui », qui le tirerait de la mouise, de la détresse, sa terrible maîtresse cramponnée. Tantôt un message de l'au-delà. Je me le suis représenté bien souvent pareil à une Bretonne attendant, une main sur le front, la barque de pêche, — moins gracieux qu'elle, certainement — que nous vîmes, ma femme et moi, à Concarneau, à l'heure du retour des marins. Bloy, lui, faisait partie de la pêche miraculeuse des Évangiles, et il attendait, à la pointe du roc du désespoir, la multiplication des poissons et des pains.

Un homme, un écrivain est grand, et sculptural, quand on se représente ses attitudes essentielles en face des heures de la destinée. On voit Clemenceau en rebiffades et redressé, au moment où la France, qu'il avait sauvée, l'abandonna. On voit Bloy, dans l'agonie prolongée de la méconnaissance, en face du commandement de Dieu, qui lui ordonnait d'être un exemple et d'attendre. D'attendre quoi?... la Résurrection, sous toutes ses formes. Car l'homme que hante la mort, toute sa vie, est aussi hanté par la résurrection. Il se dit : « Ça ne peut pas se limiter là. Je reviendrai. »

Avec Bloy, on n'a que le choix entre les beautés qui vous transverbèrent et, loin de vous prostrer, vous relèvent. Ceux d'entre vous qui le connaissent, le fréquentent et l'aiment, me comprendront. Les autres, comme disait Mistral d'Aubanel, prendront, à mon humble appel, le chemin

de l'arbre pour étancher leur soif. Bloy est un sèmeur, parfois hargneux, injurieux, emporté, parfois amer, un semeur de sublime. Il le jette, d'une large et franche main, dans le silence de la réflexion. Où et quand seront ses moissons, on le verra. Quand un homme de cette envergure est né, sa descendance, surnaturelle et bouleversante, est certaine :

Après y avoir longtemps réfléchi et erré, c'est le cas de le dire, parmi une foule de ses paysages de l'âme, prodigieux, quelques-uns désolés et noirs, d'autres coulés dans un or flambant de missel, je me suis décidé, en vue de vos délices, partiellement sévères, pour une lettre à son ami Léon Letellier, « ancien marin, dit-il, actuellement atteint de philosophie. » Ceci est extrait du *Vieux de la montagne* (1907-1910), qui fait suite au *Mendiant ingrat*, à *Mon Journal*, à *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne* et à l'*Invendable*, et qui sera continué par dix chefs-d'œuvre personnels et personnalisés, bien que vastes, d'amour et de rage. Ces pages ont à la fois le ton sourd et frappé, le marteau de Dieu, la couleur mordorée, bordée de pourpre, et l'*insinuation* secrète, le don du baume et du venin. Quiconque reçoit cela en pleine poitrine, commence par en être revigoré, puis enivré, et court aussitôt porter la bonne nouvelle à ses amis et aux indifférents, qu'il croit ses amis. Il y a en Bloy de l'offense et du pardon, de l'apostolat, du missionnaire de Dieu chez les vicieux, les tièdes, les abrutis, les primaires et les renaniens, piteuse engeance, étendue de 1880 à 1910.

J'ai promis de vous parler de votre brochure et je tiens à m'exécuter, bien que cela me coûte furieusement. Il n'y a pas au monde un homme qui déteste et méprise plus que moi la philosophie. C'est une fille assez laide, que j'ai cru aimer autrefois, de vingt à trente. J'ai fait des folies pour elle jusqu'à lui donner, de mon précieux temps, un grand nombre d'heures dont chacune valait certainement plus de cinq cents milliards chez n'importe quel banquier de l'Éternité. La gueuse m'a tellement trompé et avec de tels cuistres que je ne peux plus en entendre parler sans des convulsions d'horreur. Eh quoi ! c'est donc pour cette chienne avorteuse d'elle-même qu'ayant très ignoblement, quoique provisoirement, renié mon Dieu, j'ai pu, au préjudice effroyable de mon âme, donner l'unique trésor que je possédasse pour acheter la vie divine, encore une fois mon temps, mon irréparable temps !

Oui, je l'ai lue, votre brochure, je l'ai lue comme à tâtons, dans les plus épaisses ténèbres, et j'ai fini par me cogner à un mur. Pas de conclusion. Alors quoi? Mais voici une chose parfaitement stupéfiante et de laquelle je ne reviens pas. Le mot *Dieu* n'est pas écrit une seule fois. Dans un ouvrage où il est parlé de la conscience de la Charité (?), de l'Ame, de l'Union morale, etc., Dieu n'est pas nommé sinon d'une manière tout à fait incidente, page 18, et pour dire que cette monstruosité que « Dieu ne peut pas être pensé », exactement et simplement comme vous auriez dit que la Notion ne peut pas tomber dans l'esprit humain. Alors, encore une fois, qu'est-ce qui peut être pensé, qu'est-ce qui peut être dit et en quoi une telle *philosophie* diffère-t-elle essentiellement d'un cabanon? C'est l'abolition des idées, consécutive à l'abolition du sens des mots. Letellier sans Dieu, voilà ce qui n'entre pas en moi. C'est pétrifiant, idiotifiant. J'avais bien remarqué, non sans inquiétude, l'ankylose de votre bras droit, quand il s'était agi de faire le signe de croix à ma table et j'avais intérieurement déploré cette infirmité chez un ancien matelot jeune encore et vigoureux en apparence. Mais je ne pouvais pas m'attendre à l'autre ankylose et, l'ayant aujourd'hui constatée, je ne parviens pas à la concevoir.

Vous citez ceci de votre maître : « Je ne vaux que par le désespoir qui est ma seule force et mon seul fond. Puisse-t-il me conserver, même dans les dernières épreuves où j'arrive, *le courage de repousser le désir de la délivrance.* » Ces paroles d'un homme mourant, si elles n'étaient pas surtout *littéraires*, n'exprimeraient qu'une démence lamentable.

S'il y a quelque chose d'inhérent à la nature humaine, c'est le besoin, l'espérance, le désir de la *délivrance*, de quelque manière qu'on veuille entendre ce mot, c'est-à-dire un appétit dévorant de l'intégrité perdue au commencement des siècles, du paradis terrestre d'où la race entière fut exilée. Votre philosophe croyait à « la recherche de la Vérité », comme Malebranche, ce qui est aussi absurde que de chercher les lunettes de Spinoza quand on les a sur le nez ou de fouiller un tas de fumier à l'aide d'un outil qu'on tiendrait à la main, pour y trouver ce même outil qu'on croirait avoir perdu. La philosophie n'est peut-être pas une occupation maudite, mais elle est certainement ce qu'il y a de plus inutile au monde.

Vous me dites, en manière d'envoi, que j'entreverrai peut-être « la foi qui vous soutient ». Eh bien, non, je ne l'ai pas entrevue, puisqu'elle n'est formulée en aucun endroit. Strictement, j'ignore ce que vous croyez et je n'ai pas même le pressentiment le plus

vague de ce que vous prétendez. J'ai l'esprit ainsi fait que j'ai besoin de clarté et de précision. Ainsi, par exemple, lorsque vous parlez du *fanatisme* dont il faut soigneusement se garder, il n'y a pas un ange, un pur esprit de lumière dans toutes les hiérarchies célestes, qui soit capable de me dire ce que vous entendez par là. Quant à la manière de s'en garder, c'est un autre abîme de ténèbres. Tout ce que j'ai pu saisir, c'est ce lieu commun, déjà traité à fond dans un de mes livres, que « l'absolu n'est pas de ce monde », ce qui met par terre l'arithmétique, les mathématiques, les lois élémentaires de la mécanique, les météores les plus observables et jusqu'à votre identité.

Moi, mon cher Letellier, je ne suis pas si habile, étant de ces « heureuses et naïves natures nées pour vivre à l'aise *dans la bonne lumière de l'évidence* ». Eh! oui, la Révélation me suffit et votre maître aurait pu me classer, non sans quelque dédain, parmi les « enfants bien élevés qui obéissent sans discuter ». Quand j'obtiens une grâce, un miracle même que j'ai demandé dans la prière, je n'ai pas seulement la pensée de m'en étonner, puisque je sais que cela est promis et très certain. Lorsque la pratique du sacrement de l'Eucharistie me comble de délices et m'environne de lumière, quel détraqué ou quel renégat immonde faudrait-il que je devinsse tout à coup pour juger chimérique un tel bonheur!

« Rien n'arrive, » dites-vous, « qui ne soit déterminé à arriver. » Déterminé par quoi? par qui? Vous croyez le dire et vous ne le dites pas du tout. « Rien n'arrive sans Son ordre ou Sa permission, » dit le catéchisme. Voilà qui est clair pour moi et qui s'ajuste à mon esprit enfantin. Alors, qu'est-ce que vous voulez que je fasse de vos philosophes? J'ai déjà trop de littérateurs et de bavards dans mes écuries. Quand Dieu me dit que je dois pratiquer telle ou telle vertu, me confesser de mes fautes et en faire pénitence, qu'ai-je besoin de savoir ce qui a pu *déterminer* ces commandements de la Sagesse infinie? « Je ne sais pas autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, » disait saint Paul qui fut l'Apôtre des nations. Cela me suffit. Tout le reste est du vent glacé et de la poussière. C'est ce que j'aurais dit à votre maître si j'avais connu ce malheureux homme qui paraît avoir consumé son intelligence et sa vie en des travaux si prodigieusement inutiles.

Voilà, mon cher ami Letellier, tout ce que me suggère votre brochure. Pascal a dit que le « Moi est haïssable ». Ce jour-là, il s'est trompé, le pauvre Blaise, comme se trompent les hommes supérieurs, c'est-à-dire beaucoup plus et beaucoup mieux que ne peuvent se tromper les hommes ordinaires. En réalité, il n'y a d'intéressant

que le Moi, la vision nette d'une âme belle et affreuse qui se dévoile. Vérité indiscutable en littérature, par exemple. Un poète sans *moi* est insupportable, fastidieux et dégoûtant.

Quand vous écrivez que « nous ne sommes pas intéressants, que nous ne saurions nous intéresser les uns aux autres, ni même à nous-mêmes, par ce qui, en nous, est individuel ou exclusif », vous vous mentez impudemment à vous-même pour errer à la manière de Pascal, mais avec un plus grand nombre de mots, dans une obscurité plus profonde et deux cent cinquante ans après lui. Moi, j'ai la prétention ou l'ambition de vous intéresser comme j'ai la certitude et la volonté ferme de vous aimer, malgré votre chienlit de philosophe, déplacée en tout autre temps que le carnaval.

Cela est promptement inouï, je veux dire jamais entendu ; et l'on chercherait en vain pareils accents, au courant de la plume épistolaire, ou dogmatique, chez les grands réfutateurs religieux d'hérésies au dix-septième siècle. L'apparentement de Bloy est, pour le mouvement, au seizième ; mais il est bien clair qu'il est relié par le jet, l'élan, la foi et le dur, aux constructeurs des cathédrales. C'est un transcendant de l'âme, c'est un gothique ; et je pense que c'est ainsi que s'explique l'effet de répulsion incroyable qu'il produisit sur les pygmées, ses contemporains.

Car il fut haï à un point inexprimable, comblé de diffamations et d'outrages, qui déferlaient à travers ce silence, dont Pascal a dit qu'il était « la plus grande des persécutions ». On se demande comment la haine, feutrée et sourde, put demeurer vis-à-vis de lui, si durable et souveraine, jusqu'à l'affamer. Il fut haï comme un souverain qu'il était, en effet, comme un exemple de noblesse et d'indignation parmi les soumis et les goujats. Une entente tacite de ces vilipendés et adversaires écarta de lui l'éloge, la critique et l'étude. Qui s'approchait de lui était pestiféré. Fermés les journaux. Fermées les revues, sauf le *Mercure*. Jamais un article, jamais une citation, jamais le nom prononcé : *rien*.

C'est là un cas extraordinaire, et sur lequel j'appelle votre attention. D'autres ont pris à la gorge la politique, le temps, les mœurs, la société, qui n'ont pas été aussi ceinturés par le silence. Il faut croire qu'il y avait, en lui, une essence intime qui voulait la perfection de sa clôture. Cela demeure, après sa mort, le mystère de la vie aposto-

lique de Léon Bloy. Puissé-je aujourd'hui briser son *carcere duro*, mais hélas, lui enfui sous les ombres, ainsi que Celle qui le comprenait...

Dans la Montagne Noire, en Bretagne, près de Guiscriff, de Carhaix et de Gourin, il y a une chapelle, dite de Saint-Hervé. Dans cette chapelle, des vitraux rouges du quinzième siècle, comparables à des escarboucles. Écoutant la messe en ce site privilégié, auprès de paysans en veste blanche à soutaches, debout et oscillants de piété, maniant leurs lourds chapelets aux grains ronds, je songeais à Bloy, à sa langue, à sa force, à son abstraction quant à son temps. Il disait : « Je ne suis pas un contemporain, » et aussi : « Je suis un exilé. » C'était vrai : la Providence l'avait transporté, vivant et saignant, dans l'incrédulité et le doute du dix-neuvième siècle, pour les dissiper... mais à ses dépens. Il gisait ainsi, plein de lumière, sur un grabat, dans la nuit de son âge.

Je ne l'ai pas connu. Je ne l'ai jamais vu. Il avait, dans *le Désespéré*, insulté gratuitement et baroquement mon père, qu'il ne connaissait pas et qui, étant mort, ne pouvait me donner l'autorisation, qu'il m'eût accordée vivant, de dire, de Bloy vivant, ce que je vous en dis aujourd'hui. Tout cela n'a aucune importance. Il reste ceci que le premier des mystiques contemporains, avec une presque centaine d'années auparavant, la sœur Emmerich, de Dulmen en Westphalie — qui lui ressemble par plus d'un trait — a traversé son époque en pauvre, la sébile à la main, couvert de huées et de crachats, et les rendant avec usure, mais d'un cœur généreux, répandant sur quelques hommes ses frères, et leur versant, la consolation de les réchauffer, de les comprendre, de les illuminer.

Ce vaincu septuagénaire de la vie fut en réalité un vainqueur, si l'on entend par là un pêcheur d'âmes, et qui sut inonder de clarté et de compassion, par le Verbe s'étant fait chair, une foule de déshérités de l'esprit, d'altiers et de vagabonds de l'entendement. Il passa, dans un ouragan d'insultes et de fureurs, en faisant le bien moral et en exécrant : *transiit benefaciendo et exsecrando*.

Son œuvre est synthétique et d'une seule coulée. Elle a le halètement de la forge. Elle est vulcanienne. Elle s'apparente à celle de Barbey d'Aurevilly, qu'il chérissait, admirait et persécutait, mais sans l'interposition roma-

nesque, sauf quant au *Désespéré* et à la *Femme pauvre*. Il convient, pour être juste, de dire ici que si Bloy, sa femme admirable, fille d'un écrivain danois, et ses deux fils ne sont pas morts de faim — au sens strict du terme — ce fut grâce à Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*, et à sa noble compagne, en littérature Rachilde, qui, ayant comme personne le sentiment de la grandeur, de l'atroce pauvreté et du génie de Bloy, lui assurèrent, pendant vingt ans, bien que peu fortunés eux-mêmes, la vie de chaque jour, et de son métier. Il faut qu'ils en soient remerciés ici publiquement. D'ailleurs Bloy ne leur a jamais ménagé les témoignages de sa gratitude. Son Journal en regorge et en déborde à chaque page. Il savait reconnaître et chérir, à pleins bras et les yeux mouillés.

Bloy a deux pôles : Dieu et la Patrie. C'est un grand chagrin de songer qu'il est mort sans apprendre la victoire de la Patrie. De quels accents eût-il salué Celui que, vingt ans auparavant, il aurait vitupéré de toute son âme : Clemenceau ! Pour lui, il eût fait retentir le bourdon de bronze et d'or dont il était, quand il s'agissait du Christ, de la Sainte Vierge et de la France, le sonneur infatigable. Clemenceau a perdu, en lui, l'apôtre liminaire de son éternité.

Je vous ai dit que son sens visionnaire, et du reste catastrophique, l'apparentait à la sœur Emmerich, dont il apprit la route à cet Huysmans, qu'il aima, puis qu'il détesta. Mais Huysmans, par ses pointes acerbes, comme par ses rentrants, ne pouvait s'engrener durablement avec Bloy, bien que l'un et l'autre accrochassent aux petites choses, aux ronces et épines de l'humanité et de la vie. Huysmans était mesquin et Bloy grand.

La vision miraculeuse de Mélanie, bergère de la Salette, telle qu'elle l'a écrite en 1900, domine, à partir de là, toute la vie intérieure de Bloy, comme une sorte de transfusion de l'âme. Mais, avant de vous donner lecture de quelques-unes des pages bouleversantes qu'il a écrites à ce sujet, je veux marquer les pointes culminantes de sa double carrière jumelée — l'une inscrite dans l'autre — de poète de l'infini et de crève-la-faim.

C'est Christophe Colomb qui l'attire d'abord, et, en 1884, il publie, avec une préface de Barbey d'Aurevilly, *le Révélateur du Globe*. Puis viennent les *Propos d'un entrepreneur*

de démolitions; un petit pamphlet, *le Pal*, qui n'eut que quelques numéros ; enfin *le Désespéré*, avec l'épigraphe tirée de l'office des Chartreux : *lacrymabiliter.*

Ensuite il s'intéresse au martyre de Marie-Antoinette, et il écrit *la Chevalière de la mort*, imprimée à Gand, à cent exemplaires, réimprimée au *Mercure de France*. Viennent alors *le Salut par les Juifs*, réponse à *la France juive* de Drumont, et *Sueur de sang*, souvenirs de la guerre de 70, où Bloy avait combattu, avec ardeur, dans le corps de Cathelineau.

Puis ce sont *Léon Bloy devant les cochons*, *Ici on assassine les grands hommes* et, en 1897, ce chef-d'œuvre, *la Femme pauvre*, au sujet de laquelle Mirbeau écrivit un article, juste et dithyrambique, qui faillit l'amener sur le terrain avec ce pauvre, absurde, serin d'Edmond Lepelletier, détracteur de Léon Bloy, qui voulait se battre en duel avec lui et que l'éloge de Mirbeau avait exaspéré. Mais qui pense aujourd'hui à Edmond Lepelletier?

Après *la Femme pauvre*, *le Mendiant ingrat*.

Puis l'*Exégèse des lieux communs*, à laquelle Bloy attachait une importance considérable, dont je vois bien l'intention grandiose, mais dont la réalisation m'emballe peu. C'est un ouvrage de haute allure, où l'on sent de l'application, et qui a un goût mêlé de vie et d'huile... tout au moins à mon avis. J'ajoute que certains admirateurs de Bloy en font un cas extraordinaire. Peut-être ont-ils raison.

Viennent ensuite *Mon Journal* et l'étonnant *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, c'est-à-dire à Lagny, où sont des portraits inoubliables de propriétaires (Mme Tuparle), de concierges et de curés, sabotant leur messe. En 1908, une grande date : *Celle qui pleure*, Notre-Dame de la Salette.

En 1909, l'*Invendable*, suite du Journal après lequel viendra, en 1911, le *Vieux de la montagne*.

En 1912 autre très grande date bloyenne. Bloy publie la *Vie de Mélanie*, bergère de la Salette, écrite par elle-même en 1900, avec une introduction, de lui, d'une rare envolée.

En 1913, nouvelle série de l'*Exégèse des lieux communs*. Il y tient.

Le 20 juin 1914, à la veille de la guerre, paraît le *Pèlerin de l'Absolu*, suite du Journal, que complètera, en 1916, *Au*

seuil de l'Apocalypse. Les prédictions tragiques de La Salette venaient de se réaliser. Bloy meurt en 1917.

Après sa mort, en 1920, paraît un dernier volume du Journal, *la Porte des humbles*, un recueil très intéressant de *Lettres de jeunesse* et des lettres, fort émouvantes et d'un accent tout particulier, à sa fiancée. Presque tous les ouvrages de Bloy sont en vente au *Mercure de France*, rue de Condé à Paris.

Bloy pouvait donc dire, comme Hugo dans un vers célèbre : « Ayant beaucoup souffert et beaucoup travaillé. » A ce grand génie de la Croix et de la misère, parmi d'innombrables tribulations de formes d'ailleurs toujours les mêmes, et qui vont des livres qui ne se vendent pas, qui ne se vendent jamais, à l'épinard privé de beurre — symbole de la table peu garnie — et à la difficulté de payer le terme, et de faire faire la plus petite réparation par le plombier ou le serrurier, à ce tourmenté par les nécessités de la vie courante, que délivre le commandement de l'âme, un bonheur est échu, un très grand, le plus grand de tous, et qui permet d'affronter les pires affres d'ici-bas : une compagne digne de lui, une femme sage, admirable et patiente, d'une douceur mystique, qui l'accompagnera, d'un cœur égal, à travers les orties, les ronces, les cactus épineux de sa chienne de vie (c'est le cas de le dire) et qui compléta, par l'amour, les amitiés violentes où il se désaltéra avec l'écuelle de son grand cœur.

Sur Mme Bloy, née Jeanne Molbech, fille du poète danois Christian Molbech, mariée en mai 1890, avec le pèlerin de l'absolu, nous avons une foule de témoignages émouvants et concordants. Joseph Bollery, directeur des *Cahiers Léon Bloy*, auxquels je vous engage fortement à vous abonner, 24, rue Admirauld, à La Rochelle, Joseph Bollery écrit dans son bel ouvrage : *Un grand écrivain français méconnu :*

Mlle Molbech, après un séjour de cinq ans en Angleterre, était venue à Paris pour y chercher des travaux littéraires, traductions et autres, que lui permettaient sa solide instruction générale et sa connaissance parfaite des langues scandinaves, de l'anglais, de l'allemand et du français. Elle fréquentait chez François Coppée qui avait été en relations avec son père. Un jour, elle y rencontre Bloy qui passait là, prendre un verre de vin dans lequel il trempait du

pain, comme il le faisait quand il n'avait pas de quoi dîner. Après le départ de l'écrivain, la jeune fille s'enquiert de cet homme avec lequel elle a causé et qui ne lui paraît pas comme les autres ; on lui répond dédaigneusement : « C'est Bloy, un mendiant ! » Cette réponse, loin de l'éloigner de Bloy, fait qu'elle s'intéresse à lui davantage. Ils s'écrivent. La jeune fille, qui était protestante, se convertit au catholicisme sous l'influence de Léon Bloy et épouse « le mendiant ».

Mme Bloy fut une épouse admirable ; elle donna à son mari la compréhension, l'admiration, le soutien dont il avait besoin.

Mme Léon Bloy survécut onze ans à son mari. Elle est morte à Lausanne, chez une de ses deux filles, en 1928. Tout le journal de bord — c'est le terme exact — de Bloy est rempli de paroles admirables de Mme Bloy, remarquablement apparentées, du point de vue familier et mystique, aux réflexions et éclairs de son mari, mais dénuées de toute amertume et de toute récrimination. Elle donna, à ce torturé de misère et soulagé de mystique, un bonheur conjugal de vingt-sept ans.

« Quand tout se fait petit, femmes vous restez grandes, » a dit Hugo. Comme c'est vrai !

Bloy a dit de sa femme, dans le *Mendiant ingrat :*

Certes ! il fallait qu'elle fût singulièrement et terriblement élue pour me rencontrer, la noble fille scandinave, l'aînée et la bien-aimée du poète Christian Molbech !

Partout ailleurs, c'est bien certain, les souffrances et les amertumes de mort se fussent élancées vers elle, comme des proscrites vers un refuge, comme des amantes de Dieu vers un lieu saint rempli de lumières. N'était-elle pas infiniment désignée pour la pénitence volontaire et la propitiation ?

Mais il était nécessaire, sans doute — combien nécessaire, et depuis quelle éternité ! — que je fusse l'occasion et la configuration privilégiée de son holocauste.

Pouvait-elle descendre plus bas, cette âme ambitieuse de s'immoler ?

Choisir d'être la compagne d'un pauvre, universellement détesté ! Partager l'ignominie et le pain rare d'un faiseur de livres, que les plus vils chenapans de lettres croient avoir le droit de couvrir de leurs ordures ! Accepter pour elle-même le délaissement parfait, l'outrage infâme, le ridicule, le mépris, la calomnie !

Tout cela — et plus que tout cela encore, si Dieu le demande — pour ne pas encourir le blâme, qui fait trembler les Colonnes, d'avoir passé à côté de l'Abandonné et de n'avoir pas discerné en lui la Grandeur.

La magnanime voulut faire ce qu'aucun homme n'avait le courage ni la pensée d'entreprendre, et voici maintenant qu'elle meurt... et de quelle mort !

. . . .

La roue de plusieurs semaines, aussi pesantes que les chariots des prophètes, m'a broyé le cœur.

Ma femme bien-aimée ne mourra pas, il est vrai. La coupe des tourments est trop pleine encore, et qui m'aiderait à la boire?

On voit là l'homme généreux, familial, simple, fidèle et bon.

Bloy fut toute sa vie un directeur de consciences. Il était très épistolier, comme Proudhon, et ses lettres, comme celles de Proudhon, sont toujours pleines d'une forte substance. Il possédait une écriture magnifique, pleine, appuyée, extrêmement forte comme la pensée, et très lisible, une écriture d'enlumineur de missels, de moine du quatorzième siècle, *absolue* en un mot, comme lui ; et il en administrait des rasades ragaillardissantes à tous ceux qui lui demandaient un conseil, aux plus déshérités que lui. Il était le pauvre qui donne, le théologien de la misère. Il faisait largesses de sa foi. Sans doute existe-t-il de lui, par le monde, de nombreuses correspondances inédites.

Elles sortiront, car à ce grand écrivain emmuré, de son vivant, dans l'incompréhension, la haine et le silence, la gloire est venue. Elle est venue subrepticement, insidieusement, effaçant, comme elle fait, les taches et les macules sur la mémoire qu'elle illumine. Sa vie durant, il avait pensé à elle passionnément dans sa solitude hantée, dans sa détresse, dans ses tourments. Elle ne vint pas alors. Mais, depuis sa disparition, elle est venue. Il s'est levé, le soleil des morts, l'orbe de feu, sur ce tombeau qu'il illumine. Je m'en suis rendu compte quand, à l'annonce de cette conférence, j'ai reçu, de tous les points de France, de Belgique, de Suisse, de Suède, quelque deux cents lettres, brochures, études sur Bloy. De partout ses admirateurs fanatiques et inconnus, hommes et femmes, m'écrivaient : « Enfin ! » Celui-ci me disait : « Il a sauvé mon âme. » Cet autre : « Il

m'a rendu la foi et l'espérance. » Cet autre : « Il a apaisé une douleur « que je croyais inexpiable ». Tous me remerciaient de rendre enfin justice au grand persécuté, au honni, au maudit.

Il ne faut pas confondre la renommée avec la gloire. La renommée occupe de larges surfaces, elle est massive, elle est compacte, volumineuse, quasi universelle, accompagnée de compliments hyperboliques et d'honneurs... académies, décorations, etc... La renommée, c'est Rostand, c'est Anatole France, pour ne prendre que ces deux-là. Mais de celui qui est l'objet de la renommée, après sa mort, la célébrité, l'illustration s'effritent ; le chœur des admirateurs, laudateurs, encenseurs, diminue. De larges plaques d'oubli, et de plus en plus larges, apparaissent sur l'œuvre de l'écrivain célèbre. L'ombre se répand sur ce qui fut sa pensée, sur ce que l'on croyait être sa pensée. Revenons-en au mot de Clemenceau sur « le froid des âmes ». Si celui qui est parti sous les ombres n'a réchauffé, surélevé aucune âme, si comme un Renan, par exemple, il n'a fait qu'ajouter des doutes, que dessécher, et geler les âmes par le doute et l'ironie, même suave et sertie, eh bien il n'a ni n'aura la gloire.

Au lieu que quelques centaines de cœurs, d'esprits, d'âmes d'élite, répandues par l'univers, songeant passionnément à celui qui les a sauvés du frimas de la conscience, de la froideur intime, le chérissant, le commentant, l'invoquant après sa mort, priant pour lui, baisant pieusement la trace de ses pas ici-bas, ayant de lui une image radieuse et chaude, d'où a disparu je ne dirai pas toute souillure — il n'y eut jamais de réelle souillure en Bloy, mais tout embrouillement des perspectives et des traits, tout embrunissement de l'humeur, cela, oui cela c'est la gloire. Alors que la renommée passe et tombe, elle, la gloire, ne passe pas. Elle n'a pas de fêlure, ni de trou, ni d'échappée, la gloire. Elle est ronde, parfaite, achevée, et son orbe conserve le même étincellement, transmis de génération en génération, sans se déformer. Alors que la légende, qu'il ne faut pas confondre avec elle, est hyperbolique ou parabolique, et décrit, dans toutes les directions, des courbes de fusée.

La renommée, la réputation, la célébrité ont des flux, des reflux, des éclipses, des disparitions soudaines et définitives. La gloire demeure, elle *est* et elle brille à jamais.

Il y a plusieurs formes de gloire : la militaire, comme Napoléon, la lyrique comme Victor Hugo, la civique comme Clemenceau, la mystique, et quasi naturelle, comme Bloy. Cette association de noms vous paraît étrange. Elle ne l'est pas plus que le rassemblement des destinées ici-bas, pour une prévision ou providence qui nous échappe ; que toute une carrière de luttes et de fureurs politiques, aboutissant à la phase sanglante du salut de la Patrie, grâce à un seul, à la popularité formidable, à l'ingratitude, au départ dans la nuit pour la terre vendéenne, de la dépouille mortelle de Clemenceau. Elle n'est pas plus étrange, cette association de noms disparates, que la vie solitaire, abandonnée, décriée, affamée, d'un être de lumière, de colère et de charité spirituelle telle que Bloy, dont les écrits géants, injurieux et magnanimes, sauvent des âmes diverses et de plus en plus nombreuses de la consomption polaire, de l'anesthésie, de l'atonie, en les précipitant — avec des cris de joie et de rage mêlés aux invectives et aux invocations — vers la vérité suprême de la Croix.

Les vies ont des figures, comme les personnes qui les vivent. J'ai voulu essayer de vous donner une image fidèle de l'existence malheureuse, du distributeur d'aumônes de lumière, que fut le prétendu mendiant ingrat, le prétendu pamphlétaire... chez qui l'invective n'était en somme qu'une forme irritée, convulsée de l'oraison.

Je veux, pour finir, que vous entendiez sa voix, quand il parle, à propos de Mélanie de la Salette, de l'Immaculé Conception :

Jésus est sorti de Marie comme Adam est sorti du paradis terrestre, pour obéir et pour souffrir. Marie est donc figurée par le Jardin de Volupté « planté par Dieu au commencement »... Le second chapitre de la Genèse est absolument incompréhensible si on ne pense pas à Marie. Il est vrai que tout est incompréhensible sans Elle. Mais combien plus ici !

Ce Jardin fermé depuis la Désobéissance, *hortus conclusus*, pour la tribulation ou le désespoir d'un grand nombre de milliards d'humains, était le terme des « générations du ciel et de la terre », selon l'expression énormément mystérieuse du Livre saint.

C'était un merveilleux jardin où il ne pleuvait jamais. Une fontaine montait de la terre pour tout arroser et un fleuve antérieur à toutes les géographies sortait de ce paradis pour devenir aussitôt

quatre grands fleuves, dont les noms signifient ou paraissent signifier : Prudence, Tempérance, Vélocité de l'Esprit, Fécondité, au dire des interprètes les plus savants. Il faut croire que ces quatre noms enveloppent d'une manière que nul homme ne peut comprendre la Vocation de Marie : Reine, Vierge, Épouse de l'Esprit-Saint, Mère de Dieu.

Lieux communs adorables ! On ne peut rien voir au delà. Au-dessus, au-dessous, à droite et à gauche, dans l'Infini, il n'y a rien à discerner. Nous avons beau savoir que Dieu est notre fin, quel moyen sans Marie de former seulement une telle pensée?

Notre esprit ne peut recevoir Dieu que par Marie, de même que le Fils de Dieu n'a pu naître que par l'opération en Elle de l'Esprit-Saint. La parole humaine est ici d'une telle impuissance que tous les mots sont à faire peur. L'Immaculée Conception de Marie, qui nous sépare d'Elle indiciblement, est, tout de même, l'unique point de contact. C'est par l'Immaculée Conception que Dieu a pu poser son pied sur la terre. C'est la porte unique par laquelle il a pu s'évader du Jardin de Volupté qui est sa mère et que mille siècles de béatitude ne pourraient pas nous faire comprendre.

Il faudrait savoir ce que furent Adam et Ève, ce que furent les plantes et les animaux de ce Jardin, ce que fut la Désobéissance et ce qu'elle a coûté. Il faudrait assez anéantir tout ce que les hommes ont pu penser depuis soixante-dix ou quatre-vingts siècles pour que devînt possible, je ne dis pas l'évidence ni la perception lointaine, moins encore peut-être le pressentiment, mais à peine quelque chose de semblable à un battement de cœur en présence de ceci que, tout étant perdu à jamais comme chez les anges maudits, il y eut, quand même, une goutte de sève divine conservée, juste ce qu'il fallait pour sauver des milliards de mondes et qu'à la fin s'épanouît cette Fleur plus belle que l'Innocence que les chrétiens nomment, sans y rien comprendre, l'Immaculée Conception, Marie Elle-même, le Jardin sublime récupéré.

Pourtant, oserai-je le dire? rien n'était fait encore. Il fallait que ce Jardin, depuis si longtemps fermé par la Désobéissance du premier Homme, s'ouvrît de lui-même pour expulser le dernier des hommes, semblable à un ver, qui devait racheter tous les autres. Pour cela l'obéissance de Marie ne suffisait pas, j'ai peur de l'écrire. Il fallait, résorbées en Elle, l'impatience et la douleur de tous les siècles.

L'Immaculée Conception n'était pas assez pour procurer le salut du monde. L'Impatience et la Douleur de l'Immaculée Conception étaient nécessaires.

Nous ne pouvons rien comprendre, c'est entendu. Cependant il est possible d'imaginer une terre abandonnée à toutes les puissances ténébreuses, une race humaine désolée se multipliant de jour en jour et se pervertissant de plus en plus à chaque génération. Malgré cela et à travers tout cela, un tout petit rayon lumineux, un fil de lumière que rien ne pouvait détruire, l'Immaculée Conception perçant les âges et les peuples jusqu'à l'heure miraculeuse, inconnue des plus grands anges, où elle se manifesterait en Marie pleine de grâce, conçue sans la tache originelle sous la Porte d'Or. Comment se représenter une telle Créature sans le cortège infini des lamentations et des deuils de toute la race humaine dont elle était l'unique Tige vivante?

Ce ton d'imploration, de ferveur, ce mélange de feu et de roses, ce rassemblement de clartés spirituelles, cette sorte d'abandon mental, cette prosternation mystique, c'est tout Léon Bloy « le pèlerin de l'absolu », né à Périgueux le 11 juillet 1846, mort à Bourg-la-Reine, le samedi 3 novembre 1917, à six heures du soir.

A toi, maintenant, ô postérité!

Léon Daudet.

Le Drame à Saconin

(*31 mai-3 juin 1918.*) (1)

I. — La nuit de mai.

27 *mai.*

Le printemps de 1918 brillait avec une magie qui ne s'allumera plus. C'est parce que non loin de nous grondait le front que les cellules de notre être se décuplaient pour aspirer la vie. Les convalescents éprouvent peut-être cette euphorie dans le doux rayonnement de mai. Vous rappelez-vous la couleur de l'Oise, la fraîcheur des prés, l'odeur des pommiers, à quatre lieues du mont Renaud? Et nos conversations paisibles, le soir?

D'autres continuaient la guerre. Après six semaines de combat, nous étions au grand repos. Une nuit je me promenais sur la route de Compiègne. J'avais vu des vieillards, des femmes, des filles, des enfants, passer avec des matelas et des couvertures. Maintenant tout ce monde reposait dans une grotte voisine. Il ne restait que moi, flâneur, noctambule charmé de ce chemin blanc sous la lune. Les étoiles luisaient. Un ruisseau clapotait dans l'herbe. Mes camarades dormaient dans le village dont je voyais briller les toits parmi les arbres dans l'espace argenté.

En regardant vers le nord je vis luire un éclair bleu. Peut-être allait-il faire de l'orage. Le front se taisait ce soir-là. Un nouvel éclair parut au bord de l'horizon. C'étaient sans doute des éclairs de chaleur. Un vague murmure naissait dans les

hauteurs de l'air. Aucun nuage ne glissait sous les globes resplendissants du ciel. Et ce roulement de tonnerre était si faible que le bruit léger de mes pas le couvrit quand je repris ma promenade.

Je respirai longuement et profondément. Ces effluves jaillis des champs et des bois avec la senteur des feuilles fraîches et la chaude haleine de la terre activaient mon sang. Les lourdes fatigues des luttes récentes commençaient à se dissiper. Depuis dix jours, nous avions quitté la zone du combat. Le bon vin et les longs sommeils refaisaient de nous des hommes.

Je m'assis au bord du talus et me tournai à nouveau vers le nord. Des feux vifs et rapides s'allumaient et s'éteignaient sur le mur blême de l'horizon. Mais ce roulement que j'avais pris pour celui de la foudre ne lui ressemblait plus. C'était plutôt quelque camion en voyage dans le pays... C'était bien cela ; je reconnus le grondement du moteur. Je me mis à fumer en observant ces lueurs orageuses qui se multipliaient.

J'ai toujours beaucoup aimé ces spectacles, et chez moi, le soir, de ma fenêtre, en juin, j'ai passé de longues heures à contempler ces petites explosions nocturnes qui sillonnent les nuées, qui font paraître si paresseuses les étoiles filantes et qui présagent si souvent de paisibles et tièdes averses.

Mais, tout d'un coup, je redressai la tête. Il y avait maintenant une colonne de lumière mince et verticale dans le nord. Une autre toute pareille jaillit comme une longue tige. Je reconnus bientôt trois, quatre projecteurs ; pareils à des pinceaux, ils traçaient dans l'azur des signes brillants. Une sourde vague battit le silence, et ce que j'avais pris pour une auto c'était un avion qui ronflait.

Une clarté s'étendait à présent dans l'espace, grand rideau troué de points de feu. Une livide aurore envahissait l'azur, effaçait les astres, mangeait la nuit, se développait comme un incendie. D'un boqueteau que je croyais inhabité fulgura le jet aveuglant d'un nouveau projecteur.

Avant que j'y eusse pu songer, le ciel s'illuminait, et déjà je percevais la ruée de toute une escadrille... Des roues aériennes roulaient vers nous, broyaient les chemins célestes, s'approchaient au triple galop, secouaient les plaines éthérées.

A une lieue en avant de moi, l'artillerie tapait par violentes

rafales. Un brouillard se déployait dans l'ombre et des nuages s'enflammaient dans l'air. La nuit de mai sifflante, rugissante et fulgurante, se déchaînait maintenant. Le mugissement des avions grandissait dans un bruit d'enfer.

A ma droite, puis à ma gauche, et non loin en arrière, des batteries craquèrent et flamboyèrent. Avais-je pu me croire seul dans cette torpeur trompeuse? En froufroutant, des culots d'obus retombaient. J'écarquillais les yeux pour découvrir les noirs fantômes ailés, rugissants, furieux. L'escadrille était déjà passée. Son tapage s'éteignait dans le sud ; mais de nouveaux avions inscrivaient dans la nue leurs spirales de fer et cet orage montait, volait, en des flamboiements qui faisaient éclater les profondeurs du ciel.

Une troisième escadrille gronda, brisa le silence. L'incendie, dans le nord s'éteignit. Mais le sud mugissait et rayonnait formidablement. Et tout d'un coup je vis glisser, tomber derrière les bois une chose qui semblait une chevelure enflammée, une sorte de comète qui s'abîma dans le noir.

L'un après l'autre les grands chiens lugubres cessèrent d'aboyer, leur cou tendu vers les étoiles. Mais l'espace irrité grommela longtemps.

II. — **Départ.**

28 mai.

Je dormais sur une couche de paille depuis quelques instants, du sommeil léger des soldats. En sortant du repos, doucement, sans ouvrir les yeux, je perçus le remue-ménage du réveil. Les poilus, dans le grenier, arrimaient leurs sacs, remuaient leurs armes, et l'échelle de bois gémissait sous des pas lourds. J'avais entendu — n'avais-je pas rêvé? —le son matinal du clairon. Me trompais-je?

Aucun exercice n'était prévu pour ce jour-là. J'avais le temps de me lever. Il faisait bon dans la soupente. Couché au premier chant du coq, je comptais paresser jusqu'à l'heure de la soupe. L'aube ne luisait pas encore. Des poilus prononçaient mon nom, réclamaient leur chef, parlaient d'alerte, de départ. Je fus bientôt debout.

En bas, dans la rue obscure, une compagnie défilait en silence. Je m'équipai. J'arrivai le dernier au rassemblement. Ma section rangée sur deux rangs m'attendait. Le capi-

taine qui se tenait là, pensif, à pied, me tendit la main et ne put me renseigner.

Un ordre de départ arrivé dans la nuit dirige la division vers un but inconnu. Des volets s'entr'ouvrent. Des civils inquiets se penchent vers nous. D'autres descendent pour nous interroger. Mais nul ne sait leur répondre. Cela ressemble à notre départ de Chouilly deux mois plus tôt. Que se passe-t-il? Allons-nous quelque part, attaquer? Lancerait-on dans l'offensive un régiment brisé par ses récents efforts? Nous allons sans doute à l'arrière, au grand soleil, rajeunir notre sang fiévreux. Pourquoi nous déranger si tôt? Ne cherchons pas à comprendre.

Nous nous mettons en marche; des oiseaux chantent dans l'aurore. Une fois de plus, le soleil nous verra sur les routes. Il éclaire un beau régiment, de maigres soldats aux jambes nerveuses, aux faces tanées, aux regards vainqueurs, la plus ancienne infanterie de France, celle des guerres d'Italie. Quand nous traversons les villages, on nous remarque. Ni les Allemands, ni les Français ne nous confondent avec une troupe vulgaire. Il fallait nous voir au début du printemps, dans les vignobles de la Marne. Chaque matin, debout dès le lever du jour, nous nous exercions, et quand tombait le coup de midi, nous chassions la fatigue pour défiler superbement. Notre musique, dans la vallée d'Ay et d'Épernay faisait courir les enfants et les filles. Ces vieux soldats de Charleroi, de Guise, de Craonne, de Vaux, de Thiaumont, de Paissy, de Vauclerc, on eût dit des bronzes vivants.

Mais, depuis mars, nous avons traversé plus d'une nuit sanglante.

Qu'importe, nous allons, et dans la jeune lumière, déjà s'élèvent nos refrains.

Après un moment, l'on s'arrête. Des camions nous attendent. Leurs soucieux conducteurs ne partagent pas notre optimisme. Il paraît qu'il y a quelque part du grabuge.

Au ronflement des moteurs, la pesante masse s'ébranle. Je sais maintenant qu'on nous ramène au feu, qu'il est sage de ne pas attendre un trop proche avenir pour se reposer. Je me rendors, le menton dans les mains. Habitués par la guerre à la vie des vagabonds, nous pouvons vivre longtemps sans sommeil, sans nourriture.

Nous pouvons faire six repas dans un jour, dormir vingt-quatre ou quarante-huit heures, et pas même dans un lit,

couchés, mais assis sur un banc, étendus dans un fossé, sur des pierres. Nous sommes redevenus des êtres primitifs, avec des peaux durcies comme un cuir de cheval.

...Nous roulions depuis deux heures quand nous avons rencontré les premiers fugitifs. Devions-nous donc revoir ces horreurs? Ce mot de trahison qui vous brûle comme l'acier d'un poignard, jaillit tout d'un coup, nous perce la chair. Je regarde une fois de plus les spectacles de la défaite. Les pauvres fugitifs, résignés, lèvent vers nous leurs tristes yeux. Chaque tournant de la route en montre de nouvelles bandes.

Quand nous avons rencontré les premiers, était-ce le jour ou la nuit? Je ne sais plus où nous étions, où nous passions, ni les noms des lieux où nous nous arrêtions pour nous dégourdir les jambes.

Nous avons perçu d'étranges paroles. Il était question d'un redoutable échec. *Le Chemin des Dames* emporté, les Français culbutés, un désastre inouï. *Le Chemin des Dames!* Nous connaissions bien ces creutes profondes, ce rempart terrible... Craonne, Vauclerc, Hurtebise ne peuvent s'enlever ainsi. Ces forteresses que nous avions arrachées aux Prussiens de la Garde, comment les aurait-on forcées? Les défaitistes sans doute voulaient nous troubler, nous corrompre.

On disait encore que la guerre était maintenant terminée, mais que la jeunesse de France aux mains d'un impitoyable vieillard serait vainement massacrée.

Quelles voix prononçaient ces mots du désespoir? Nos poilus mornes les répétaient, et je dus leur ordonner de se taire.

Mais dans l'aube suivante, nous reconnûmes les cortèges de la débâcle, les vieillards et les femmes poussant leurs troupeaux vers le sud, et marchant la tête baissée comme un peuple vaincu.

...En quittant les voitures, nous partîmes dans des bois où nous surprit le crépuscule. Autour des faisceaux, dans une allée de chênes, les poilus songeaient. L'air était doux. La brise par bouffées nous portait de vagues rumeurs. La bataille, sans doute se livrait assez loin de nous.

Le commandant réunit ses cadres. Calme, les mains dans son manteau, il nous confirma la nouvelle d'une infortune. Il exposa un nouveau procédé de combat des Allemands. Des groupes hardis s'infiltraient dans nos intervalles, se

glissaient sur nos flancs, ouvraient le feu, disloquaient les compagnies françaises où se trouvaient maintenant de nombreuses recrues. Il nous demanda d'ouvrir l'œil et donna des conseils techniques. Puis il nous dit qu'à l'heure présente, le salut du pays ne dépendait plus que de nous.

Il nous congédia. Nous le saluâmes. Je regagnai mon groupe et je m'allongeai sur la mousse.

Avec le retour de l'ombre, un chagrin désolé emplit soudain mon cœur. Je connaissais maintenant la prise de Fisme, l'avance ennemie vers la Marne. Qu'allait-il advenir de nous? Que pensaient là-bas dans les provinces, nos amis, nos familles? L'incertitude de l'avenir, l'impression que les boches nous dominaient, le souvenir de tant d'efforts, et la peur des tâches prochaines, des fatigues qu'il faudrait subir, des dangers qu'il faudrait affronter, tandis que les promesses de victoire fuyaient, décevants mirages, toutes ces pensées, au seuil d'une nuit blanche, au voisinage de l'ennemi, m'enveloppaient d'une tristesse affreuse.

L'étincelle jadis ardente et qu'un souffle ranimait, allait-elle donc s'éteindre? Étais-je vaincu dans ma volonté, anéanti par le malheur?

En penchant mon triste regard vers la terre, je découvris au pied d'un arbre une feuille, un journal, un quotidien de Paris que quelque passant avait laissé le jour même. L'air s'assombrissait et l'on ne pouvait lire le texte. Mais il flottait encore assez de clarté pour qu'on pût déchiffrer ces mots inscrits sur la manchette en hautes et larges lettres : « Debout les morts ! Le canon de la Marne résonne ! »

III. — **Prise de contact.**

31 *mai.*

Toute la nuit suivante, nous avons marché et quand l'aube paraît nous abordons un large et profond ravin. Devant nous, de l'autre côté, des troupes bleues escaladent la pente raide, dans les genêts. C'est notre premier bataillon. Des groupes en kaki nous croisent, vieux soldats fatigués, dédaigneux, qui ne se retournent point pour regarder les fantassins que nous sommes. C'est la Légion qui revient du combat. Je voudrais dans la blême fraîcheur matinale courir vers eux, serrer leurs mains, les questionner, leur ex-

primer mon respect. Ils vont, les poings aux bretelles du sac, soldats de quarante ans, rudes et flegmatiques, portant au front, au bras, des bandages ensanglantés.

— En avant !... Nous descendons en nous trempant les jambes dans la rosée, vers le val peuplé de toits rouges. Comment s'appelle ce village? La carte indique ce nom : Saconin !

Soudain une escadrille vole, gronde, rase le sol, très bas, mitraille notre premier bataillon qui poursuit sa marche. Pourquoi venir si tard sous l'œil de l'ennemi, dans la clarté du jour? Cela s'annonce mal.

Saconin ! C'est un bourg semé dans la gorge avec une église et deux longues rangées de maisons. Nous nous formons en minces colonnes et tout d'un coup, par salves stridentes, nos petits canons sabrent l'air.

Où sont les boches? Qui le sait ! Nous prenons les distances réglementaires. Nous arrivons en bas, à Saconin, agglomération déserte où les portes bâillent. Pas un civil ne se montre. Les habitants sont partis.

Saconin ! Il y a quelque chose de dur, de tragique dans ces syllabes.

Nous traversons la vallée et nous escaladons la colline. Sur le flanc, presque au sommet, s'érige une ferme isolée, la ferme Saint-Amand. Chaque section y pénètre à son tour pour déposer les sacs, et l'on repart sur le plateau, vaste étendue où frémissent les jeunes blés, où bouge un champ crevé de sillons jaunes, des boyaux et des tranchées médiocres, hâtivement creusées.

Les officiers et les gradés, partis en avant pour reconnaître le secteur, nous rejoignent. Ils disent qu'il n'y a point de défenses, que le 2e étranger a soutenu depuis deux jours une lutte très dure, que les officiers des légionnaires se moquent de nous en disant : « Ah ! voilà les biffins ! Oh ! si les biffins sont là, ça va barder. »

Nous nous arrêtons à l'abri d'un vague parapet de terre, derrière un buisson. C'est, dit-on, la seconde ligne. Nous y demeurons en soutien.

Le soleil monte et purifie l'espace. Le ciel est d'un bleu cru sans la moindre nuée. Nos canons accélèrent leur tir. Très loin, quelque combat se livre, car on perçoit sur l'horizon un grondement continu de plus en plus intense. Dans le fossé d'une route, à notre gauche, passent des légionnaires.

Brusquement des balles nous cinglent et devant nous, tout près, crépitent des grenades. Le 75 devient furieux.

— Le 1er bataillon ! Regardez le 1er bataillon !

Nos soldats grimpent sur le talus. Des hommes de la Légion, debout, saluent quelqu'un ou quelque chose.

Qu'y a-t-il? Le vaste plateau devant nous s'abaisse, se penche, dessine une pente légère.

Sur cette pente, des vagues bleues marchent ou plutôt trottent dans les coups de feu ; et, sur la droite, le long d'un petit boyau, une file court, l'arme basse vers une maison isolée à la lisière d'un bois. Le fusillade s'intensifie. Les nôtres vont de plus en plus vite et bientôt disparaissent à nos yeux, cachés par les accidents du sol. Mais des explosions fument, tonnant d'un bout à l'autre de leur ligne. Puis des fusées inscrivent leur parabole lumineuse dans l'atmosphère limpide. La mousqueterie s'interrompt. L'artillerie s'apaise. Cette attaque improvisée, rapide, a subjugué les Légionnaires. Ils nous disent :

— Vous êtes des as, les biffins !

Une demi-heure se passe et plus de cent boches désarmés, débraillés, galopent vers Saconin, conduits par des poilus à la pastille noire.

IV. — **Malchance.**

31 *mai.*

Il y a des hasards terribles dans la guerre.

Nous voilà seuls sur l'immense plateau où de gros obus tombent, et plus seuls que nous ne pensons. Les derniers légionnaires s'éloignent, émerveillés de notre audacieuse et prompte relève, en plein jour, et de notre attaque immédiate et triomphale. Ils ne se rieront plus de nous.

A notre droite, là où finit notre secteur, un large vallonnement se creuse, perpendiculaire à la gorge de Saconin. Et plus loin le sol se rehausse, porte des boqueteaux, un grand village, Missy-aux-Bois, où doit se trouver le 144e.

A notre gauche fument des terrains onduleux. Quelque part, je ne sais trop où, commence le secteur du 123e.

Devant nous, le champ blond déchiré par endroits s'élargit, et plus loin se rompt sur un ravin boisé au fond duquel coule la Crise.

Entre les arbres, on aperçoit à trois ou quatre lieues les clochers de Soissons, dans la zone allemande.

Heureusement les soldats, les gradés et les officiers subalternes ne savent rien. Ils seraient trop désespérés.

Quatre divisions dont la nôtre devaient attaquer sur ce front. Mais les autres unités, nos camarades du 1er corps, appelés ailleurs dans la nuit, nous demeurions seuls à l'aube, nous, combattants de la 35e division, trois régiments. Le temps pressait. Les boches pesaient sur le flanc d'une armée française qu'il importait de soulager.

Avec le quart des forces prévues, on mènera le mouvement. Le 144e, le 123e et le 57e renforcé par un bataillon étranger — splendide appui ! — marcheront à l'est, franchiront la Crise. Ensuite on verra !

Le 57e met en ligne un bataillon, le 1er, qui, sans les trouver, cherche à droite les camarades de la Rochelle, à gauche ceux de Bordeaux. Qu'importe. L'heure est venue. Il part, surprend, bouscule l'ennemi jusqu'au ravin, lui capturant de nombreux hommes.

Or ce succès prépare notre perte.

Nos compagnons du 123e et du 144e, débarqués plus tard, ne se trouvaient pas en place au moment de l'assaut. Le général de division décide de retarder d'une heure l'opération. Mais son message parvient trop tard à notre colonel. Quand le coureur qui portait cet ordre arrive, les nôtres ont enlevé déjà le premier objectif. Maintenant, les voilà pris en flèche, menacés sur les flancs. On commande aux unités voisines de progresser, de venir à notre hauteur. Tandis que ces attaques échouent, les minen et les 210 tombent sur le 57e, et le bois, le ravin, se garnissent de troupes boches qui montent pour contre-attaquer.

Mais nous ignorons ces détails, et, la pipe aux dents, les poilus regardent jaillir les colossales fumées noires et passer les premiers brancards.

V. — **Au bord du gouffre.**

31 mai.

Tout l'après-midi, la fusillade a crépité. On ne voit rien d'ailleurs, dans les verdures épanouies de ce splendide jour de mai. Si nous ignorions qu'une grande et suprême bataille se livre sur un large front, nous ne nous en douterions pas. Bien souvent, dans les secteurs calmes, les obus tombaient

comme ici, et ces mitraillades saccadées, ces lambeaux de mousqueterie ne peuvent donner l'impression du drame qui met aux prises les destinées de deux peuples militaires.

Il fait chaud. Nous essuyons la sueur de nos visages. Nous mangeons, nous buvons et nous attendons les nouvelles. Peut-être est-ce maintenant la fin d'un combat de trois jours. Ailleurs ce doit être beaucoup plus terrible qu'ici, et nous plaignons les camarades inconnus qui, quelque part sans doute, fournissent le sanglant effort libérateur.

Pourtant, vers le soir les blessés viennent plus nombreux. Aux premières lignes, disent-ils, il y a, cachés dans les blés, des groupes boches qui nous démolissent du monde. Mais la compagnie Durat à droite, la compagnie Wascoviski (1) à gauche et la compagnie Berlay tiennent sur place. L'ennemi renoncera bientôt à ses tentatives vaines.

La maison qui surgit devant nous, c'est la ferme du mont Lavé. On l'a prise à la baïonnette et le sous-lieutenant Deforge est tombé dans la cour.

A la chute du jour, le feu s'intensifie, annonce par sa fureur une contre-attaque enragée. On regarde, la main au Lebel, pétiller sur le bord du champ sombre des flammes vives qui bientôt s'éteignent sous la lune, tandis que les grillons s'éveillent dans les parfums chauds de la terre et que, pareils à des volcans assourdis, les échos du canon mugissent.

Vers minuit, l'on nous éveille, et nous montons en ligne sur la gauche de notre secteur...

Maintenant, je ne dormirai plus. Dans l'étroite et basse tranchée qu'aucun réseau ne borde, j'irai d'un homme à l'autre, attentif à tous les murmures de l'ombre, surveillant le vol des fusées, épiant les pas, et racontant aux jeunes sentinelles nos durs combats des mois passés.

En soutien, bien qu'on soit tout près de l'ennemi, on demeure insensible aux heures changeantes. Ce qui sera n'est pas encore. Il vaut bien mieux n'y point songer. D'autres

(1) Wascoviski Clodomir, né le 23 août 1882 à Bouteville (Charente). Engagé volontaire au 57e le 28 octobre 1900. Libéré comme sergent le 18 septembre 1904. Rappelé à l'activité le 6 août 1914. Sous-lieutenant le 14 novembre 1914. Lieutenant le 6 octobre 1917. Blessé le 26 mars 1918 au mont Renaud. Capitaine le 1er juillet 1918. Tué à l'ennemi, le 27 octobre 1918, près de Catillon (Aisne), par éclats d'obus. Chevalier de la Légion d'honneur, croix de guerre, une blessure, quatre citations.

nous protègent et travaillent. On peut vivre dans la minute présente, soucieux d'un bidon de pinard, d'un morceau de viande et d'une pincée de tabac.

Mais à l'extrême avant, chacun se transforme et devient un homme nouveau. C'est sur lui que tout se repose, les réserves, le colonel, l'artillerie, la France qui sommeille.

Alors toutes les forces engourdies renaissent, les instincts du sauvage, les ruses de l'habitant des cavernes. Quand on se trouve là posté, seul au contact de l'ennemi vigilant qui médite on ne sait quoi dans les angoissantes ténèbres, l'œil est plus clair, l'ouïe s'aiguise, et les paroles soupirées dans l'oreille d'un soldat prennent un son évident et grave.

Vingt fois, nous déboucherons les grenades et nous les remettrons sur la berne. Vingt fois, nous vérifierons les revolvers et les fusils. Et si quelque dormeur anxieux parle dans son rêve troublé, on lui met la main sur la bouche.

Où sont les boches? A cinquante, à soixante mètres. Veillez bien, et pourtant ne montrez pas trop votre casque. Une rafale peut siffler, faucher votre parapet bas. Nous ne serons jamais plus exposés que nous ne sommes.

GEORGES GAUDY.

(A suivre.)

Règne et Interrègne

Un homme politique de beaucoup d'esprit, M. Henry de Jouvenel, vient de s'apercevoir que le pacte conclu entre Hugues Capet et les grands feudataires n'eut rien à envier « pour le cynisme » à tel marché que passe avec ses électeurs « plus d'un élu contemporain ». Mais ce marché, qu'il tient pour « cynique », M. de Jouvenel le tient aussi pour sacré. Le moraliste est dégoûté, mais le juriste est fasciné : aussi, en descendant le cours de nos âges, se montre-t-il heureux de toute crise qui peut ramener la monarchie capétienne à ce prétendu marché sans honneur ; ce qui l'en rend indépendante remplit M. de Jouvenel d'affliction, presque de révolte.

Le roi Hugues, déjà plus puissant que ses « pairs », consolide cette puissance, il fait reconnaître et sacrer son fils Robert : M. de Jouvenel déplore ce premier accroc au principe d'Adalbéron : « *le trône ne s'acquiert point par droit héréditaire.* » Mais le roi Robert, à son tour, fait reconnaître et sacrer son fils, et ce fils, à son tour, le sien, et la précaution séculaire est renouvelée jusqu'à ce que le droit héréditaire soit franchement et absolument établi sous Philippe-Auguste. Mais alors, « *quelle usurpation!* » s'écrie M. de Jouvenel. Sa loi, sa règle, sa norme, c'est l'élection, le principe de l'élection, lequel nous compose, écrit-il, « mille ans de révolution française ».



Mille ans, le chiffre est un peu gros.

Est-il matériellement exact? L'avènement de Hugues Capet a lieu vers la fin du dixième siècle ; la première agitation révolutionnaire apparaît en France seulement au milieu du quatorzième siècle. A dater de là, si l'on compte bien, entre Étienne Marcel et M. Marcel Cachin, en passant par La Fayette, les années révolutionnaires de « revendication » contre l'hérédité font, ensemble, totalisées en nombre rond, et sans en excepter aucune, un peu plus de deux siècles et demi : deux cent cinquante-neuf ans. Ce qui n'est que le quart du « millénaire » annoncé.

Tout au contraire, les années d'histoire capétienne qui observent la succession héréditaire ou qui la restaurent s'élèvent à l'honnête somme de six cent quatre-vingt-quatre ans. Plus des deux tiers de ces mille ans n'appartiennent donc pas à la Révolution. Le grossier langage des nombres en fait honneur à l'hérédité.

Encore leur rude langage importerait-il peu ! Il ne dit que l'histoire brute. Quand bien même la proportion qu'elle indique serait renversée et quand la France compterait sept cents ans de convulsions parlementaires contre deux cent cinquante petites années de succession héréditaire, encore serait-il indispensable, après avoir compté, de peser, de juger, d'apprécier, bref de défalquer le passif et de demander à l'histoire son compte net.

Il faudrait, en effet, tacher de savoir quelle a été la valeur politique, la qualité pratique de chacun des groupes d'années ainsi mis en balance. Il y eut les bonnes années, il y eut les mauvaises. Les lire sans en faire le départ et le tri, voir les faits sans y noter ce que Jacques Bainville appelle « l'heur ou le malheur des Français », ne considérer dans l'histoire que l'histoire sans en vouloir observer le faible ou le fort, assister à la procession matérielle des siècles sans essayer d'en retenir le profit et la perte, cela reviendrait à s'interdire la principale fonction de l'esprit humain qui consiste à comprendre après avoir regardé.

Qu'un béat, qu'un badaud ne sache que bayer à la série des faits : mais un Jouvenel ! Comment imaginer, de sa part, l'indifférence au *rendement*?

*
* *

M. de Jouvenel ne se demande pas ce que demanderait tout le monde :

— Quand le règne était électif ou agité de prétentions électorales et parlementaires, qu'arrivait-il? Et lorsque, à cette élection, était substituée l'hérédité, que donnait, que valait la substitution? Qu'en recevait le royaume? Du bien? Du mal?

Quelque rhéteur scolaire voudra nous chicaner sur nos critères du bien et du mal. Chicane possible en morale. En politique, non. Il n'est pas besoin de critère pour déterminer si Trafalgar est un bon coup pour la France ou si elle a fait une bonne affaire au traité de Francfort.

Il y a une double chaîne d'expériences. Elles ont donné des résultats. Pareils? Différents? Si l'on prend note du facteur antécédent, comment omettre le conséquent? Comment négliger l'effet dont on considère la cause?

L'effet de l'élection était d'affaiblir ou de détruire l'autorité : elle déchirait et ouvrait le royaume.

L'effet de l'hérédité était d'établir une tranquillité, un ordre, une durée, ce qui permettait les accroissements. Cela s'est vu de Hugues Capet à Philippe-Auguste, à saint Louis, à Philippe le Bel : les bons fruits de ces règnes en font conjecturer le bon principe initial.

Mais, dès lors, convient-il d'appeler usurpation ou même irrégularité une nouveauté qui a le privilège de recevoir la sanction, l'approbation, la bénédiction courante des faits? Un bienfait peut-il être, essentiellement, délictueux ou criminel? Peut-il se définir la violation d'un droit? Si « droit électif » il y eut, jamais « droit » véritable fut-il payé d'un plat si copieux de plus savoureuses lentilles !

*
* *

Le mal du monde est tel qu'il n'y a contre lui ni garantie complète ni assurance infaillible : un accident peut survenir aux meilleurs établissements. Ce n'en est pas la loi, c'en est le risque naturel : la sagesse de l'institution héréditaire peut donc être trahie soit par l'erreur et la folie d'un homme ou des hommes, soit par quelque effort réuni de circonstances

insurmontables. Après plus de trois cent cinquante ans de prospérité, il arrive une heure de crise : le mauvais mariage, ou le mauvais divorce, ou quelque guerre malheureuse... Ah ! ah ! s'écrie M. de Jouvenel, qui respire *enfin*, nous allons voir les « *revendications* » renaître « *quand Jean le Bon sera prisonnier, quand Charles VI sera fou, quand... quand...* » Très bien, mais ici se repose, implacable, notre question de philosophie empirique : si les gouvernements se classent par le bien ou le mal qu'ils font, ces régimes de crise et de discussion, d'élection et de revendication, doivent manifester les puissances qu'ils ont en propre? Lesquelles? Quel en est le produit pour la nation? Que portent-ils, au social, au moral, à l'économique, au politique pour le peuple, pour l'État?

Au premier coup d'œil, la prison de Jean II et la folie de Charles VI représentent des années affreuses. Le laboureur s'y plaint autant que l'homme d'église, le chevalier autant que l'homme de loi : le territoire est écorné, lacéré ; l'étranger y campe, même il y règne ; l'émeute ensanglante Paris et les bonnes villes ; le brigandage ruine les champs ; la paix de chacun et de tous est réduite ou détruite. Voilà ce qui sort, tel le diable des boîtes, du règne de la « revendication » élective et parlementaire. Voilà ce qui en sort fréquemment, uniformément : quand le règne des électeurs ou de leurs élus ne paraît dégager ni ces méfaits ni ces forfaits, il reste que nul règne n'est moins puissant contre l'anarchie larvée et contre l'étranger. Il n'y a d'éclaircie sur le malheureux héritage qu'au retour du royal héritier : Charles V après Jean II, Charles VII après Charles VI... Et Henri IV, et Louis XIV... Et Louis XVIII...

Car, à leur tour, à la grande joie de M. Jouvenel, les guerres de religion font remettre en question la couronne. Oui, mais en même temps l'unité nationale. Les huguenots ont appelé les Anglais au Havre et les ligueurs ont ouvert Paris aux Espagnols. Bon cela? Ou mauvais? Je dis toujours : notre France étant prise pour le terme invariable de ces relations.

Nées des mêmes revendications ou bien les engendrant, les deux Frondes suscitent la même chaîne de maux. Qu'on restaure la monarchie indiscutée, on restaure aussi le royaume : nous y gagnons un siècle et demi de force et de gloire. Ainsi s'élève au-dessus de l'Europe ce que M. Eugène Cavagnac a appelé le siècle de la France entre 1660-1780?

Mêmes jeux alternants pour la fin du dix-huitième, pour le milieu du dix-neuvième, jusqu'au début du vingtième. Les assemblées élues, les dictateurs non moins élus rapportent quatre invasions, à la suite desquelles le retour de l'hérédité légitime est justement qualifié de Restauration : finances, commerce, armée, marine, affaires étrangères sont restaurées en effet... La branche aînée succombe. Puis cette branche cadette, encore nourrie de tradition, dévouée à l'ordre et à la paix, s'éloigne à son tour, et qu'arrive-t-il? Le contraire de la paix et de la prospérité : invasion, déchéance. De 1850 à 1930, la France passe au second rang des peuples. Après un siècle de soubresauts et de glissements, les plus patriotes des chefs du nouveau régime finissent par consentir à laisser traiter leur pays de *nation assistée :* le nombre relatif des Français a décru, et leur puissance relative baisse également sur terre et sur mer. En tout, pour tout, la France « retarde », c'est un cri général.

Lors donc que M. de Jouvenel nous déclare que « *loin d'être la surprise du dix-huitième siècle* » la « *lutte du droit électif contre le régime héréditaire part des principes mêmes de la monarchie* », que cette lutte « *y trouve son origine et sa justification* » ; qu'elle « *se prolonge de révolte en révolte et d'États généraux en États généraux* », le joyeux philosophe peut bien avoir raison au Parlement des Planètes, aux Chambres d'enregistrement des Espaces interstellaires. Ras du sol, il oublie de voir ou omet d'ajouter que c'est de *désastres en désastres* que la revendication s'est prolongée aussi. Désastres suffisants pour nuire aux destinées du petit morceau d'écorce terrestre appelé la France.

Il convient donc ici de redemander : ces effets désastreux du « *droit* » électif permettent-ils de le tenir pour un droit véritable? Un droit réel peut-il porter de l'anarchie aussi sûrement qu'un pommier de la pomme? C'est un point de grammaire juridique qu'il faudrait au moins réserver.

*
* *

Pratiquement, ce régime pernicieux n'a qu'un avenir : la destruction. Il doit être abattu comme un animal malfaisant, et les jours de son sacrifice méritent qu'on les qualifie d'heureux entre tous les jours du passé français, puisqu'ils délivrèrent la France du mal et du pire, et puisque même

ils lui permirent soit de ressusciter, soit de durer, ou bien de sortir du néant. Le régime électoral et parlementaire dont on voit les exploits dans tous nos interrègnes devait vraisemblablement empêcher de naître tout ce qui eut pu ressembler, de près ou de loin, à un peuple français, à un État français : tout au plus si cette anarchie eût donné, çà et là, sur l'isthme dit français, quelque poussière de petites cités concurrentes dans le goût des fédérations gauloises d'avant Rome, quelque constellation de menues principautés balkanisantes qui se fussent entr'égorgées. L'unité nationale, avec la plupart des hommes qui ont vécu en elle, serait demeurée dans les limbes. La monarchie héréditaire les en a tirées.

Plaçons-nous donc au milieu des choses réelles et gardons-nous d'exagérer la valeur des arguties et des systèmes : théorie du *qui t'a fait roi?* théorie de la désignation par les leudes, théorie des États généraux, théories d'un césarisme romain plus ou moins prolongé... Ne tenons compte ni des définitions assez contradictoires offertes à la monarchie par ses historiens ou par ses légistes, ni même des idées, tout aussi variables, qu'elle se forgea d'elle-même. Ces ornements de littérature politique surchargent la question, ne l'éclaircissent point. Pour connaître la monarchie, voyons-la dans son être. Qu'a-t-elle été? Qu'a-t-elle fait? Les formes dans lesquelles elle a été acceptée, reconnue, acclamée méritent, certes, qu'on les étudie et qu'on les retienne. Ne confondons pas les curiosités de son histoire avec ce qui en fait le nerf, la vigueur, la profonde raison cachée et translucide : le bienfait général que la monarchie apporte quand elle est là, puis la dépression, la dégression qui marquent les moments où elle n'est pas là : quand ça marche, il y a le roi, quand il n'y a plus le roi, ça ne marche pas.

*
* *

Mais (revenons à l'accident) il peut arriver que, le roi présent, ça ne marche plus.

Nul cas n'est plus intéressant ni plus instructif.

Certes, dans ce cas de malheur, le premier devoir des bons citoyens, des « politiques » éclairés sera de se serrer autour du trône pour réunir toutes les énergies de redressement dans les conditions les plus favorables, donc avec le concours du plus puissant de tous les moyens de salut : le

roi. Mais ce loyalisme n'est point facile ! Dans ces périodes de crise, les intérêts particuliers concentrent leur maximum de force et d'apparence ; les passions et les amour-propres s'affrontent ; les discussions sur la légitimité de l'hérédité jaillissent des rancunes, des reproches, des accusations, des compétitions qui se croisent : désordres intérieurs, revers extérieurs, tout en est compliqué et empoisonné. Mais alors, « *oh! alors* », comme disait Renan, précisément *alors* se dessine la grave et nouvelle leçon de choses : quelles qu'elles aient été ou pu être, les faiblesses et les erreurs du règne fautif sont rapidement surpassées, et de beaucoup, par les faiblesses et erreurs de ceux qui prennent la place ou qui tentent de la tenir. Cela peut aller vite ou se produire par degrés, mais, toute l'expérience de l'histoire de France redit que le système nouveau est toujours tombé au-dessous de l'ancien, même déclinant ; le gouvernement des États généraux a toujours valu moins que le roi capturé ou le roi tombé en démence. Cela n'est pas seulement sensible pendant la guerre de Cent ans ou les guerres de religion, ce destin est celui des dernières générations. Rosbach et la perte du Canada sous Louis XV sont de fort tristes choses, mais Trafalgar, mais Waterloo, mais Sedan, mais trois entrées de l'ennemi dans Paris ont été plus tristes encore. Le traité de Versailles de 1783 a été des plus médiocres : ses malfaçons, ses manque à gagner sont bien peu de chose au prix des défauts et des vices de notre traité de Versailles à nous, le plus récent, celui de 1919. Le déficit de Louis XVI étant une grande misère : la Révolution en a tiré la banqueroute. Nos assemblées révolutionnaires ont dépensé une puissante accumulation de forces nationales : elles l'ont consommée en une décade. Les plus brillantes conquêtes de la dictature militaire ont fini par nous faire refouler entre des limites plus étroites que celle d'où nous étions partis sous sa direction : avec tout son génie, Napoléon n'échappe donc point à la loi qui régit ce cas, le plus défavorable à la monarchie héréditaire, le plus favorable au régime de l'élection. De 1715 à 1792 les règnes des derniers Bourbons n'avaient pas valu les premiers, mais les révolutions postérieures furent des désastres tout purs. Mieux eût valu encore s'en tenir à ce qu'on avait pour s'appliquer à corriger des maux connus : l'aventure courue a été plus cruelle.



Telle étant la règle des choses imposée aux événements, l'esprit humain ne peut que la reconnaître. Mais il ne lui est pas permis de s'en tenir là. L'esprit doit expliquer la loi, s'il la constate, afin de l'honorer comme vraie, et, s'il la trouve juste et bonne, afin de l'aimer et de la servir.

L'hérédité étant considérée en elle-même, la nature de l'élection étant analysée aussi, il doit être aisé d'en voir et d'en déduire l'effet *a priori* comme d'en concevoir et d'en raisonner *a posteriori* le fonctionnement nécessaire et universel.

L'analyse est facile, le jeu est transparent, une connaissance élémentaire des âmes faisant apercevoir, comme au clair d'un cristal, l'éternel va-et-vient des causes morales constantes, un peu grossières, qui y sont en action, intérêts et passions, égoïsmes et sympathies : même en l'air, même dans les astres, même au ciel de l'Ontologie, un pouvoir disputé par la force ou ballotté dans les scrutins ne peut briller par la liaison et la cohérence, s'il est collectif ; ni, s'il est unitaire, par la durée et par les promesses de l'avenir. Les chefs en compétition, princes ou bourgeois, ont affaire, habituellement, à des électeurs qui, nobles ou manants, sont jaloux de n'élever sur leurs pavois ou sur les sièges de leur Diète que les serviteurs les plus complaisants, non les mieux faits pour les conduire. Sauf aux rares moments où l'urgente gravité d'une crise accule, en quelque sorte, aux bons choix, la violence, l'argent, l'intrigue prononcent seuls ; ils sont les véritables souverains. C'était la fable de l'Allemagne quand elle n'était qu'une République de princes, c'était la réputation de la noble République de Pologne, jusqu'à son partage fatal. Dans cet ordre, l'histoire entière apparaît comme exécutrice des hautes œuvres de principes trop clairs. Un grand homme, au lieu de trouver le sceptre dans son berceau, s'est-il donné la peine d'y mettre son génie, sa première défaillance ne laissera pas de le rendre justiciable du risque naturel par lequel un supérieur qui s'est fait nommer par l'inférieur redevient le jouet de ses créateurs. — Ce risque, on y échappe? — Quelquefois, pas toujours. Adalbéron tenta le coup, contre Hugues-Capet, il le perdit. Les maréchaux et les grands fonctionnaires de l'empire napoléonien le gagnèrent. — Les révolutions ne sont-elles donc que des coups

de dés? — Pas tout à fait : Bonaparte échoua où Capet réussit parce que Bonaparte n'avait pas derrière lui ce qui soutenait Capet, trois générations de ducs de France, exercés au pouvoir suprême, bienfaisant, heureux, continu.

Raison : né et nourri du temps, légué du père au fils, ce *pouvoir-né*, consubstantiel aux autres *forces-nées* dont se compose une nation, le pouvoir d'un tel chef de la Famille-chef, facilitant l'obéissance et le commandement, les simplifie, les ennoblit et les perfectionne tous deux ; sa loi de succession, tige de son droit historique, n'est pas seulement naturelle et ainsi recommandée, comme disait Le Play, par la *pratique des peuples prospères* ; elle est même bien autre chose que la loi commode et facile *qui roule d'elle-même*, comme disait Bossuet, et qui rencontre le moins d'obstacles et de difficultés ; cette loi, selon la remarque de Comte, transmet l'autorité par le *même moyen que la propriété*, intéressant qui la possède au bonheur de qui en relève : véritable propriété elle-même, car elle est issue du travail de ses premiers auteurs, et possédant non les hommes qu'elle commande, mais le commandement qui les unit et dont elle assure la meilleure qualité, ce qui répond à l'un des plus grands besoins sociaux.

Comment l'assure-t-elle?

D'où vient cette faculté de bien faire qui forme un si vif contraste avec la nécessité de mal faire inhérente à l'autre régime?

Comment y méconnaître les vertus supérieures de l'unité? Le pouvoir y tient sa cohérence de son unité dans l'espace : *il n'y a qu'un chef*. Le même pouvoir tient sa suite et sa liaison de son unité dans le temps : *le roi de France ne meurt pas*. L'unité dynastique forge sa tradition, non la routine mécanique d'une opinion désorganisée, mais une suite de principes de famille et de souvenirs de familles, que les règnes nouveaux savent reviser pour les ajuster aux progrès désirés. Rien d'ailleurs ne ressemble plus à un seul chef que cette suite de chefs divers : on croirait même discerner dans leur succession elle-même des linéaments de conscience, de mémoire, de volonté... La face du régime, son aspect général, est frappée comme d'un grand air d'humanité.

Il faut voir ici de très beaux contrastes. D'un côté, l'Élection affecte de prétendre aux lumières intellectuelles du

Choix. Mais il n'y a personne pour choisir, qu'une multitude. C'est au figuré que l'on parle de quelque chose qui lui soit commun, esprit public ou volonté générale dont elle soit animée. Pour qui ne se repaît point de ces métaphores, fictions et inventions des théoriciens, ce sujet commun est irréel, inexistant et contradictoire. Seules existent des forces à visage d'hommes, avec leurs affinités et leurs discordances. Ainsi répandue dans le Nombre et livrée à lui, l'Élection doit produire un simple diagramme des poussées individuelles mises en rapport, le pur décompte de leur chiffre, quelque chose de tout pareil au roulement et au choc des billes du billard, à l'agitation des boules dans le sac du loto, à des modes inertes de la condition la plus mécanique et la moins humaine. De la même manière, ces Assemblées élues, électives, délibérantes, où l'on croirait d'abord que tout doive se faire par raison et persuasion, donnent de telles preuves de démence et d'insanité qu'un censeur trop indulgent, le docteur Gustave Le Bon, les croit devoir expliquer ou excuser en recourant à la Psychologie des foules ou à celle des animaux. Le fait est qu'elles sont plus matérielles encore, et tombent sous la loi des sciences de la Force brutale et du Nombre mort. Pendant ce temps, de l'autre côté, la simple hérédité de la Chair, par l'enchaînement et par la lignée d'êtres humains et personnels, éducables et perfectibles, cette réelle liaison, cette communauté réelle et vivante du Sang, si elle pénètre, tient et meut l'appareil gouvernemental, l'introduit et l'élève, l'adapte et la soumet aux disciplines de l'Esprit, aux mesures de la Raison... Le magnifique processus ! La merveille des sagesses de la nature !

CHARLES MAURRAS.

Le Prince qui m'aimait[1]

XIV

De ce jour, je connus la couleur de mon rêve et le nom de celui que j'aimais. J'aimais ! Je ne sais plus expliquer cette ivresse, je sais seulement que dans ma vie bien vieille, je ne pus la connaître deux fois.

Il me racontait sa vie, tandis qu'assis tous deux dans un coin endormi de la clairière, j'oubliais que j'avais des moutons à garder. Il me disait qu'il était venu en France, très jeune, et que tous les pays d'Europe il les avait parcourus, seul, malheureux, cherchant partout un foyer, une tendresse, jusqu'à ce qu'il eût découvert ce coin plein de soleil, d'ombre et de paix. Souvent ses phrases me semblaient étranges, confuses, mais je ne songeais qu'à rougir de mon ignorance et de ma simplicité. Parfois au milieu d'un récit il s'arrêtait, lâchant mon bras, pour fixer quelque chose, un paysage, un rayon, une branche, d'un œil qui semblait dévorer.

— Ah ! j'ai tout le paysage dans les yeux ; il me traverse, il me fend le cœur pour y mieux entrer. Ah ! ces solitudes, ces lumières, ces parfums ! Pourquoi ne remues-tu pas, ne cries-tu pas en admirant ces choses? Moi je voudrais les boire, les avaler pour les avoir davantage en moi ; je voudrais... mordre ou pleurer !

Singulière frénésie ! J'ouvrais des yeux immenses devant la cam-

(1) Cf. *la Revue universelle* du 15 décembre 1929 et du 1er janvier 1930.

pagne et le ciel qui me semblaient également tranquilles et clairs. Moi aussi je les aimais depuis toujours, mais sans penser à tant de choses, trouvant tout naturel qu'ils fussent créés et qu'ils fussent beaux, et je ne pleurais pas au coucher du soleil... D'ailleurs, très vite je voyais fuir cette brillante flamme de ses yeux ; il regardait au loin, sans rien fixer, si pensif et si doux qu'il avait l'air d'être en prière.

— ...Cela me fait mal de tout regarder ainsi comme une bête qui a faim et qu'on ne peut rassasier. Je rêve d'un bonheur calme où mon agitation s'apaiserait... Rêve tranquille, cœur tranquille, à moi? à moi? Ah! ah!... faisait-il d'un rire dont j'ignorais la cause, et je riais, à mon tour, d'un pauvre rire qui ressemblait au sien, rire sans gaieté, tout proche du sanglot.

Il y avait, à notre droite, un tout petit étang sous les noyers ; l'eau en était toujours propre et profonde, car les sources des châtaigneraies sont les plus pures. Entre les feuilles, d'étroits rayons passaient qui coupaient l'eau de flèches brillantes, remuantes, où sautillaient des araignées minces comme des fils. Nous nous penchions tous deux sur l'eau couleur de feuilles et j'essayais d'y lire ce que serait notre destin, jusqu'au moment où, sans le regarder, je sentais s'approcher son visage et nos cheveux noirs et blonds se mêler.

Lorsque, pour la première fois, je vis trembler ses lèvres près des miennes, je rougis au souvenir de l'ancien baiser, devinant bien qu'un autre allait venir et qu'il serait le « vrai ». Il vint ; je garde encore son goût de sel et de feu dans la bouche, et la triste douceur d'un regret qu'y laissa sa morsure. Ah! c'était donc cela un baiser, le baiser? Mais vite, très vite, en l'écoutant parler, ce regret s'envola et déjà d'elles-mêmes ce furent mes lèvres qui s'offrirent.

*
* *

Une autre fois, il prit ma main et m'entraîna vers un sentier tracé dans les ronces traînantes. Au détour, face au soleil rouge, je vis le château triste où s'écoulait sa vie. Les toits d'ardoise et les mille carreaux des fenêtres flambaient dans l'ardente lumière du soir ; de loin, il avait l'air d'un château d'or. On l'appelait dans le pays : « lou castel fol » (le château fou) ; la plupart ignoraient pourquoi, comme ils ignoraient l'existence de ceux qui l'habitaient.

Ce n'était pas le palais merveilleux des contes dont étaient peuplés mes rêves ; c'était mieux qu'un palais : c'était une chose délicate et jolie comme ces fleurs de dentelle que le givre d'hiver dessine

aux carreaux ou sur la margelle des puits. Des fines guirlandes de pierre, des colonnettes surgissaient du lierre et des joubarbes, puis de nouveau s'y perdaient. Mais la ruine avait depuis longtemps tout gagné, et j'éprouvai une indicible tristesse devant ces belles pierres que nul ne relèverait quand elles auraient jonché les pelouses envahies d'herbes folles.

Lui me tenait toujours la main. Soudain je la sentis trembler. Il pleurait, comme doivent pleurer les hommes, sans soupir, sans sanglot, presque sans larmes. D'un grand élan, je me jetai vers lui :

— Ne pleurez pas, nous ferons relever ce qui croule et nous arracherons les herbes, tous les deux... Le pauvre beau château !

Il essuya ses yeux d'un geste brusque :

— Qu'il croule ! c'est ma prison ; d'ailleurs n'aurai-je pas croulé moi-même auparavant?

Et tandis qu'il parlait ainsi, une vieille femme descendit les marches pour étendre des draps mouillés sur les statues de pierre. Mais le soleil s'était enfui ; elle hésita, regarda le ciel et s'éloigna avec sa charge.

— Partons, dit-il, avec un tressaillement, Aniouta n'aime pas me voir dehors à cette heure.

Une voix cria du seuil : c'était la voix de cette vieille femme qui avait pris jadis le fichu de Manoue que j'avais jeté dans la nuit, une voix rude qui mêlait des prières et des ordres en un patois étrange très différent du nôtre.

Et peu à peu il abandonnait ma main. Ses yeux tristes me dirent adieu en ayant l'air de demander pardon.

— C'est ma nourrice. Pars, tu reviendras.

Il se pencha sur ma main pour la baiser, comme un seigneur dans un salon.

Longtemps je restai là, contemplant toute chose, inquiète, déjà enveloppée d'ombre et de je ne sais quel mystère montant de l'obscurité des sapins.

Et au retour, très tard, Malique s'étonna de ce visage fermé que je tournais vers lui.

XV

Oui, depuis quelques jours il s'étonnait ! Pourquoi devinait-il qu'il y avait un secret, un bonheur que je prenais tant de peine à cacher?

Un soir que je regardais, en rêvant, se roussir une « gaude », il

vint s'asseoir sur le coffre à sel dans le cantou. Il prit mon bras et me tira vers lui.

— Bertille, viens un peu près de moi.

— Tu n'y penses pas ! et qui tournera ma galette? Allons, lâche mes mains, Malique.

Il ne les lâcha pas ; ses yeux trop clairs cherchaient les miens.

— Bertille, il y a quelque chose !

— Quelque chose? où donc?

Et appuyant son front sur mon épaule, sans plus de hardiesse :

— Oui, oui, fit-il, je le devine rien qu'à te voir aller et venir dans la maison. Tu chantes, tu ries, tu bouscules tout, et tu pars jusqu'à la nuit. Alors l'oustal est une maison morte. Et puis aussi tes yeux !...

— Mes yeux !

Il haussa les épaules, impuissant à s'expliquer davantage.

— Tu n'es plus pareille, Bertille, tu n'es plus pareille !

Je sentais dans cette voix familière trembler des inquiétudes, des doutes qu'autrefois il ne connaissait pas, et surtout cette tristesse que son orgueil de paysan l'empêchait de dire.

— Voyons, qu'est-ce que tu imagines? Je suis contente, voilà ! à cause du printemps, à cause de...

— Il y avait eu un printemps aussi, l'an passé !

J'aurais dû souffrir de ce chagrin qui soudain se dévoilait, de cette tendresse jalouse, gardée, cachée depuis des ans, depuis toujours sans doute, et cependant un plaisir brusque montait en moi à chacun de ses mots. Je me sentais grandie, changée, soudain très puissante et très douce, pouvant distribuer, aux deux êtres qui m'aimaient, le bonheur ou le mal. Je mis ma main dans ses cheveux dépeignés, remplis de terre ; alors il ne questionna plus, ses yeux s'étaient fermés.

— Malique, est-ce vrai que tu as une amoureuse en bas?

Ah ! mauvaise, tout aussi coquette, moi qui ne savais rien et que Manoue avait élevée, qu'une dame des villes !

Il ouvrit tout à fait ses yeux naïfs :

— Qui t'a conté pareille histoire?

— Je le sais, je devine tout.

Il m'enserra brusquement de ses bras et laissa retomber sa tête lasse.

— Une amoureuse en bas? Non, je n'en ai pas, ni ici ni ailleurs. J'aurais toi, si tu voulais m'aimer !...

Il l'avait dit, et toute ma joie s'en était allée, tandis qu ele remords et le souvenir de l'autre, que j'aimais, prenaient sa place.

Ma galette n'était plus qu'un charbon effrité dans la cendre.

*
* *

Et c'était vrai que, tous les jours, je devenais nouvelle. Il est une heure, un âge, où rien n'existe plus que le chant de la jeunesse et le besoin d'aimer. Je vivais cette heure-la. Malique ne reconnaissait plus mes yeux parce que mes yeux ne reconnaissaient plus les choses ; j'étais une étrangère en mon oustal, et bien mieux qu'en l'oustal, en moi-même. Les granges chaudes, les murs couleur de paille et les toits rebondis, les couchants roses, nos champs, les lilas de Manoue, le sureau, le chemin, tout cela était neuf et lavé ; je les contemplais comme un convalescent qui retrouve à la vie une saveur inconnue.

Et mes sommeils aussi avaient changé, mes bons sommeils de jeune bête que rien jadis ne troublait. Je dormais mal, prenant plaisir à regarder, durant des heures, le grand jour ou les rayons de lune glisser sur mes bras blancs. Le soir, je trouvais délectable de rester nue, quand la flamme pendante du calel faisait la chambre étrange et jaune, tendue d'ombres. Et je me jetais sur mes draps rêches avec l'envie un peu démente d'aller me rouler dans l'herbe humide en pleine nuit, de me serrer, jusqu'à ce qu'il m'égratigne et que ma peau saigne, au tronc rugueux et jeune d'un bel arbre.

Mais tous ces remous, ces curiosités, cette fièvre, me laissaient naïve et claire en moi. Manoue avait mis tant de pureté et de simplicité dans mon âme que la plus petite ombre y faisait une tache.

Au matin, quand le jour était très pâle encore, j'entendais Malique sortir de la grange, tirer la porte avec un bruit de verrous, puis rentrer en laissant sur le seuil ses sabots cloutés pour que leur claquement ne me réveillât pas ; il ranimait le feu couvert, préparait la soupe où il jetait une poignée de sel, un poireau, deux tranches de lard, tout cela avec de touchantes précautions...

Je me disais parfois que, lasse d'attendre autre chose, j'eusse sans doute épousé Malique, si mon prince n'était pas venu. Rien alors n'eût été changé dans ma vie. Le matin, il aurait encore allumé le feu sous la soupe, balayé la cuisine pour m'éviter toute peine et je m'en serais allée derrière le troupel, un rêve à l'esprit, à trente ans comme à quinze, et je ne sais quelle attente au cœur, que l'amour n'aurait pas remplie. Ah ! je n'étais pas simple, non je n'étais pas simple, moi qui l'étais tellement à côté de l'homme étrange que j'aimais !

XVI

— Bertille, hé, Bertille !

Je le laissais crier sans répondre, parce qu'il était l'heure d'aller au bois ; je devinais mes moutons impatients derrière la porte de l'étable. Enfin Malique apparut, rouge, mécontent :

— Deviens-tu sourde? Pardi, voilà bien vingt minutes que je t'appelle !

— Tu vois bien je que vais garder, qu'as-tu pour crier ainsi après moi?... Labourer? mais tu es fou, la terre est toute pleine de rigoles.

Il s'approcha ; je compris à son air têtu qu'il me voulait querelle et que depuis longtemps il retenait ses mots :

— Tu ne sais pas très bien mentir encore... Alors, c'est vrai qu'il y a un garçon qui t'attend là-bas?...

Il y avait plus de malheur que de colère au fond de son regard et je n'eus ni le courage d'avouer, ni de lui en vouloir.

— Alors s'il n'y a rien, jure-le moi, sur le souvenir de Manoue !

Ah ! Manoue ! Je ne pus rien lui jurer... Mais quand je revis mon prince sous les arbres, l'obscur remords fut bien vite oublié. Il était assis sur le rebord de la fontaine, et me regardait venir sans bouger, parce que tout près de lui un oiseau se penchait sur l'eau rose pour boire un peu du ciel qui s'y reflétait il battit de l'aile s'enfuit, alors mon prince s'avança vers moi.

Souvent il était doux, silencieux, d'une douceur molle, fatiguée, et son baiser même était sans goût. Mais qu'importait que sa pensée fût un moment absente et que ses yeux, en me fixant, fussent sans lueur? J'avais sa tête lasse sur mon sein, je le berçais, je pouvais toucher ses cheveux, et je croyais que ma pensée suivait la sienne.

D'autres fois, sous son baiser brutal, je tremblais, presque peureuse, ne le reconnaissant plus. Ces baisers-là, je les devinais longtemps d'avance, mes lèvres les sentaient venir, tremblantes et pourtant impatientes d'être écrasées, meurtries... Et pourtant, non, je n'étais pas encore docile et soumise ; le souvenir de Manoue me gardait.... J'aurais voulu qu'il me parlât le premier de notre mariage, ne comprenant pas pourquoi il tardait ; et je ne comprenais pas davantage ses heures d'amertume et de dégoût, puisqu'il m'aimait.

— Mon amour, c'est si simple l'amour et le bonheur, c'est si simple !

Et il soupirait, regardant un point au fond du ciel, très loin.

*
* *

— Bertille... mais Bertille n'est-ce point un nom d'oiseau? Je n'ai jamais entendu de nom pareil ; il chante !

Il ouvrit sa boîte à musique, et dès qu'il toucha les cordes, la musique jaillit en cascade : elle était claire, elle sautillait de-ci de là, on aurait pu la voir se balancer aux branches.

— As-tu compris ce que je jouais?

— Je voyais comme une petite âme qui dansait en agitant ses cheveux.

Il parut content.

— C'était ton nom que je chantais, et toi joyeuse et transparente comme un esprit des bois. Ah ! j'ai la musique dans l'âme ! elle me fait vivre au-dessus du monde, elle me rapproche du soleil, et bien des fois m'a consolé. J'ai joué, dans les villes, devant des foules... De grandes dames m'ont aimé, pleurant auprès de mon violon... Tu m'écoutes, Bertille? Mais partout en butte aux jalousies, aux malveillances, je me sentais traqué, malheureux. *Ils* me craignaient, *ils* m'en voulaient ; j'ai dû fuir pour qu'*ils* ne m'enferment pas comme un prisonnier, comme un fou... Comme un fou ! est-ce que j'ai l'air d'un fou, Bertille?

Et croyant qu'il riait, aussitôt je me mis à rire... Ah ! comme ses yeux brillaient !

Je l'aimais quand il était doux et que son regard rêvait aux pays qu'il avait connus. Je prenais sa main toujours chaude, et le murmure des feuillages nous berçait ! Je restais haletante de bonheur, surprise, comme aux premiers jours. Ah ! quelle merveilleuse histoire je vivais et que Manoue n'était-elle encore là pour la connaître?

— Je voudrais savoir... je voudrais savoir pourquoi vous m'aimez?

— Pourquoi je t'aime? Mais je t'ai toujours aimée. Peut-être n'étais-tu pas encore au monde que déjà je rêvais de toi. J'ai toujours été seul... Tout enfant, je regardais la neige tomber dans nos plaines sans arbres ; on entendait des loups affamés hurler après les traîneaux qui passaient. Il y avait une belle fille blonde parmi nos servantes, et je l'aimais comme les enfants ne savent pas aimer, avec l'emportement, la jalousie d'un homme, parce que j'étais seul et que, le soir, elle bordait nos berceaux avec une tendresse de mère. Et vois-tu, Bertille, il faut une mère aux enfants... Après cet amour, n'en ayant pas d'autre, je m'étais créé, pour partager ma solitude, une petite figure tendre qui brillait dans mes rêves, un petit corps que je sentais frémir contre le mien. C'était toi ; aujourd'hui je

reconnais bien ton visage. J'ai vu bien des pays où toujours j'étais seul, cherchant un ami, un amour et la part de bonheur que, malgré tout, le plus misérable a le droit de connaître. Un jour, je t'ai trouvée endormie dans les feuilles, et depuis lors mon paradis et mon enfer sont dans tes yeux ; de ma vie noire tu es la seule lumière. Mon bonheur, c'est toi.

Il pencha la tête et dit encore.

— Et mon malheur, c'est toi.

*
* *

Un soir, en rentrant à l'oustal, je trouvai la porte fermée et la clef sous la chatière. Malique ne revint que très tard dans la nuit et me surprit dans le cantou devant le dernier tison.

— Oh ! Malique, j'ai eu tellement peur ! que faisais-tu?

Je m'étais jetée vers lui ; il me regarda, interrogea silencieusement mon visage, puis il prit sa lanterne et l'alluma sans hâte.

— Qu'est-ce qu'il y a? Que veux-tu qu'il y ait? Je m'ennuyais. Je suis descendu vers le soir, parce qu'on se lasse vite d'être toujours seul. Si quelquefois je rentre tard, ne t'amuse pas à m'attendre ainsi... Tu n'es pas peureuse, d'ailleurs. Bonne nuit, petite !

Je ne pus rien répondre. De ce jour, une inquiétude sourde me vint à cause de Malique et de l'abîme que je laissais se creuser entre nous... N'avait-il pas été plus doux qu'un frère pour moi, et Manoue ne l'aimait-elle pas comme un fils?

XVII

Je devinais l'orage, ce matin-là, tant le ciel était sombre et lourd. Kisette bâillait, les oreilles baissées, les yeux inquiets et misérables, sentant de très loin, avec son instinct de bête, qu'une révolution allait déchirer l'air. Une raie de feu gigantesque, venue on ne sait d'où, éclairerait soudain la paille des hangars, les murs de l'oustal et la plaine ; une voix énorme secouerait terre et ciel, puis les premières gouttes, les poules effarées, la pluie drue, la débandade, les arbres du pré tout tordus, contrefaits... Museau en truffe, queue entre les jambes, déjà Kisette avait l'air d'implorer grâce. Malique caressa son poil sale, un instant ; lui aussi semblait lutter contre l'énervement, l'inquiétude qui précèdent les grands orages, mais cet orage était en lui. Il mâchonnait une paille sans oser parler, mais je savais lire au fond de ses yeux les pensées qu'il voulait cacher.

— Bertille !

Mes moutons s'étaient enfuis, et la chèvre pendue au sureau nous regardait en broutant les feuilles. Nous restions face à face au milieu du chemin, étonnés de ne plus nous sentir frère et sœur, sans souci, comme autrefois.

— Bertille !

Alors je vins à lui ; je pris sa main, sans gaieté, cherchant à le rassurer, mais en le rassurant il me fallait mentir.

— Regarde-moi, grand fou ! regarde-moi et ne baisse pas les deux coins de ta bouche comme un enfant qui va pleurer. Pourquoi se faire du souci, se tourmenter, remuer en son esprit des choses... puisque tout est pareil à autrefois, puisque rien n'a changé?

Ma voix s'étouffa.

— Non, rien n'est plus pareil... Ah ! Dieu ! rien n'est plus pareil. Et le fait que tu n'as pas voulu jurer, Bertille, en est la plus grande preuve.

Je m'approchai tout contre lui, ayant appris, sans beaucoup d'expérience, comme il est simple d'attendrir et de calmer un homme.

— Voyons, petit, tu sais bien que monsieur le curé défend de jurer pour de pareilles insignifiances.

— Non, monsieur le curé ne le défendrait pas. Est-ce que je ne suis pas à la fois ton père, ta mère et Manoue qui t'a confiée à moi longtemps avant son grand départ? Si je te laisse, qui aura soin de toi, Bertille, et pourtant si, peu à peu, tu vis ici en étrangère, comment ne prendrai-je pas en haine ce vieil oustal qui était presque le mien?

— Tout à fait tien, Malique. Tu en es le maître aujourd'hui et c'est juste.

Je ne comprenais pas encore le mal que je faisais, car il faut avoir souffert pour le comprendre ; je cherchais des mots qui remettraient tout en ordre et je n'en trouvais que de très pauvres qui semblaient eux-mêmes souffrir de leur maladresse. Puis je pleurai contre son bras de vraies larmes, — larmes d'énervement, de remords pour tous ces mensonges, de colère aussi contre ce garçon qui osait troubler mon bonheur.

Il releva ma tête doucement, avec une tendresse inquiète, essuya mes joues mouillées et reprit son calme de toujours.

— Bertille, c'est pour toi aussi que j'ai du souci, parce que tu es si jeune que tu peux te tromper et souffrir. Mais je ne t'en parlerai plus, n'aie de crainte.

Il partit, traînant ses sabots qui crachaient leur paille. Puis, il se retourna pour me crier :

— Ne va pas trop loin, il tombera de l'eau avant le soir.

*
* *

Je me mis à courir dans le petit chemin bordant la futaie; sur les genêts fleuris, mon prince était étendu comme un roi. Quand je fus près de lui, rouge et riante, son bras entoura mes jambes et m'entraîna.

— Viens contre moi, petite fille, nous dormirons dans les fleurs. Comment, appelez-vous ces fleurs? Viens donc, ne sois plus si enfant.

Et comme je résistais, il se leva, les dents serrées, puis s'adossa à l'arbre, les cheveux défaits, et ses yeux d'eau prenaient toute l'ombre des feuilles.

— Tu vois ta petite brebis, celle qui tourne autour du buisson, eh bien, vous êtes étrangement pareilles toutes deux. J'aime passer ma main sur elle et la traquer quand elle ne pense plus à moi, entre deux arbres, pour le plaisir de la sentir effrayée, frissonnante... Tu ne comprends pas ce plaisir? Souvent j'aimerais te faire mal pour savoir comment seraient tes yeux et le cri que tu pousserais... Je ne ressemble pas aux autres... Hélas ! je ne ressemble à personne, et souvent j'ose m'en réjouir. Viens sur mes genoux... Je suis mauvais, mais à toi je ne peux faire de mal, je ne te ferai rien... Tu secoues la tête? Est-ce que toi aussi, Bertille, tu vas devenir mauvaise, comme Netotchka, comme les autres, comme le monde tout entier?

— Qui est Netotchka?

Il hésita et dit :

— Une femme.

Alors je me laissai tomber sur ses genoux, désemparée, vaincue, sans résistance.

— Comme tu trembles ! plus encore que ta petite brebis... Tu as peur?... Mais non, ne crains rien... Ah ! si je ne t'aimais pas comme je t'aime, si je ne sentais pas un ange gardien près de nous, alors je t'emporterais dans mon vieux château, comme un tigre... Tu pourrais crier, pleurer, me maudire, qui t'entendrait?...

Il rit d'un rire lourd, pareil à un dément qu'un désir mène et je sentis ses mains ivres qui prenaient possession de moi-même... Soudain, comme j'allais me défendre ou le battre ou le mordre, un éclair brûla l'ombre : l'orage était sur nous. Il se leva d'un bond. Je le vis pâle, presque vert dans l'ombre verte, et je sentis ses mains qui tremblaient.

— Bertille, c'est l'orage..., tu entends, c'est l'orage. Que faut-il faire, où puis-je me cacher?

— Qu'y a-t-il? Vous avez peur, vous êtes malade?

— Je ne sais pourquoi je suis ainsi agité, les jours d'orage... Ne t'en va pas encore... Dieu, tout le bois remue dans ma tête!

— Ce n'est rien, vous n'avez sans doute pas d'orage dans votre pays froid? Ce n'est pas dangereux, puisque tout se passe dans le ciel!

Je pris son bras, son regard s'apaisa, sa voix se fit plus calme.

— L'orage s'éloigne... On dirait que tu as peur de moi, petite, ou que tu as pitié. Ah! ne me regarde pas avec ces grands yeux!

Il me cria cela, comme une plainte, et je m'arrêtai interdite :

— Mais non, je ne vous regarde pas... Vous êtes tout brûlant; je sais ce que c'est, vous avez la fièvre, comme un soir Malique en revenant de la foire. Il faudra dire à la vieille servante de vous allumer un grand feu et de mettre un « moine » dans votre lit...

Il répéta ces derniers mots sans les comprendre; ses dents claquaient. Je le soutenais, veillant à ce que ses pieds ne se prissent pas dans les fougères, et mon cœur se gonflait de tendresse et d'orgueil secret : l'orgueil d'être pour mon prince un appui dont il reconnaissait la force, une mère très tendre dont la douceur le suivrait dans son rêve.

Dès la porte de son château, il me quitta, courut vers l'intérieur, mais il se retourna très vite et voyant le ciel clair :

— Tu reviendras demain, Bertille. Tu vois, je ne suis pas malade, je n'ai rien.

Une voix essouflée sortit de l'ombre. Il baisa mon poignet, très vite, par habitude, et s'enfuit.

— Ah! petit père, je t'ai tant cherché! je n'aime pas te savoir dehors les jours d'orage...

Mes moutons restaient tous en rond serrés au bout du chemin. Kisette près d'eux flairait l'herbe sèche d'un air désemparé.

Alors la pluie tomba à grosses gouttes.

XVIII

Pendant quelques jours, il fut doux, étrangement doux! C'était lui qui avait l'air de trembler devant moi, et plusieurs fois je surpris son regard méfiant, un regard qui me fit mal.

— Vous êtes fâché? Vous ai-je fait de la peine?

— Bertille, Bertille, m'aimes-tu? Me défendrais-tu si quelqu'un venait pour m'attaquer, et me donnerais-tu toute ta vie?

Et je tournais mes yeux vers ses yeux magnifiques, oppressée par

tout ce qui se bousculait en moi d'adoration, de tourment, d'inquiétude, de besoin de souffrir pour qu'il me comprît mieux. Il m'appelait alors « petit oiseau » avec un baiser triste où je ne sentais pas l'amour, mais le goût du malheur. Lorsqu'il parlait, je tendais tout mon être afin de comprendre ce qu'il cachait derrière ses mots obscurs et quel était le secret de sa vie.

— Tu ne peux pas savoir, toi qui es simple, le malheur d'avoir été créé trop grand, de vivre seul, trompé par tous, toujours forcé de se méfier, de craindre, de sentir ennemis les gens de sa propre maison ! J'ai dû fuir parce qu'*ils* voulaient m'empoisonner. Dans tous les pays, dans tous les coins perdus, je *les* ai retrouvés, acharnés à ma perte parce qu'ils étaient jaloux de moi... Toute ma vie *ils* seront là...

Je songeais à la désolante fortune d'être né trop grand et trop beau, et je cherchais, sans approfondir le mystère de son âme, des mots qui pussent le consoler :

— Ici rien n'est mauvais, et puis moi je vous aime... Par qui que ce soit, il est toujours bon d'être aimé. Un dimanche, quand vous voudrez, nous nous marierons. Nous aurons à nous une maison basse avec de la glycine aux murs, et derrière, l'étable aux chèvres. Mon amour, mon amour, c'est tellement simple l'amour et le bonheur !

Mais, au lieu de sourire, il détourna la tête. Je vis deux larmes hésiter au bord de ses paupières. Elles roulèrent, se perdirent, mais il ne comprit pas que je les avais vues.

*
* *

J'eusse tout donné pour savoir la raison de cette souffrance. Elle me déchirait le cœur, et n'ayant jamais pensé qu'un homme pût pleurer, elle me semblait lourde de mystère, terrible, incompréhensible à ma simplicité. La nuit, si le vent secouait ma porte et faisait grincer ses gonds rouillés, si j'entendais, pareille à un sanglot, la pluie engorger la gouttière, si la fraîcheur me gagnait sous les draps, c'était vers sa pensée que me ramenaient toutes ces peurs, ces sensations de froid et d'ombre. Parfois, mon regard fiévreux, restait éveillé dans la nuit, fixé vers une ombre géante qui grimaçait au fond du vieux lit : elle ne bougeait pas, elle avait l'air d'attendre...

Je rêvais aux choses qu'il disait :

— Bertille, Bertille, regarde le ciel ! N'y vois-tu pas passer, avec des lumières, de jeunes femmes couronnées de fleurs? Un jour,

bientôt peut-être, lorsque j'y monterai, elles viendront vers moi en longues files et je me laisserai bercer par leurs chansons, car c'est près d'elles et dans l'éternelle paix que les âmes avides et méconnues trouveront le repos et la gloire que la terre ne donne pas... Attention, attention, tu vas écraser ce crapaud dans l'herbe ; il est sale, il est rongé de lèpre, il va couvrir de bave ton sabot. J'aimerais être cette bête immonde qui n'a pas de souffrance dans sa chair ni trop d'inquiétude dans l'esprit. Car l'inquiétude c'est le plus atroce des ennemis... Qu'est-ce que tu regardes dans les arbres? Est-ce que tu ne sens pas souvent comme un marteau, un marteau qui te frappe le crâne, à petits coups, à petits coups? Et l'on se sent crouler... comme un vieux mur...

Il disait encore :

— C'est passionnant de regarder la vie des fourmis !... Vois, comme elles courent à leur nourriture et à leurs amours, pareilles à des hommes, et ce sont les mêmes besoins, les mêmes désirs qui les mènent pour dormir, aimer, souffrir, créer pour son malheur une génération nouvelle qui refera ce qu'ils ont fait.

Il s'était alors arrêté, le regard fixe :

— Bertille, au nom du ciel, ne me quitte pas encore. Tu me regardes ! tu as peur aussi, comme Netotchka... Ah ! ah ! comme les femmes sont fragiles et craintives !

Puis il s'était enfui.

XIX

Malique ne me tourmentait plus pour savoir qui j'allais retrouver dans les Fustes. Je crus quelque temps que son amour cherchait ailleurs pâture, et qu'il se détachait de moi.

— Malique, viens m'aider à relever le rosier blanc, la dernière pluie a pourri le bâton.

— J'ai bien plutôt envie de le couper au ras, ce rosier qui fait ombre aux salades...

— Mon rosier? Mais tu perds la tête, je pense !

— Oh ! ma tête est meilleure que la tienne, elle sait rester solide et honnête quand il faut.

Il s'éloigna en sifflotant, mais d'un bond je l'avais rejoint, tirant sa blouse :

— Honnête, honnête ! c'est à moi que tu dis cela, Malique !...

Mes joues flambaient ; il me fixa sans répondre, détacha sans brusquerie mes mains crispées, puis repartit, continuant sa chanson. Et je ne savais plus ce qu'il fallait pleurer en celui qui se lassait

de moi, ou le frère de jadis, ou l'amoureux que j'avais méprisé?

Un dimanche, en sortant de la messe, je l'attendais en causant dans le chemin, avec les femmes, avec ces vieilles qui avaient connu Manoue. Je n'aimais pas rentrer seule à l'oustal. Soudain je le vis contre le mur du cimetière, sous les noyers, en conversation avec une fille. C'était elle qui parlait, faisant sonner son rire, et lui, tout réjoui, mâchait la tige d'une fleur qu'elle avait dû lui offrir. Je me cachai pour ne pas avoir l'air de l'attendre ni de souffrir de le voir avec elle : puis je repartis très vite, et lorsque je fus seule chez nous, je laissai monter en moi, sans l'arrêter, sans m'étonner, toute ma peine.

— Une femme à monoustal, une femme blonde qui prendrait la vaisselle, et les meubles... et Malique, non ! non ! Ce n'est pas possible.

Il sifflait lorsqu'il revint, la veste à l'épaule, les joues rougies par le soleil lourd de midi.

— Ah ! tu es donc rentrée? Je t'ai cherchée pour savoir si tu voulais te promener avec nous, Henriette et moi, dans les Fustes. Figure-toi que nous y avons trouvé un homme presque mort... Il bavait ; Henriette lui a jeté un journal sur la figure, et nous sommes partis très vite, pour qu'il ne se doute pas qu'on l'ait vu, le malheureux ! Il ne faut pas rester auprès d'un homme qui tombe ainsi... cela, dit-on, porte malheur... Je ne sais pas quel est cet homme... un étranger avec une veste de drap.

Mais je n'entendais pas ce qu'il disait : je ne voyais que cette fleur qu'il portait piquée à son col :

— Qui t'a donné cette fleur?

— C'est Henriette.

— La fille aux cheveux rouges? Elle ne me plaît pas...

— Cheveux rouges? non pas rouges, très blonds. Moi je la trouve belle à regarder.

Et il se mit à rire, heureux de montrer qu'il était heureux. Mais je l'arrêtai aussitôt :

— Malique ! tu as oublié de monter la pendule !

Chaque fois qu'il montait sur le tabouret pour redresser le balancier qui avait fini sa course, le même souvenir se levait entre nous : car lorsque Manoue passait, et qu'elle n'entendait plus au fond de sa carcasse la pendule secouer son tic tac, elle s'arrêtait, une main dressée :

— Malique, moun fil, elle demande à boire, tire l'escabellou.

Et, de loin, elle le regardait faire avec une curiosité toujours pareille, les deux mains croisées sur son tablier noir.

Alors il soupira et dit :

— Pauvre grand'mère et pauvres de nous... Tout a changé depuis qu'elle est partie.

Il ne me regardait pas, mais je sentis comme un reproche dans sa voix.

*
* *

— Je t'adore Bertille !

Je l'écoutais, les yeux mi-clos. Lorsque mon prince disait ainsi : « Je t'adore Bertille, » lançant vers moi précipités, confus, ardents, ses mots d'amour comme des prières, comme des fleurs emmêlées, je restais droite et pâle, perdue dans mon bonheur, telle qu'une Vierge qu'on prie, jusqu'à ce que, trébuchant de ma niche de sainte, je bondisse vers lui pour cueillir son baiser.

Mais, ce jour-là, il dit : « Je t'adore Bertille, » d'une voix qui semblait défaillir. Tète base, il songeait, comme un homme que tout abandonne. Ah ! j'avais vu mourir Manoue toute droite dans sa chaise, et j'avais cru alors que je pourrais désormais tout connaître sans trembler ; mais quand il tourna vers moi sa figure blanche, tourmentée d'une angoisse sans fond, je compris que de mes souvenirs d'amour et de mort, celui-là passerait tous les autres. Il n'était plus qu'un pauvre visage où seuls les yeux vivaient, ces yeux qui dès le premier regard m'avaient conquise.

— Bertille, ma petite fée, il te faut partir !

— Partir? Est-ce déjà l'heure, n'y a-t-il pas encore du soleil?

— Ne me fixe pas avec ces yeux curieux... Va-t'-en, mon ange. N'attends pas, n'attends rien, il vaut mieux me quitter... Ce soir, je sens mon corps qui entraîne ma raison comme une fourmi morte... Je crois que mon front va partir, et pourtant mes idées sont légères, légères comme si je n'en avais plus, et tout à l'heure elles vont frapper comme plusieurs marteaux... Ah ! tu te souviens de tous les pays que nous avons suivis ensemble, pour oublier et pour guérir?... tous ces pays !... Mon front, mon front, mon front !...

Il s'abattit sur l'herbe, mais se redressa aussitôt, s'essayant à rire.

— N'aie point peur. J'ai seulement un peu de ma fièvre. Depuis quelque temps, j'ai très souvent la fièvre... Dis, dis que tu n'as pas horreur de moi?

— Dieu ! ne dites pas des choses semblables !... Quand vous êtes ainsi fatigué et triste, c'est vrai que je m'inquiète, parce que dans ma vie tout a toujours été simple, sans souci ni mystère, mais c'est alors que je vous aime davantage ; car vous n'êtes plus un prince, qui a couru le monde ; vous n'êtes qu'un homme triste près de moi, et j'aime à consoler.

— Tu es un ange, Bertille, et l'homme qui t'aura pour femme sera heureux...

Comme il avait dit cela !... Je me sentis pâlir, et ce fut la première morsure à mon cœur. Mais je ne savais pas encore ce qu'est la souffrance en amour, et qu'elle est pitoyable, amère, sans volonté, sans beauté, car elle est prête à tout...

Il avait mis sa tête lasse contre ma robe ; il parla un peu, puis se tut. Il dormait. Depuis combien de temps n'avait-il pas dormi, toujours anxieux, poursuivi, tourmenté par je ne sais quel effroi?

Je vis alors s'avancer, courbée vers la mousse, la vieille servante que j'avais à peine aperçue depuis que je connaissais le château de mon prince. Lui, l'appelait d'un nom sombre et chantant, d'un nom qui venait de très loin. Elle nous vit l'un contre l'autre, et joignit les mains. C'était lui qu'elle regardait, pâle, calme, la tête couronnée de fleurs de sainfoin, et un contentement plissa sa figure de vieille.

— Il dort ! Ah ! depuis des nuits je veille à sa porte pour entendre le souffle de son sommeil. C'est bien, c'est bien... Et toi, petite, que Dieu reste avec toi, puisque tu as le cœur aimant.

Elle rattacha son tablier rempli de luzerne et, s'approchant de moi, chuchota quelques mots derrière sa main.

— Il ne faut pas avoir peur de lui... Il est doux comme le Bon Dieu quand il aime quelqu'un.

Elle partit, me laissant oppressée sans que j'aie pu tout à fait la comprendre. Bientôt il s'éveilla et comme je posais un baiser sur ses yeux encore à demi clos :

— Bertille ! fit-il.

Il déchira une petite étoile de bourrache, en prit une autre :

— Bertille !

Puis soudain :

— Veux-tu venir avec moi dans mon vieux château?

— Tout de suite? maintenant que la nuit vient?

— Oui, maintenant que la nuit vient.

— Mais que ferai-je de mes moutons, et Malique?...

— Je ne sais pas, tout cela m'est égal... Viens chez moi, Bertille.

Il suppliait, m'entourant de son bras.

— Je serais très contente d'aller visiter votre beau château, mais ce soir, c'est trop tard, j'aurais peur pour rentrer par les Fustes.

Il n'avait pas écouté, suivant sa pensée fixe.

— Viens, viens, je serais heureux.

Et il ajouta d'une voix pitoyable :

— Je ne te ferai pas peur, je ne te ferai pas mal... La nuit est tellement longue et douloureuse, seul !...

— La nuit !

Et ce fut dans ses yeux que je compris... Je reculai, les lèvres tremblantes, révoltée, peureuse, comme une mendiante qui mendie pour la première fois.

— Pourquoi demandez-vous cela? lui dis-je. Il faut donc que je vienne chez vous à la nuit, comme une voleuse, un bras sur le front pour que la vieille femme qui ressemble à Manoue ne me regarde pas rougir en passant. Et je ne connaîtrai jamais cette joie que le Bon Dieu permet d'avoir, pour soi, tous les jours, un mari, un oustal, la soupe fumante qui se mitonne dans les cendres, les étreintes sous le calel, l'étable aux chèvres, et le dimanche, l'étonnement des vieilles du pays quand je promènerai mon bonheur devant leur porte. Ah ! vous voulez que je me cache pour aimer !

Il releva la tête ; ses yeux me parurent éteints, fanés :

— C'était là ce que que tu attendais? Alors tu ne seras jamais à moi, Bertille, pas même une heure ! Comment ai-je pu croire, un instant, que ma vie s'éclairerait et ressemblerait à la vie des autres? Va-t'en, va-t'en tout de suite... Je pourrais te battre ou te faire mal !

Me voyant immobile, ce fut lui qui se leva et courut comme un fou... comme un fou.

XXI

— Bertille, est-ce qu'ils ne te pèsent pas, tes cheveux?..

Et comme je passais, Malique saisit le bout de ma tresse pendante.

— Bertille !

Et toujours cet appel enfantin, toujours « Bertille ci ! » « Bertille ça », mon nom partout, si bien que je répondais, l'esprit ailleurs :

— Oui, oui, nous n'avons qu'à labourer la vigne du Clos-Grand...

— Que racontes-tu là? Ce n'est pas ce que je te dis... Bertille, écoute ici !

Il vint s'asseoir en face de moi, de l'autre côté de la table ; le menton sur son poing, il me regardait travailler. Il y eut un silence ; dans le feu, le bois vert sifflait, crachait sa sève.

— Comme elles marchent, tes aiguilles !

— Mieux vaut, Malique, que tu ailles au lit puisque tu n'as plus rien à faire.

— Non, je veux te regarder, je veux te dire quelque chose...

Bertille, est-ce que cela t'ennuierait de devenir ma femme?

Et comme il ne me venait pas de réponse, il continua, très vite et sans me regarder :

— Rien ne serait changé ici, nous garderions pareille la maison de Manouc ; seulement, nous serions moins seuls tous les deux, et plus tard...

Cette fois, il leva la tête, ses yeux restèrent dans les miens, jusqu'à ce que les miens se baissassent, brillants mais inquiets comme ceux d'un pauvre.

— Mais... on a le temps de penser à ces choses, Malique, on a le temps. Il vaudrait mieux...

Mon tricot tomba, et il y eut encore un silence.

— Qu'est-ce qui vaudrait mieux?

— Je ne veux pas me marier encore... Je ne veux pas... Nous sommes bien comme nous sommes.

— Oui... Mais moi je t'aime, Bertille, et non plus de simple amitié, depuis des jours, des jours... Et je ne t'en ai rien dit. Je rêve de toi et dans mon sommeil et dans mon travail. De te voir passer, de t'entendre rire, de prendre ta main comme un voleur, cela me rend un peu fou tous les jours. Maintenant je n'ai plus de force !

Jamais il n'avait eu la voix si tendre et si plaintive. Il glissa jusqu'au bout du banc face à moi, et posa ses mains immenses sur mes deux mains.

— On dit oui ou non tout de suite ; on sait sans réfléchir si on aime ou si l'on aime pas et, Bertille, à dix-huit ans peut-on se passer d'aimer?

La flamme du calel vacilla, devint jaune ; l'ombre couvrit nos mains. J'aurais voulu crier : « Mais j'aime ! », et puis m'enfuir. Je ne pus pas, retenue par ses mains sur les miennes, et je ne sais quelle obscure douceur de garder en moi, pour moi seule, mon secret.

— Je préférerais attendre, oui, c'est cela, attendre... Écoute, Malique, peut-être vaudrait-il mieux en chercher une autre, moi...

Il devint rouge, sa tête se baissa comme une tête endormie se baisse, brusquement, puis se redressa, pâle, soudain changée.

— Tu ne m'aimes pas encore, mais si tu voulais essayer, peut-être... Bertille, je t'en prie !... Oh ! je ne cache pas mes mains qui tremblent, ni l'émotion que j'ai de ce que tu diras. Tu vois, je n'ai plus d'orgueil...

L'amour est une étrange chose : il me priait et tremblait devant moi qui allais prier, qui allais trembler devant un autre. Et cet autre, à qui donnait-il ses larmes et ses prières? Était-ce à moi, était-ce à moi?

Alors, me voyant silencieuse, il se leva soudain.

— Dors bien, cette nuit, petite.

Mais il n'avait pas dépassé la cuisine qu'il revenait.

— Tu comprends, rien plus ne sera pareil maintenant pour nous deux ; c'est fini pour moi de vivre dans ta maison, avant que tu ne soies mariée ou que j'aie oublié. Épouse vite le garçon que tu aimes. Et pourquoi me caches-tu son nom, pourquoi? Qui m'empêchait de te suivre sans que tu t'en doutes... Je ne l'ai pas fait, parce que j'avais confiance en toi comme en la Sainte Vierge, je n'aurais pas osé le faire... Non, ne parle pas. Qu'est-ce qu'il y a maintenant entre toi et moi?... Tu m'as laissé t'aimer, tu m'as laissé te le dire, et puis tu ris...

Je le regardais terrifiée.

— Tu veux me laisser seule ici?

— Mais tu crois donc que c'est une vie pour un garçon d'être seul, loin de tout, avec une fille qu'il aime et qui passe, près de lui, à tous les instants? Ah! Bertille, ma droulette, tu ne veux donc pas de moi? C'était le désir de Manoue de nous voir pour toujours ensemble. Un soir déjà qu'elle se sentait lasse, elle m'appela dans le cantou : « Eh! Malique, est-ce que tu ne voudrais pas l'avoir pour femme? » Et je dis oui, car depuis longtemps je t'aimais.. Déjà, lorsque tu étais toute petite, je me serais laissé arracher les oreilles pour que tu ries... Lève la tête un peu, Bertille...

A ce moment, j'aurais dû tout lui dire... Il attendit, puis, s'éloigna dans la nuit, balançant sa lanterne sourde.

Le lendemain, je le vis à peine ; il allait et venait sous les hangars devant les granges, et la chatte allongée sur une branche du sureau, et les bœufs aux yeux mornes, et la vieille charrette oubliée, et moi avec ma peine, nous attendions que montât sa chanson, sans quoi toutes choses semblaient sans vie autour de nous. Mais sa chanson ne monta pas, ce jour-là, parce qu'il ne pouvait plus chanter après les mots que nous nous étions dits.

Quand Malique eut changé la litière, rempli la comporte, aligné les fagots, il s'appuya contre l'échelle et croisa les bras. De temps en temps, il levait vers les carreaux un regard qui semblait chercher... Je devinais que dans un seul nom, dans une seule image s'enfermaient sa pensée, son tourment et sa joie désolée d'aimer sans être aimé... La chatte vint, les yeux tendres, se serrer contre son sabot, et je le vis la renvoyer d'une bourrade, puis, les mains dans les poches, il partit soudain je ne sais où, seul, les bras ballants.

Un peu avant le soir, en allant traire la chèvre, je l'aperçus et je vins à lui sans pouvoir m'en défendre. Non, je ne voulais pas

qu'il me quittât, que nous fussions désormais étrangers l'un pour l'autre, alors que nous étions restés si longtemps frère et sœur, côte à côte pour grandir et travailler, côte à côte pour regarder Manoue sur sa haute paillasse s'endormir et mourir. Et tous les détails de notre vie passée me remontaient à la mémoire par bouffées, comme montaient les parfums des lilas du chemin, et je savais que, quoi que nous pussions faire pour oublier et trouver ailleurs d'autres liens, rien ne pourrait nous détacher l'un de l'autre, et nous jeter, chacun de notre côté, loin de l'oustal.

— Non, Malique, non, tu ne vas pas partir, tu ne vas pas me laisser toute seule loin de tout!... Et si les sangliers viennent, la nuit, manger le maïs à la porte, si les voleurs montent pour voler les poules et m'étrangler!

Alors il se mit à rire.

— Et si un rat saute du coffre à blé.

— Tu as ri, Malique, tu as ri... Comment aurais-tu le courage de partir et d'abandonner la vieille maison de Manoue et sa pauvre fille?

— Bertille, écoute-moi à la fin. Ne veux-tu pas comprendre? Je t'aime et tu ne m'aimes pas... De te voir aller et venir tellement près de moi, tellement jolie, cela me remue jusqu'au fond de moi-même. Ce n'est pas ma faute, et je me couperais la main plutôt que de te toucher ou de te déplaire, mais je crois qu'il vaut mieux partir. Un jour, peut-être, je t'oublierai et je reviendrai, si tu veux bien me reprendre et si l'homme que tu as choisi n'a pas trop d'orgueil.

Il serra les dents et détourna la tête. Alors je mis mes mains sur ses épaules.

— Ne parle pas d'un autre maître ici que toi, qui a tenu la maison, qui a fait prospérer nos terres et que Manoue aimait comme son fils... et puis, Malique, je crois que je ne me marierai jamais.

Il ouvrit des yeux agrandis de surprise, mais j'avais fui pour cacher mes larmes.

A l'heure de nous mettre à table, la chatte sur le banc s'étira, posa une patte craintive sur la main de notre bouvier; il la caressa puis me regarda. Tous les gestes familiers, les habitudes, les amitiés tout cela pouvait-il s'éparpiller, s'oublier, se perdre? Quand Malique souleva de la soupière un couvercle fumant, ruisselant de perles, je mis mes bras à son cou.

— N'est-ce pas doux de vivre ici? Tu n'auras pas ailleurs pareille soupe. Resteras-tu?

— Je ne peux plus partir puisque tu as mis tes bras autour de mes épaules, et puis je n'aurais pas la force de ne plus te voir. Ne t'inquiète pas de moi, fillette, j'essaierai de n'y plus penser...

XXII

A la première heure, le lendemain, je courus au bois, inquiète tourmentée de je ne sais quel malaise. Je me souviens encore de cette folle joie d'aimer qui me bouleversait toute tandis que je courais vers lui... Tout de suite, sans un mot, il me renversa sur son bras. Quand il se redressa, tous deux nous chancelions.

Dès les premières fois, je m'étais habituée au goût brûlant, à la caresse étrange et molle de son baiser, mais, ce jour-là, je lui trouvai je ne sais quel saveur de maladie et de mort.

Déjà les cerisiers sauvages effeuillaient leurs fleurs fanées et jaunes ; il en tombait sur nos cheveux. Soudain lui s'arrêta, parce qu'un oiseau avait passé, une paille au bec :

— Tu vois, tu vois, il va faire son nid ! Un autre petit oiseau l'attend là-bas ; ils se retrouveront ce soir, ils serreront leurs petits corps chauds et la nuit sera pour eux comme une fête.

Je pris sa main câlinement, sans lui répondre, et déjà un désir obscur m'entraînait.

— Moi aussi j'aimerais être la fauvette de son nid !

— Toi !...

Il s'arrêta encore, et sa bouche eut un pli amer : « Toi, tu n'as pas de cœur, Bertille... »

Je dus pâlir, mais il ne me regardait pas ; il continuait à parler pour soi, pour les arbres, oubliant que sa main m'étreignait et que ses paroles m'allaient au cœur, plus dures, plus meurtrissantes que des coups :

— Quand on s'est bercé d'un rêve, longtemps, la moitié d'une vie, et que prêt à le saisir, tout stupéfait de joie, n'y pouvant croire, on le voit diminuer, s'assombrir, devenir étroit et laid, que faut-il faire?... Il ne faut rien faire parce qu'il n'y a pas de remède ni en la vie, ni en la mort ; ou bien, il faut se rebâtir un rêve plus haut, trop haut pour prendre forme, et ne vivre qu'en soi. Quoi... c'est toi, petite? Tu as déjà froid? mais nous ne sommes qu'à la fin de l'été. Bertille, Bertille, si tu savais comme ton nom est joli et ton visage aussi ! Je crois que de tous mes rêves de femmes, tu as été le plus enchanteur, le plus aimé. Tu ne t'es pas moqué de moi comme les autres ; tu as été douce, par pitié peut-être ou par calcul ; tu as su si bien mentir que je m'y suis trompé. Mais j'ai été heureux un moment... Eh quoi ! tu es donc là encore? Tu es donc toujours là ! et je te sens minuscule et craintive contre mon bras. Dieu puissant,

que c'est doux de serrer une femme! Arrête-toi, Bertille. Quand seras-tu à moi?... T'épouser?... mais je ne peux pas... Ah! tu veux me faire avouer que je suis malade, que je ne suis pas comme les autres, que le bonheur permis m'est défendu, que mon père était fou, que mon frère était fou, que je suis fou aussi... Gueuse! tu me l'as fait dire, et je le dis, je le crie, je veux qu'on le sache pour n'être plus tout seul à le savoir... Un baiser, un baiser! Maintenant tu peux pleurer, tu peux crier, tu peux me battre...

Ses grandes mains que j'adorais se faisaient nerveuses, brutales... Il me prit à pleins bras, essayant de me renverser, et moi ne pouvant plus lutter, je criais de fureur, mêlant dans mes reproches l'amour et la colère. Le bois tranquille regardait la brutale démence des amours des hommes... Soudain il me lâcha, il chancela; je vis dans sa figure terreuse sa bouche se tordre, ses yeux s'affoler. Ses mains s'agitèrent, cherchant un appui, une branche ou peut-être ma main que je ne lui tendis pas. Il tomba. Je le vis se rouler dans les genêts sans fleurs et gémir avec des sanglots rauques.

Dans ce visage de démon, seuls ses grands yeux plus clairs criaient de détresse et d'impuissance. Alors je me mis à courir, fuyant avec horreur cette bête écumante dans l'herbe, et je butais à chaque pas contre les troncs coupés des genévriers.

XXIII

Malique traversait le chemin lorsqu'il me vit venir, le corsage défait, les nattes pendantes. Il posa le seau de lait, et me fixant avec effroi :

— Qu'est-ce qu'il y a? Regarde-moi... Bertille, mais parle vite... Tu es malade? Tu as eu peur?...

Je ne répondis pas... Des voix lointaines, des sons éparpillés de cloches, des bourdonnements, des frissons, et puis une impression de vide, de chute, de mort sans souffrance... Je revins à moi tandis qu'il m'emportait vers la maison. Sur le seuil de la chambre, il s'arrêta; je sentis ses lèvres dans mes cheveux.

— Bertille, mon amour, ne me fais pas si peur!

Il me déposa sur le lit de Manoue, ouvrit les volets clos et le crépuscule jaune et triste noya les meubles et les murs.

— Ce n'est rien, Malique, j'ai eu très peur, c'est tout. Mais ne t'inquiète pas!... Ah! et les moutons qui sont encore dans la combe!

— Ne bouge pas, tu n'aurais pas la force, et je ne veux pas que

tu ressortes seule... Dis-moi ce qui t'a fait peur, Bertille, il faut que je le sache ; quelqu'un t'a poursuivie?

— Non, non, c'est le sanglier ou un chien enragé, je ne sais pas. Laisse-moi...

Je le vis s'attrister de ce pauvre mensonge, et je me mis à pleurer, avant d'avoir seulement senti venir mes larmes.

— Donne-moi ta main, Malique, je suis si malheureuse !

Sa main caressa mes cheveux, mais sa peine et ma peine le faisaient également souffrir :

— Tu ne veux rien me dire?... C'est le garçon que tu aimes qui t'a fait mal? Que t'a-t-il fait?

Sa voix gronda.

— Non, non... ne me parle pas. Peut-être un jour je te dirai, je t'expliquerai...

Il s'assit près de moi sur le lit de Manoue. Parce que sa bouche était tout près de mes cheveux, il l'y tint appuyée timidement, puis avec plus de hardiesse ; bientôt me voyant immobile, il les baisa, les mordit avec de lourds soupirs d'animal qui s'étouffe. J'avais fermé les yeux, aspirant le plaisir d'être aimée, mais le plaisir seul, car mon cœur douloureux ne pensait qu'à sa propre peine. Et quoique cette pensée s'agitât en moi sans répit, une obscure joie venait de naître dans ma détresse, la secouait, voulait surgir, avoir sa place : la joie étouffée, l'espoir minuscule, inconscient de pressentir qu'après l'atroce souffrance il y aura autre chose encore, autre chose... et que la vie reprendra, et l'amour...

Me croyant attendrie et docile, soudain ce fut ma bouche que Malique chercha, l'idée qu'un autre pourrait un jour prendre « sa » place et mordre sur mes lèvres les baisers qu'il m'avait donnés, cette idée ne me venait pas encore, mais elle se tenait sans doute sournoise et cachée, prête à jaillir ; elle n'était qu'un instinct et cette force sourde qu'on ignore, mais qui sauve des grands désespoirs... Je me mis à sangloter de chagrin et de dégoût pour tout ce qui, un instant, m'avait occupée et distraite.

Lui restait muet, les sourcils rapprochés, car il voulait comprendre et ne comprenait pas.

— Va-t'en, va-t'en, Malique... Je ne veux pas de ces baisers sur le lit où Manoue est morte.

Il se cabra, voulut se défendre.

— Manoue ne m'en voudrait pas de t'aimer...

Mais j'entendais à peine ; une torpeur lourde, un besoin de sommeil et d'oubli penchait ma tête sur cette belle couverte où dansaient des filles en sabots. Il parlait :

— Je n'ose pas te laisser seule ici, Bertille. Je n'oserai plus te laisser seule une minute ; tu es une enfant et tu ne connais pas grand'-chose du monde... Tu ne veux rien me dire... Parle-moi, ma petite reine. Si c'est un garçon qui t'a touchée, je le jetterai dans le puits, ma parole... Mais aussi pourquoi vas-tu si loin dans le bois? Pourquoi ne me racontes-tu rien jamais, comme si tu n'osais pas mettre au grand jour tes pensées, et ce serait si bon si tu voulais me dire tes secrets ! Une fois, je t'ai portée pour traverser le chemin, te rappelles-tu? et tes cheveux traînaient sur le talus... Je revois tout, je revois tout... Bertille... Bertille... tu dors?

. . . .

Le jour éclata soudain dans ma chambre sans que je l'aie vu venir, et ma souffrance reprit sa force, que les souvenirs venaient en foule attiser. J'avais cru vivre un conte. Ma vie émerveillée avait été, un moment, comme une vie de fée, trop belle pour qu'on puisse y croire, et ma seule faute était d'y avoir cru.

Tout s'écroulait, plus vite que les châteaux d'or que jadis je fixais dans les braises. Et j'aurais voulu courir en arrière, rattraper les jours, les souvenirs ; je m'en serais rempli les bras, j'en aurais rempli et mon cœur et ma robe, et cela m'eût aidée à vivre pendant toute une vie. Mais déjà tout m'abandonnait. C'est alors que je connus qu'on ne peut pas jouir d'une joie qui est passée et que le souvenir du bonheur perdu est plus amer qu'une souffrance.

Ah ! Manoue, petite vieille, tu m'as manqué trop tôt. Ton bon sens, ta sagesse m'eussent défendue contre moi-même. Car peu à peu, en retrouvant mes souvenirs, mes yeux s'ouvraient. C'était Malique, un beau dimanche, une fleur aux dents : « *...Oui, Henriette... moi je la trouve belle à voir... Nous avons rencontré un homme comme mort dans les Fustes. Il bavait. Je ne sais pas quel est cet homme, un étranger avec une veste de drap...* »

Et puis, lui, mon prince, saluant le couchant comme on salue un roi : « *Tu vois, je suis le fils du soleil ; je serai brillant comme lui.* »

Et lui encore, effrayé, hagard, les lèvres couleur de feuilles : « *J'ai dû fuir parce qu'*ils *voulaient m'empoisonner...* »

Alors devant toutes ces preuves que j'avais refusé de voir, je mis ma main sur mes yeux, atterrée.

Les premiers chants de coq montèrent. Le ciel pâle sembla s'ouvrir pour laisser la lumière rose tomber sur le vallon. Ma souffrance tournait en moi comme une prisonnière... Je sortis à peine

vêtue, les cheveux gardant le désordre d'une nuit de fièvre. Toutes les combes et les villages, en bas, restaient immobiles, encore endormis dans la brume opaque du matin ; les lointains, les arbres, les fermes semblaient des jouets d'enfants dans une immense boîte aux parois de cristal.

Il faisait presque nuit sous les arbres. Je fus un instant indécise, arrêtée près du petit étang où il m'avait dit qu'il m'aimait, où il m'avait fait tant de caresses ! L'eau était immobile et noire ; il n'y avait plus d'oiseau pour boire dans le creux des pierres les petites flaques couleur de ciel.

Plus bas, dans les bruyères grises, je vis le creux profond où son grand corps s'était roulé, possédé de je ne sais quelle démence qui m'avait fait m'enfuir sans me retourner, comme s'il n'était plus lui...

Quand j'aperçus, de loin, le château et ses vieux escaliers tout luisants, tout roses, où le soleil jouait sur les pierres humides, une grande faiblesse me monta dans le corps. Tout était désert : dans le coin d'une vieille porte, une couvée de poussins oubliée dehors la veille et que l'orage avait surprise ; beaucoup étaient morts, les autres frissonnaient, immobiles, le poil collé, pareils à de petites pelotes rondes, usées, sans couleur, dont le duvet sale s'effiloche. A terre traînaient un vieux chapeau et une serpette rouillée, un chapeau de soleil rempli d'avoine, qu'on avait dû jeter là dans une minute d'affolement. L'orage du soir avait cassé un maigre géranium, la seule fleur qui ornât le triste seuil de ce domaine abandonné...

Tout me semblait mort, et la maison silencieuse et ceux qui l'habitaient. La peur me reprit devant la porte ouverte. Je la franchis, un peu hésitante, troublée devant ce fond noir où rien ne remuait à mon approche. Était-ce le conte de fées qui continuait? Peu à peu ma peur se calma, et c'est même avec curiosité que je pénétrai dans ces chambres désertes où le jour n'entrait que sourdement, sans envie, éclairant un étrange et mystérieux désordre. J'admirais sans rien voir, avec une sorte de respect, croyant sentir partout flotter une présence, entendre une voix dont l'accent doux, traînant, un peu singulier, me suivait dans mes rêves.

Soudain, je perçus un bruit étouffé, venu de très loin, un bruit qui s'arrêtait et reprenait... On sciait du bois à la cave, et j'eus presque envie de rire. Tout était simple, pourquoi cet effroi et chercher partout l'étrangeté, le mystère? « C'est la vieille femme ou son mari, me dis-je... *Lui* doit dormir. »

J'ouvris une autre porte et je fus arrêtée, dès le seuil, par une chanson de fête que la vieille chantait. Je reconnus sa voix trem-

blée, un peu rauque. Je n'avais plus peur. Déjà la matinée était claire, joyeuse et dorée comme en mai ; un rayon vint blanchir un fauteuil de paille ; et la salle grave, endormie, devint une chambre comme les autres, encombrée, en désordre comme la chambre de Manoue, le dimanche matin, quand nous descendions à l'office.

La voix se cassa brusquement dans un sanglot ou dans un râle. De grands pas firent fléchir les vieilles planches ; puis la porte soudain s'ouvrit... Un homme s'avança, les yeux grands ouverts, qui semblaient aveugles ; c'était mon prince qui fuyait... Il passa contre moi, me toucha presque, enjamba un paquet de vieux châles, sans rien voir... Derrière lui, dans l'encadrement de la porte, la vieille femme n'osait bouger :

— Mon petit Père, c'est moi, Aniouta, ne pars pas !

Il fit un bond vers la fenêtre, et prêt à l'enjamber se tourna vers nous, vers elle, avec un air de victoire, un rire muet comme les démons doivent rire. Seul, dans la pièce noyée d'ombre, son visage éclairé semblait retenir toute la lumière.

C'est alors qu'il me vit. Brusquement, toute expression s'arrêta sur son visage. Un instant, je reconnus ses yeux songeurs, ses yeux mendiant je ne sais quelle aumône, puis il tressaillit et sauta... J'entendis son rire de triomphe, et sa grande course sur les branches mortes que l'orage du soir avait éparpillées.

La vieille passa ses deux mains sur son visage, dans un geste d'indicible épouvante. Hagarde, la pensée morte, je fixais ses doigts terreux agités de frissons qui faisaient s'étirer étrangement les rides de ses joues. Pas plus que lui, elle ne s'inquéta de ma présence. Quand elle eut fui, un tremblement m'agita, et je ne sais ce qu'il y avait de plus intense en moi, la peur, l'horreur, ou la souffrance? Tout se mêlait. Debout devant la fenêtre, je me mis à crier vers lui, furieuse d'amour et de chagrin, gagnée par la démence de ce château solitaire. Mais tandis que je les lui criais ces mots que jusque-là je n'avais pas osé lui dire, et que sans honte, sans pudeur, ils éclataient sous les sapins des allées tristes, lui continuait sa course sans entendre... Dans la solitude, ma voix résonnait follement, meurtrie, coupée de sanglots :

— Je ferai ce que vous voudrez, ce que tu voudras, nous partirons ensemble... Mon prince, mon prince, entends-moi... Tu pourras m'emmener dans ton château, la nuit... je resterai... je te suivrai... Je ne savais pas, j'avais peur... Mon prince !

Il avait disparu.

Le soleil inondait la terrasse et des poules affairées tournaient autour

du vieux chapeau, se disputaient le grain. Je sortis, me traînant sans pleurer dans le petit chemin qui longeait le parc, et l'idée ne me venait même plus de courir, d'appeler, de gémir, comme je gémissais étant enfant, à la moindre peine. Lasse, je me laissai tomber au milieu des menthes inondées de pluie, et je me disais que jusqu'au soir, jusqu'au matin, pendant des jours peut-être, nul ne m'arracherait de là.

Soudain, sans que j'eusse entendu leurs pas, des hommes débouchèrent au tournant du chemin ; au milieu, tout penché, les cheveux tombants, méconnaissable, mon prince se traînait, et Malique, notre Malique l'aidait à se tenir.

Ils passèrent et je ne vis plus rien.

XXV

. . . .

Quelqu'un poussa la porte. Une ombre s'allongea sur le drap étendu où séchait le tilleul, et M. le curé toucha mon épaule.

— On m'a dit que tu étais malade, Bertille.

Il cherchait une branche où pendre son chapeau, préparant déjà, les yeux pleins de malice, quelque histoire pour m'égayer. Ma voix sombre fit tomber son bras :

— Ce n'est pas de la maladie, monsieur le curé.

— Ce n'est pas de la maladie?... Mais tu n'es plus la même, petite... Qu'est-ce qu'il y a?

A peine eussé-je pu le dire. Depuis qu'on m'avait ramassée évanouie dans le coin le plus noir des Fustes, c'était dans mon esprit un étrange chaos, une danse éperdue d'images et de pensées. Tout, et jusqu'à ce coin de la terrasse, éclatant de lumière, de verdure, tout m'étonnait, me semblait mystérieux et nouveau.

— Ce n'est pas de la maladie, répéta notre vieux curé, alors... alors, Bertille, c'est de la peine?

Je dis oui du regard, pour la première fois avide d'être plainte.

— Alors dis-moi ta peine, petite... Je suis vieux et je comprends tout.

De mes doigts tourmentés, je déchirai les franges de mon fichu :

— Voilà... Ce n'est pas long à dire, pourtant je ne peux pas...

Puis détournant la tête et dans un souffle :

— C'était un homme que j'aimais...

— Que tu aimais? Serait-il donc parti?

— Il n'est pas parti, il est mort.

M. le Curé hocha la tête ; ses yeux tristes fixaient les fleurs de la tonnelle ; il n'essaya pas de me consoler.

* * *

— Que cherchez-vous? Le petit père, le prince Serge? Il n'y est plus.

— Je veux le voir. Dites-lui que c'est moi, il m'aimait.

— Mais il n'y est plus, je vous dis, ma fille. Il vous aimait? oui, il lui fallait toujours aimer par-ci par-là, et il a aimé bien des femmes ; mais, de toutes, c'est encore de la plus vieille et de la plus laide, de sa vieille Aniouta, que son pauvre cerveau gardera le souvenir. Il est parti, je vous dis, ma fille. Un soir, nous l'avons trouvé étendu dans les herbes comme un mort. Quand il s'est relevé, la grande folie l'avait prise, il ne nous a pas reconnus.

J'entendais, mais ce n'est que plus tard que je pus bien comprendre.

— Est-ce que... est-ce qu'il est mort, madame?

— Ah ! qu'il fût mort, qu'il fût mort cent fois !

Elle secoua son tablier de toile où restaient attachées des brindilles, sans que ses yeux pussent s'animer ni pleurer :

— On l'a enfermé dans une voiture comme une cage ; longtemps, longtemps, j'ai couru après eux sur la route pour lui porter sa boîte à musique. Il m'avait fait jurer de la poser près de lui dans sa tombe. Mais je suis vieille, il m'a fallu rester sur le bord du chemin, et le voilà seul, séparé de tout... C'est moi qui l'ai bercé dans son beau château de chez nous... Ah ! mon petit père, ils t'ont enfermé dans une cage, toi qui étais près de moi plus doux qu'un bon Dieu...

Vous pleurez ma fille? Priez que le Seigneur le prenne en ses jardins... Son père est mort, son frère est mort parce qu'ils avaient ce poison dans leur sang. Tout petit, on le voyait tomber soudain sans rien dire ; il se roulait, il déchirait sur les cailloux sa veste de velours, et puis il restait raide, étendu, ses yeux ouverts remplis de grosses larmes. Il avait l'air d'un ange mort avec ses grands cheveux... Ma fille, ma fille, il ne faut pas pleurer tant de larmes ! Hélas ! il y a tant de misères dans cette vie !

Et je revins à l'oustal.

Comme aux jours ordinaires, la charrette devant les granges levait ses deux brancards, à côté du sureau en fleurs où se cachaient les merles. Tout était pareil ; il me fallut traire la chèvre comme autrefois, mener la vache à l'étang, et reprendre ma vie ancienne

comme elle venait, tranquille, toute parfumée de l'odeur des premières pêches.

Déjà le foin coupé remplissait les granges, et puis ce fut ensuite la saison des pommes et du regain. Un soir, dans l'ombre, quelqu'un me prit à l'épaule et se pencha sur moi.

— Bertille, ma Bertille, je n'ai plus de force.

Et moi non plus je n'avais plus de force ; j'étais lasse à mourir. Une agnelle endormie soupira ; alors je me laissai aller ; baiser et sanglot se mêlèrent.

. . . .

Lorsque vint l'automne, on nous maria. Depuis ce temps, j'ai oublié, j'ai oublié !..

XXVI

...Elle s'arrêta parce que l'histoire était finie. C'était une très vieille femme, sa main ridée tremblait en tenant son bâton.

Et je l'ai recopiée pour vous, Loïs, qui aimez les amours tristes.

Michel Davet.

les idées & les faits

LECTURES

SUR UN NOUVEAU PONCIF

A propos de *l'Ordre*, de Marcel Arland, et de *l'Ame obscure*, de Daniel Rops, M. Edmond Jaloux publie, dans *les Nouvelles littéraires*, des réflexions qui, pour venir un peu tard sous sa plume, nous paraissent d'autant plus significatives : « Je l'avoue tout net, en lecteur patient, écrit-il, il commence à y avoir dans le roman excès d'adolescents. Et d'adolescents tous pareils, élevés dans les romans de M. André Gide et de M. Roger Martin du Gard. On a longtemps gémi sur l'adultère qui emplissait, paraît-il, le roman français. Croit-on que ces histoires de collège, ces enfants prodigues, ces adolescents plus ou moins frappés de *dromomanie*, consciente ou non, ces éternels évadés ne constituent pas aussi un poncif et aussi ennuyeux que l'autre à la longue? Je ne dis pas encore cela pour les écrivains qui, jusqu'ici, ont utilisé ce thème romanesque, mais en guise d'avertissement aux nouveaux venus qui seraient tentés de suivre leurs aînés dans un chemin qui paraîtra demain terriblement rebattu. »

Ce que M. Edmond Jaloux dit ici des romans sur l'adolescence devrait s'étendre à toute cette littérature confidentielle, dédaigneuse de l'événement, du réel, et qui, sous prétexte de scruter le mystère des origines sentimentales, débouche sur un moi d'autant moins saisissables qu'elle l'explore davantage. Mais une réaction déjà se

dessine. On commence à s'apercevoir que la connaissance du cœur humain ne pourra que gagner à ce qui l'arrachera à sa solitude pour replacer l'homme dans la nature, dans la société, parmi ses semblables ; et l'on aspire désormais à entendre autre chose que le son monocorde qu'il rend à s'ausculter soi-même, après s'être préalablement vidé de tout ce qui l'harmonise aux pulsations de la vie et du monde.

*
* *

On avait pu croire qu'une génération d'écrivains réalistes sortirait de la guerre, dans la mesure où l'homme y avait mieux appris l'homme qu'en aucune autre circonstance. Tout lui en avait été révélé, et sous une lumière si véridique qu'il semblait que l'on n'aurait plus de goût que pour les œuvres qui, transposant une telle expérience, en restitueraient la saveur authentique. Reconnaissons que nous nous sommes trompés. De cette tragique communication, immédiate et directe avec la réalité humaine, des évidences si fortes qu'elle a manifestées, rien ou à peu près rien n'est passé dans la littérature d'aujourd'hui, qui, pour autant qu'on y discerne une tendance générale, se développe sous le signe de l'évasion du réel.

Comme submergés par l'événement, les écrivains nouveaux venus cherchent à n'en pas subir la prise, et dès qu'on leur offre une manière de le fuir, on les voit qui, aussitôt, l'accueillent. Le spirituel ne les attire que s'il les délivre des contraintes du temporel, le psychologique ne les retient que s'il les libère du moral, l'esthétique ne les séduit qu'en les convainquant de la gratuité de leurs actes. De là, une littérature qui est comme un univers sans rivage, où les phantasmes de consciences en désarroi exhalent leurs aveux monotones, où ce qu'il y a de plus confus, de plus trouble dans l'homme vient crever, comme une bulle méphitique à la surface d'un étang qui ne reflète que le morne visage d'une créature solitaire aux yeux de maniaque ou de fou.

Vingt romans que je pourrais nommer — et dont plusieurs sont l'œuvre d'écrivains de talent — nous ont plongés sous cette cloche asphyxiante pour nous faire assister à la décomposition de la vie, à la dissociation de l'être et de ses facultés, à la dépression de toute énergie humaine. Ingrates adolescences, confessions dépravées, velléités criminelles, impulsions irrésistibles, volontés à la dérive, jouissances démoniaques et perverses, voilà ce qui remplit les œuvres de tant de jeunes écrivains qu'absorbe la contemplation du moi : les seuls actes qu'on y rencontre sont ceux qui jaillissent du désœuvrement, de l'anxiété ou de l'ennui.

Faudrait-il en conclure que les lettres, au lendemain du bouleversement mondial, sont devenues le rendez-vous des éclopés de la vie, des sensibilités maladives ou précocement déçues, de tout ce qui se sent faible, contristé, orphelin, de tous les êtres sans ami, sans joie, sans confident? Les plus forts, les plus aptes ne semblent guère rechercher l'expression littéraire : ce que la civilisation moderne a de matériel, de mécanique et qui est bien fait pour blesser les âmes délicates, au contraire les attire jusqu'à risquer d'y perdre le sens des valeurs vraiment humaines. Mais ceux qui semblent curieux des choses de l'âme sont par ailleurs si débiles qu'ils s'enlisent et se décomposent dans le marécage psychologique : et n'est-ce pas se déshumaniser d'une autre façon que de « rechercher la personne humaine là où elle n'est pas, où elle ne peut pas être, où enfin, l'eût-on découverte, elle est si médiocre et de si peu de prix qu'elle est comme si elle n'était pas »?

*
* *

Ce n'est pas seulement parce que le public se lasse et se détourne de ces confidences inféco ndes que nous souhaitons voir nos jeunes écrivains appareiller vers la haute mer de la vie. Car il ne s'agit pas de favoriser je ne sais quelle littérature conventionnelle qui fausse les caractères, travestisse la passion, accommode la vérité humaine. Comme le disait René Boylesve, il s'échappe de l'auguste vérité quelque chose d'auguste qui rend plus fort, sinon meilleur. Aussi peut-on prédire une belle audience à l'écrivain qui saura brasser la vie, en dégager toutes les puissances, sans la mutiler ni la défigurer en rien et qui l'exprimera toute, dans un art vigoureux et sain, traversé de cet optimisme vital où se révèlent les grands créateurs.

Henri Massis.

LA VIE A L'ÉTRANGER

RETOUR AUX BARRIÈRES

M. André Tardieu a été à l'école du Tigre et il ne le laisse pas oublier. D'autre part, c'est un homme d'une autre génération que celle qui a gouverné jusqu'ici. Il a la jeunesse, l'allant, l'initiative. Tel est pourtant le démon de la politique que le lieutenant de Clemenceau est amené à faire encore du Poincaré et que l'auteur du traité de Versailles accepte d'en poursuivre la démolition en se flattant lui aussi de limiter l'opération par le système des barrières.

En faut-il davantage pour rassurer une Chambre élue sous le signe Poincaré? Bizarre Assemblée. En saute d'humeur continuelle. Prompte aux inquiétudes tardives, plus prompte encore à retomber dans les illusions, qui n'a pas plus tôt renversé M. Briand qu'elle découvre qu'il lui est impossible de se passer de lui. Pour la jeter dans le désarroi, il suffit de la mettre en face d'une responsabilité et d'un changement de système. Renoncer à l'apaisement, qui oserait en parler? Alors qu'il est si facile de promettre d'être ferme quand il le faudra. M. Briand lui-même ne se vante-t-il pas d'avoir su dire non? Rappelez-vous la main au collet et le discours sensationnel de Genève du début de septembre 1928. Rappelez-vous aussi la suite, la banqueroute allemande après la main au collet et la promesse de l'évacuation de la Rhénanie dans les quinze jours qui ont suivi les menaces de Genève. L'éternelle comédie des fausses ruptures. On ne rompt pas parce que se serait perdre tous les sacrifices consentis et on fait encore les frais de la réconciliation.

Au surplus, pour être ferme, il faut un appui solide. Quel appui attendre d'une majorité dont un des chefs les plus qualifiés, représentant du parti national, en vient à déclarer que la France ne peut pas se fier à ses alliés, qu'elle ne peut pas compter sur sa propre force, que le plus sage est de s'entendre avec les Allemands pour les amener à se tenir tranquille en les intéressant à l'expansion économique. A-t-on déjà oublié que le développement de la puissance économique allemande a précipité le déchaînement du pangermanisme militaire? La seule conclusion logique est celle que M. Mandel a tirée. Avec toutes les barrières du monde, notre seule garantie est la sagesse de l'Allemagne.

Belle garantie en vérité ! Les patriotes français ralliés à la politique locarnienne viennent d'en faire l'expérience. On connaît les résultats du pèlerinage à Berlin de la délégation catholique dirigée par M. François Marsal. Le chef du parti catholique allemand, Mgr Kass, s'est dérobé. Craignait-il de se compromettre? Nos compatriotes ont eu affaire à un autre prélat, Mgr Ulitzka, qui leur a parlé avec une entière franchise. Si les Français veulent s'entendre avec les Allemands, ils ne doivent pas perdre de vue les réparations nécessaires : le couloir polonais, la Haute-Silésie, l'Autriche. Quelle réponse ont fait nos délégués? Ils se sont voilés la face et se sont lavé les mains comme Pilate. Ce n'est pas leur affaire.

Pour contenir de tels entraînements, il faudrait de fameuses barrières. Que valent celles de M. Tardieu? La France n'abandonnera pas un centime de plus dans le règlement des réparations. Elle exigera le maintien strict de la tranche mobilisable du plan Young. Voilà qui nous avance beaucoup. La question n'est pas de savoir ce qu'on écrira sur le papier de La Haye, mais bien ce que l'Allemagne permettra de réaliser. Il faut bien reconnaître que le crédit de l'Allemagne n'est pas actuellement très haut. Malgré le contrôle du plan Dawes, la gestion financière a été si malheureuse qu'il a fallu d'urgence emprunter deux milliards et demi de francs en vue de boucler les comptes de fin d'année. Force a été de faire appel aux banques. On a pu empêcher l'Amérique de se réserver l'affaire. Il ne manquait plus en vérité que de la voir augmenter le compte des avances qui passent avant les réparations, au moment même où le gouvernement de Washington refuse tout rapport avec le fameux système de commercialisation de la dette allemande. L'intervention a été efficace, parce qu'il y a encore un agent général des paiements qui a pu jeter la maison Morgan en travers des combinaisons de la maison Dillon Read. Le résultat le plus clair a été de faire monter à 8 1/2 pour 100 le taux d'intérêt du crédit allemand. Alors que deviennent les calculs

des fameux 50 milliards que nous devons toucher et qui supposent une mobilisation à 5 1/2 pour 100? Encore faut-il qu'à n'importe quel taux les bons allemands trouvent preneurs, c'est-à-dire qu'on garantisse les souscripteurs contre les cas de fraude. C'est une barrière que M. Tardieu n'a pas dressée. L'a-t-il réservée pour la conférence de La Haye? Ce qui est certain, c'est qu'il ne s'est pas libéré de l'équivoque qui pèse sur toute la politique depuis Locarno. La réconciliation suppose ou bien la résignation des vaincus ou bien l'abdication des vainqueurs. On ne reprochera pas aux Allemands de dissimuler qu'ils ne se résignent pas.

C'est pour cela qu'il ne faut attacher qu'une assez mince importance aux résultats de la seconde conférence de La Haye. Il faudrait que les Allemands fussent bien maladroits pour laisser passer l'occasion d'enregistrer le plan Young qui, comme le traité de Versailles, tient en germe sa propre révision. N'est-ce pas M. Titulesco qui s'écriait l'autre jour : « Combien donnez-vous au plan Young? moi, quatre ans au plus. »

Le retour au système des barrières est bien plus caractéristique encore dans la préparation de la conférence navale qui, elle, sera un événement d'une très grosse importance. Le mémorandum français est le plus beau barrage que l'on ait pu concevoir en travers de la manœuvre anglo-saxonne. Il n'a qu'un défaut : c'est de nous enfermer dans une position dont nous ne pourrions nous dégager logiquement qu'en refusant catégoriquement de participer aux débats. Il n'y a pas à s'y tromper, la conférence de Londres procède d'une inspiration qui n'est pas seulement différente de la nôtre, mais qui lui est radicalement contradictoire.

Le principe fondamental de la thèse française est, qu'à aucun prix, il ne faut recommencer Washington. Or, n'est-ce pas exactement ce qui se prépare? La conférence de Londres est-elle autre chose que la suite de celle de 1922? En vain avons-nous la prétention de la rattacher à l'œuvre préparatoire de la Société des Nations en affirmant que les discussions auront un caractère simplement préliminaire, que les décisions seront réservées pour la future conférence du désarmement. Les Anglais et les Américains qui mènent le jeu, déclarent sur tous les tons que l'on prendra des décisions fermes et définitives. Le mémorandum français se flatte de dresser une barrière efficace en réservant la décision de la France tout en admettant la liberté des autres. Comme si la France pouvait rester en dehors de la solution sans s'exposer à être accusée d'avoir fait échouer tout le système !

Tel est bien le cas. Ce n'est pas par scrupule d'éviter un accord particulier que les Anglo-Saxons ont réclamé notre concours ainsi

que celui des Japonais et des Italiens, c'est parce que ce concours est indispensable. Il s'agit de régler la répartition des forces navales entre les principales puissances. La combinaison ne tient que si toutes les nations importantes entrent dans le jeu. Autrement la réduction des effectifs anglo-saxons ou même simplement leur limitation risquerait de laisser le champ libre au renforcement des autres puissances. La limitation des armements n'est pas autre chose que le moyen de neutraliser la rivalité des gros et de dominer les petits. C'est exactement la conception de la conférence de Washington qui a fixé les proportions pour les cuirassés et les porte-avions. Le but de la conférence de Londres est d'étendre le système aux autres catégories de navires. Entrer dans la discussion, n'est-ce pas accepter d'avance les principes et se mettre dans l'impossibilité de soutenir la doctrine inverse?

En vain se flatte-t-on de faire entendre la voix de la raison en invoquant les grands principes de paix et de solidarité internationale. Cette tactique même est déjouée d'avance par la contradiction entre le pacte Kellog et la charte de la Société des Nations. N'est-ce pas au nom même du pacte Kellog qui a déclaré la guerre hors la loi qu'on nous invite à consacrer la déchéance de notre marine? Là encore, il a fallu dresser une barrière. On a bien été obligé de constater que le pacte Kellog n'est qu'une belle manifestation platonique dépourvue de toute efficacité. La constatation est de bon sens élémentaire. Contresignée par M. Briand, qui est un des pères du pacte de Paris, elle a quelque peu choqué les Américains. Mais ceux-ci ne sont pas des gaillards à se laisser démonter par des mots. Nous les retrouverons à Londres avec leurs chiffres et leurs statistiques et quand ils nous parleront chiffres, il sera difficile de répondre théories.

On a dressé une autre barrière qui, elle, n'est pas seulement un trompe-l'œil, mais qui risque de se retourner contre nous. C'est celle par laquelle on a la prétention de compenser les inconvénients du désaccord persistant avec l'Italie.

Ce désaccord subsiste. Il serait vain de le nier. La courtoisie et le vague des formules n'y changent rien. On persiste à tourner le dos à la logique. Un équilibre de forces entre les nations latines ne peut être que la conséquence d'une entente politique. Tant qu'on se dérobe à cette entente on ne peut se dégager des notions de méfiance et de rivalité. Aucune argumentation ne peut empêcher la nation qui se juge exposée à des risques de réclamer des forces égales à celles de la nation qu'elle redoute. Les notes italiennes ont mis ce point très nettement en lumière. Si nettement qu'il a bien fallu répondre. C'est pour cela que l'on a imaginé le fameux projet de Locarno méditerranéen.

Il ne faut pas hésiter à crier casse-cou. Ce n'est pas une raison parce que les Anglais repoussent énergiquement le projet pour que nous le trouvions bon. Les Anglais n'en veulent pas pour l'excellente raison qu'ils n'en ont pas besoin pour assurer leur prépondérance dans la Méditerranée et qu'ils ont tout avantage à réserver leur liberté d'action. La combinaison n'en est pas meilleure pour nous.

Tout d'abord, elle repose sur une équivoque. D'un côté, on parle d'un pacte analogue à celui qui a été conclu pour le Pacifique à la conférence de Washington. D'autre part, on parle d'un accord de garantie mutuelle et de non agression. Or, l'accord du Pacifique n'a aucunement ce caractère. Conclu entre les États-Unis, la Grande-Bretagne, le Japon et la France, il prévoit seulement qu'en cas de conflit impossible à régler par la procédure diplomatique ordinaire, on réunira une conférence spéciale et qu'en cas de menaces contre des signataires, les autres se concerteront pour chercher le moyen de conjurer le danger.

Si on veut introduire la notion de sécurité et celle de garantie mutuelle, on se trouve amené à une combinaison du genre de Locarno. Le principe fondamental de Locarno est la garantie militaire donnée au statut rhénan par l'Angleterre et l'Italie. Dans ce système, les nations garantes jouent incontestablement le rôle d'arbitres. Les avantages peuvent compenser les inconvénients et au delà quand il s'agit de la défense du Rhin parce que, de ce côté, la France reste indiscutablement le facteur essentiel. Il en irait tout à fait différemment dans la Méditerranée où le facteur essentiel est l'hégémonie britannique.

Le comble de l'erreur serait de croire qu'un Locarno pourrait amener une réduction des forces britanniques dans la Méditerranée. On ne peut pas méconnaître plus complètement le rôle de ces forces. Si l'Angleterre, qui avait avant la guerre concentré son effort dans le Nord du côté de l'Allemagne, a ramené dans ces dernières années jusqu'à 400 000 tonnes dans la mer latine, ce n'est pas du tout pour surveiller la France ou l'Italie ou pour tenir la balance égale entre elles, c'est tout simplement pour défendre son empire. La flotte britannique est le lien entre les éléments de la puissance impériale de plus en plus entraînée par les forces centrifuges. Or jamais l'Angleterre n'a eu plus besoin d'être maîtresse de la Méditerranée pour surveiller l'Égypte, l'Inde, sans oublier la Palestine. Le Locarno méditerranéen ne changerait rien. Mais s'il intervenait sans entente préalable franco-italienne, entre une Italie et une France divisées, l'Angleterre, avec ou sans Locarno, ne pourrait jouer qu'un seul rôle : celui de *tertius gaudens*.

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

PAUL ADAM, LA POLITIQUE ET LA GUERRE

La piété du souvenir ne saurait laisser passer sans un hommage le dixième anniversaire de la mort de Paul Adam, disparu prématurément, à cinquante-sept ans, le 1er janvier 1920. Après tout ce que, depuis 1910, j'ai écrit sur lui qui m'admit en son intimité, et que je n'ai pas moins aimé qu'admiré, comment, sans me répéter, parler du maître de *la Force?* Un livre de M. F. Jean-Desthieux : *le Dernier des encyclopédistes, Paul Adam*, paru depuis peu, m'en offre le moyen (1). Il est consacré à la partie de l'œuvre du grand écrivain la moins connue aujourd'hui, celle du témoin de la vie et des idées contemporaines.

Lorsqu'il s'agit d'un auteur qui exprima, par des romans, la plénitude de ses dons, les articles de journaux, les études de revues, même s'ils furent réunis en recueils, se perdent dans une ombre qu'accentue, par son opposition même, l'inoubliable rayonnement d'œuvres entrées dans l'histoire littéraire. Les bibliothèques sont des nécropoles. Seules y échappent les créations de l'esprit auxquelles le génie insuffla une vie éternelle. Les noms les plus illustres sont soumis, comme les autres, à l'oubli, cette loi, la plus impérieuse sans doute, de l'histoire, qui ne retient que les sommets des actions et des œuvres du passé. Pour un poète, un dramaturge, un romancier, les cîmes ne sont jamais que dans leurs fables. Mais, au sépulcre de ce

(1) Boivin éditeur.

qu'ils écrivirent selon les exigences de l'actualité, il dort bien des richesses que les érudits et les curieux sont seuls à rechercher.

Richesses vouées particulièrement à l'oubli que les pages du journal ou de la revue, fussent-elles des maîtres les plus connus. Et pourtant ! Si l'on va les rassembler sous une forme nouvelle, on réserve plus d'une heureuse surprise à de nouveaux lecteurs. Elles renaissent, comme l'oiseau sacré, de leurs cendres. On l'a fait, avec succès, pour Chateaubriand, Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Barbey d'Aurevilly. L'ouvrage de M. Jean-Desthieux sur Paul Adam est comme l'amorce d'un travail analogue qu'il lui faudra nous donner. De Paul Adam journaliste, nous attendons, par ses soins, non plus un commentaire accompagné de citations, mais une sorte de florilège. La pensée y revivra d'un témoin et juge des dernières années du dix-neuvième siècle et des premières du vingtième. D'avisés commentateurs reprennent ainsi Maurice Barrès. Il est souhaitable qu'il en soit de même pour Paul Adam.

Essai fort averti, ingénieux, suggestif, utile et solide, le *Paul Adam* de M. Jean-Desthieux mérite à son auteur la gratitude des fidèles du maître qu'ils ont perdu. J'ai vécu près de Paul Adam. Je n'ai laissé, sans le lire, rien de ce qu'il écrivit. Ses entretiens sont fixés dans ma mémoire. Peu d'inexactitudes me semblent à reprocher au commentaire de M. Jean-Desthieux, et sa bonne foi est entière. Il convient néanmoins d'y signaler une tendance à l'apologie dont un homme de l'envergure de Paul Adam n'a aucun besoin. A ceux qui dominent leur époque la vérité nue suffit.

*
* *

A l'occasion de ce volume, je vais, avec l'aide de mes souvenirs personnels, reprendre le témoignage de Paul Adam en présence des approches de la guerre de 1914, de son déroulement, de ses conséquences. Adam ne survécut que quelques mois à la tragédie universelle. Il mourut avec l'année de la paix de Versailles, si justement nommée, par M. Charles Maurras, *le mauvais traité.* Traité dont les suites, hélas ! n'eussent pas plus surpris l'auteur du *Mystère des foules* que ne l'avait fait la guerre, prévue et annoncée par lui, au point d'avoir été prophétisée, et dans l'apothéose de la victoire, au chapitre final de ce roman, dès 1895.

Par ses aïeux, officiers de la Révolution et de l'Empire, adeptes des Sociétés de Pensée et des Loges maçonniques, avocats libéraux ou doctrinaires de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, par les amitiés nouées aux jours du boulangisme et de l'Affaire

Dreyfus, la sensibilité de Paul Adam était à gauche. Elle n'y était point sans réserves. Jamais il ne fut hostile au catholicisme. Il combattit toujours les sectaires de la Libre-Pensée et leurs fureurs anticléricales. Il avait plus que le respect, la ferveur de la foi catholique. Émouvante et sublime suite à vingt-trois années d'union sans défaut, Mme Paul Adam, entrée israélite au foyer de son mari, s'y convertit, et, depuis 1925, sous le nom de sœur Paul-Dominique, est religieuse dominicaine au monastère de Pensier, près de Fribourg en Suisse. Comme les gentilshommes du dix-huitième siècle, dont il avait les idées et les goûts, à quoi faisait un cadre naturel et heureux le château de Montebise, aux confins de la Brie, que j'ai tant fréquenté et où j'ai connu Henri Massis, Paul Adam ne percevait pas la contradiction profonde de sa fidélité catholique et de ses sympathies encyclopédistes.

Non point que son intelligence fût inférieure à son génie. Il était, au contraire, un des esprits les plus fins, vigoureux et souples que j'aie rencontrés. Ce qui empêcha l'intelligence de vaincre chez lui la sensibilité, ce fut une erreur historique. Paul Adam n'avait pas écouté la leçon de Fustel de Coulanges. Il était attardé à la théorie de la conquête franque, que soutinrent, en en tirant des conclusions diverses, Boulainvilliers, les Encyclopédistes, les gens de 89 et de 93, Napoléon, Augustin Thierry, Montlosier, Gobineau. Michelet fut le premier à la contester. Fustel de Coulanges démontra, textes en mains, qu'elle était fausse. J'ai trop insisté là dessus et je m'excuse de me citer moi-même), dans mon essai sur *Paul Adam et les Visages de l'Histoire*, pour y revenir. J'y dois faire allusion parce que M. Jean-Desthieux a eu la légèreté de me reprocher, en un chapitre de son volume, d'avoir fait ressortir, avec quelque impertinence, les lacunes de la culture historique du romancier de *l'Enfant d'Austerlitz*. Paul Adam connaissait fort bien certaines parties de l'histoire, par exemple celles de Byzance et de la Révolution française. Il les avait étudiées de très près, mais en romancier, c'est-à-dire en se préoccupant surtout de la manière dont les Byzantins ou les révolutionnaires s'étaient représenté leur époque ; et l'on sait que les contemporains sont, par définition, déformateurs d'un temps où interviennent leurs passions et leurs querelles. Il lui fut naturel d'épouser les préjugés du dix-huitième siècle sur la conquête franque. La parfaite loyauté de Paul Adam, qui n'avait d'égale que sa modestie et sa gentillesse, reconnaissait volontiers ses lacunes et ses erreurs. Mais, à lui comme à beaucoup d'autres, et des plus grands, le manque de loisirs d'une existence acharnée au labeur faisait constamment différer la revision de sa table des

valeurs, encore qu'il en avouât l'obligation. C'est ainsi que des hommes éminents traînent derrière eux, toute leur vie, certains préjugés de leur jeunesse. Non par orgueil ni par entêtement, mais à cause de la bousculade du travail quotidien. Paul Adam connaissait à fond les sources de l'histoire byzantine ; Mommsen, pour Rome ; Renan, pour les origines du christianisme ; Taine et Albert Sorel pour la Révolution française ; et il n'avait point pratiqué Fustel. Il en restait à l'idéologie gallo-romaine des héros de *la Force* et des conspirateurs de *la Ruse*. Par le même processus psychologique que les théoriciens du Tiers Etat, il se trouva placé à gauche sur l'échiquier politique. Tant il est vrai que les doctrines politiques sont commandées par les interprétations de l'histoire !

Aussi bien, Paul Adam n'était-il pas dupe du mysticisme révolutionnaire ni de l'obscurantisme laïque. Elle est de lui, non d'un autre, dans *la Critique des mœurs*, cette saisissante parole que je me plais à citer et à reciter : « Le peuple de ce temps courait à la frontière. Que fut le reste de la Révolution? Le gâchis du crime (1) ! »

*
* *

L'erreur de sa conception ethnique du mouvement de 89 ne gênait en rien son patriotisme. Comme Clemenceau, comme André Lefèvre, il fut de ces très rares hommes de gauche qui surent prévoir la guerre, et, au cours de la guerre, eurent le courage de combattre l'inertie des pouvoirs publics et la trahison. Dans les années qui précédèrent le cataclysme, il mena, du côté gauche, la même campagne de presse, pour alerter les Français, qu'au centre Albert de Mun et Maurice Barrès, à droite Louis Bertrand, Léon Daudet, Charles Maurras. « Le peloton de tête, » me disait-il, un jour de mai 1914, tandis que nous devisions, dans le Champ-de-Mars, de la guerre désormais inévitable. Il était alors souffrant, et je l'accompagnais dans ses promenades, après le déjeuner, pour l'obliger à sortir et à moins travailler. Peu de mois auparavant, M. Romain Rolland, à qui j'avais dit : « L'essentiel est maintenant de ne penser qu'à la guerre, » m'avait répondu, indigné (je le vois encore, tisonnant le feu, dans son austère petit bureau, un jour gris et bas de février) : « Je ne veux pas m'occuper de ces saletés-là ! » Deux attitudes qui suffisent à juger deux hommes. On n'a point le droit, si désintéressé soit-on, de ne pas s'occuper de sa patrie.

Je ne saurais trop rappeler la continuité, la clairvoyance, l'infati-

(1) *Du Centenaire de* 1789, p. 150.

gable énergie de Paul Adam, éveilleur des énergies nationales. Si Mangin alla vers lui et devint l'un de ses plus intimes amis, c'est que le héros d'Afrique et de France, vivant pivot de la victoire à l'été de 1918, avait reconnu, en Adam, non seulement le plus grand écrivain épique de notre littérature avec Victor Hugo, mais l'un des annonciateurs de la tempête où se joueraient des destinées de la nation.

Dans sa jeunesse, en des heures d'illusion, Paul Adam avait rêvé d'internationalisme et caressé la chimère pacifiste. Il avait cru possible un rapprochement de la France vaincue et de l'Allemagne victorieuse. Le congrès de La Haye le détrompa. Dès lors, avertir le peuple et ses élites devint sa tâche la plus urgente, qui lui prit, vingt années durant, une large part de son activité de journaliste. La guerre venue, il fut un des plus ardents mainteneurs du moral de la France et de la volonté de la victoire. La guerre terminée, on le vit au premier rang du petit groupe de sages qui dénonçaient *le mauvais traité*. Cette fois, il se trouvait tout à fait isolé à gauche. On n'était lucide qu'à l'extrême droite.

M. Jean-Desthieux a cité beaucoup de textes de Paul Adam, judicieusement choisis. Je tiens à le remercier d'avoir indiqué la provenance de tous ceux qu'il empruntait à *la Victoire de la Vie*, extraits que je publiai, en 1913, de l'œuvre d'Adam. Ce petit livre ne demande qu'à être oublié, au profit d'un ouvrage plus important que M. Jean-Desthieux est très qualifié pour écrire afin de compléter *le Dernier des encyclopédistes*. Mais je désire, aujourd'hui, dans la moisson que Paul Adam n'eut point le temps d'engranger, choisir une gerbe de vérités françaises et humaines. Séparées des théories sans fondement sur le droit latin dressé contre la force franque des rois, ces vérités sont, en elles-mêmes, conformes à la réalité nationale, libérée des nuées d'un siècle de révolution et de romantisme, et telle que M. Maurras est parvenu à la rétablir. Il y a un nationalisme de Paul Adam. Il est facile de le dégager des impuretés du mélange où les vues fausses ne constituent point l'essence, mais les accidents de sa pensée.

Et même, à ce propos, si M. Jean-Desthieux ne peut être accusé d'avoir, comme on dit, tiré à gauche Paul Adam, car il ne sollicite pas les textes dont il use, il est regrettable de le voir immobiliser ce maître sur le terrain de l'Encyclopédie. Les hommes de génie, d'où qu'ils arrivent et où qu'ils aillent, brisent toujours, à quelque moment, les barrières de la classification. C'est même pourquoi les sots les accusent de se contredire. Leur force créatrice, en mouvement incessant, ne se contente pas d'un système. Paul Adam avait horreur

de l'esprit systématique et simplificateur. Il aimait à dire que l'analyse ne vaut que pour préparer la synthèse. Si la vérité est complexe, c'est une des marques de l'erreur que d'être simple. Tout attaché qu'il fût à la tradition de l'Encyclopédie, Paul Adam était trop imprégné de Montaigne pour se borner à l'esprit unilatéral du dix-huitième siècle. A vrai dire, il subissait, dans son âme guerrière, l'enchantement de la prodigieuse épopée révolutionnaire et impériale, beaucoup plus que ne le retenaient captif les idéologies dont elle s'accompagna. Il y avait en lui du Paul-Louis Courier, du Stendhal, du Balzac. Le culte de l'énergie nationale lui faisait chérir les idées qui en avaient été contemporaines. Il en fut de même, dans une large mesure, pour Barrès, et cela seul retint le maître de *l'Appel au soldat* d'adhérer aux conclusions maurrassiennes. Refus purement sentimental.

Les vices du jacobinisme et de la démocratie n'échappaient pas plus à Paul Adam que les bienfaits de la monarchie. A lire ses *Essais sur la vie des élites*, de la *Critique des mœurs* et du *Triomphe des médiocres* aux *Visages du Brésil* et à ses volumes sur la guerre (leur ensemble est d'une vingtaine), on est frappé de voir combien il était soucieux de ne point mutiler ni déformer la multiplicité du réel. Ce qu'il faut bien appeler son socialisme se rattache à Proudhon, et apparaît surtout la révolte d'un cœur généreux contre l'exploitation des classes laborieuses par l'économie individualiste, fille de ces idées de 89 qu'il célébrait par ailleurs. Contradictions chez lui comme chez Proudhon. Les dissocier permet seul de les comprendre. M. Camille Mauclair, le critique le plus pénétrant qui ait étudié Paul Adam, a fort bien dit que « sa vie n'aura été qu'une vaste aventure intellectuelle, poussant ses raids dans tous les domaines de la pensée (1) ». Les contradictions mêmes de Paul Adam étaient le reflet des contrariétés de la vie et de l'univers dont son génie, que Kant et Hegel avaient séduit, devenait le miroir. La crainte de systématiser le portait à refuser de choisir entre ce qu'il appelait les figures diverses des vérités. Maurras est en politique supérieur à Paul Adam (et lui seul peut être élu maître de cette science où l'auteur de *la Morale de la France* ne fut qu'un témoin), parce qu'il eut le courage de s'imposer une méthode. Celle-ci le contraint à un choix et, partant, à un dogmatisme dont il ne se dissimule point les limites, mais sans quoi l'action ne se pourrait mener à bien ; dès qu'il faut agir, en effet, il faut simplifier. Une méthode politique

(1) *Paul Adam*, un vol., Flammarion, p. 237. Ce livre admirable est la meilleure introduction à l'œuvre d'Adam.

est valable, comme est d'expérience une vérité politique, au demeurant relative à certaines conditions définies dans l'espace et le temps. Paul Adam n'était point sûr qu'il y eût une vérité politique, sinon immédiate. C'est l'erreur libérale. L'influence d'Omer n'aura pas été moindre que celle de Bernard Héricourt sur leur descendant. Paul Adam ne l'aurait-il pas dominée, en fin de compte? Je l'ai trop bien connu pour ne point le supposer. Au fur et à mesure que son amour de la France se heurtait au triomphe de plus en plus insolent des médiocres, ce triomphe consubstantiel à la démocratie, Paul Adam percevait davantage qu'il lui faudrait, un jour, affronter le sacrifice de la religion politique transmise par ses ancêtres. La mort lui épargna ce déchirement devant quoi n'eussent pas reculé la logique de sa pensée et sa probité intellectuelle. Déchirement que bien peu d'entre nous n'ont point éprouvé, fils que nous sommes d'un siècle d'illusions. Il nous a fallu sacrifier un héritage affectif et notre goût dialectique des antimonies intellectuelles à l'établissement d'un critère expérimental, qui permît d'assurer le salut public.

Devant le péril allemand, Paul Adam, rejetant le mythe internationaliste, n'hésita pas. Il choisit la vérité française. Devant le péril intérieur, toutes les conversations que j'ai eues avec lui, de 1910 à la fin de 1919, m'autorisent à dire qu'il se serait résigné, non à répudier — il avait trop le respect de ses morts — mais à abandonner au passé les idées qu'une expérience de plus d'un siècle (Renan l'avait reconnu et proclamé, avec Taine, et, après eux, M. Paul Bourget, au lendemain de 1871) démontrait incompatibles avec les intérêts permanents du pays. Le dernier livre qu'il ait écrit est symptomatique à cet égard, *Reims dévastée*. L'esprit de Reims, sauveur, comme il le disait, de l'intégrité de la patrie, l'esprit de la cathédrale des sacres, qui « peut regarder fièrement, par les yeux de ses cinquante rois, l'avenir », avait touché Paul Adam. Il l'eût détaché de l'esprit encyclopédiste.

* * *

Exaltée dans son épopée, dans l'œuvre militaire du Comité de Salut public, arrachant, sous l'impulsion de Robespierre et par le labeur de Carnot, la France au défaitisme et à l'incurie, pour permettre les victoires de Wattignies, de Toulon, de Wissembourg et de Fleurus, la Révolution apparaît à Paul Adam le moment le plus héroïque de notre histoire. Elle n'en est, pour lui, ni le commencement ni l'apogée. Il ne souscrivit jamais à l'impiété de Ranc et de ses pareils : « La France... mais celle de la Révolution. » Paul Adam aimait toute la France. Et il l'aimait avec lucidité. Il est beau, il

est réconfortant que le dernier, hélas ! de ses livres, soit *Reims dévastée.*

Il fut le constant adversaire de Jaurès, du pacifisme, cette source de guerres, du désarmement de la France. Sans trêve, il flétrit « la majorité parlementaire qui s'obstinait dans son aveuglement fanatique. Inspirant de la crainte aux comités techniques eux-mêmes, elle obtenait d'eux qu'ils restreignissent leurs demandes de crédits militaires, malgré l'effort de l'Allemagne pour augmenter les siens monstrueusement. » Et, revenant aux responsables, il ne les lâchait pas, attaquait les rhéteurs et « les générations coupables » qui s'étaient faites leurs complices. En une lettre ouverte à Émile Ollivier, reproduite dans *le Malaise du monde latin*, et qui, par delà le ministre de juillet 1870, s'adressait à ses imitateurs de la Troisième République, il l'accusait d'avoir manqué du courage de se rendre impopulaire (1).

Courage impossible en démocratie. Paul Adam ne se le dissimula pas longtemps. Lui qui avait fait sa campagne de salut public surtout dans *la Dépêche de Toulouse*, la vanité de ses efforts l'affligeait. Il la comparaît à l'audience obtenue, auprès des lecteurs royalistes, par *Kiel et Tanger, le Coup d'Agadir et la Guerre d'Orient, l'Avant-guerre.* Mme Paul Adam me rapportait un jour que M. Paul-Boncour lui avait dit, en évoquant la dictature de Robespierre : « Heureux le temps où l'on pouvait être à la fois révolutionnaire et patriote ! » Cet aveu désenchanté d'un socialiste, quelle éloquence n'a-t-il point? Retenu par les liens de son passé domestique, Paul Adam éprouvait, jusqu'à l'angoisse, la souffrance de constater le divorce, chaque jour plus grave, entre la patrie et l'idéal pour lequel était mort, aux plaines de Wagram, le colonel Héricourt.

Aussi se jeta-t-il presque éperdument dans la lutte contre l'Allemagne. Il espérait y concilier cet idéal, qui lui avait inspiré *le Temps et la Vie*, avec un patriotisme passionné à la fois et raisonnable. Ayant averti, mais sans être entendu, il se voua tout entier, la catastrophe arrivée, à soutenir l'esprit de guerre et de victoire. Je relis ses lettres : « Depuis un mois, m'écrivait-il, en octobre 1914, nous soignons les blessés de Lorraine, installés dans un palace à millionnaires. Contraste émouvant. Quels braves enfants, ces paysans, ces ouvriers, ces commis, ces étudiants ! Jamais la France n'a été si légendaire. C'est le mysticisme de la liberté républicaine et ses martyrs, heureux de l'être. Tous les socialistes, et les plus unifiés, ceux qui m'insultaient même, pensent avec moi que le devoir de l'inter-

(1) Pages 23 à 27. Cf., dans le même volume, *les Masques de l'Indulgence.*

nationaliste est de mourir ou de vaincre l'Allemagne aristocratique, belliqueuse et barbare. »

Illusions survivantes. La collusion des gauches et de l'Allemagne ne devait pas tarder à les lui enlever pour toujours. Il passait des semaines au front, recherchant, pour se mieux accorder au rythme de la France en armes, les endroits les plus exposés. Il fuyait l'atmosphère méphitique des milieux politiciens. Hors quelques intimes, il ne recevait plus, chez lui, que des généraux et des officiers, des soldats permissionnaires. *Dans l'air qui tremble*, *la Terre qui tonne*, sortirent de ses courses aux armées. Le romancier épique de *la Bataille d'Uhde*, de *la Force*, de *la Ville inconnue*, est en face de l'effrayante réalité de la guerre. Il avait considéré celle-ci selon l'esprit de Joseph de Maistre. Un mal et un châtiment pleins d'horreur, le pire fléau, mais où, d'affronter la mort et de la surpasser, « on devient mieux qu'un homme. Des forces magnifiques et puissantes, le vœu de la race, des rythmes historiques, voilà ce qui vous possède, s'élance de vous, tue pour vous alors divinisé. » La désolation des champs de bataille, il l'a sentie autant que Tolstoï et Zola. Mais beaucoup plus que *Guerre et Paix* et *la Débâcle*, ses livres mettent l'accent sur l'héroïsme. Du mal physique ou moral, la volonté de l'homme fait surgir le bien des vertus où il s'affirme plus fort que le mal (1). M. Constantin Weyer, qui a le droit de parler ici, étant lui-même un héros peu commun, rappelait naguère qu'à l'offensive des romans de guerre défaitistes dont on couvre les étalages de nos libraires, nous avons à opposer les livres de Paul Adam. Et je me souviens que le général de Maud'huy, au début de la bataille de la Marne (M. Marcel Barrière l'a rappelé aussi dans une étude sur l'*Epopée de Paul Adam*), lisait à ses soldats des pages de *la Force*... Les charlatans de Locarno savent ce qu'ils font en introduisant dans les écoles, les collèges et les lycées Barbusse et Remarque, *les Croix de bois* de M. Roland Dorgelès, pacifiste pourtant exalté, contenant trop d'héroïsme à leur goût, ce qui est à l'honneur de cet écrivain. Ne faut-il pas préparer une génération de vaincus?

Les livres de Paul Adam, comme *l'Iliade* et *l'Enéide*, sont faits pour des vainqueurs. Sans embellir ni farder la guerre, sans la glorifier à la manière de Nietzsche et de Bernhardi, ils la montrent sous toutes ses apparences. Mais Paul Adam savait que de la conduite politique de la guerre dépendent les opérations militaires, et que

(1) Idée à quoi tenait tant Paul Adam qu'elle lui a inspiré deux de ses plus beaux romans de caractère : *la Force du mal*, *le Serpent noir*. Il avait l'amour cornélien du sublime, le culte de la grandeur dans la paix comme dans la guerre.

l'héroïsme est stérile si le gouvernement est défaillant. Sous la fiction de *Lettres de l'Empereur*, dès 1916, il dénonçait le complot contre le génie, appelait le dictateur et le commandement unique, l'homme prédestiné à qui la coalition des médiocres et des pires, tenant le pouvoir, barrait la route. Triumvirat, disait-il. Le Napoléon de ses *Lettres* nommait Joffre prince de la Marne, disait au général Sarrail son mécontentement de ce qui se passait à l'armée d'Orient, décrétait le renvoi de la Chambre des députés, prescrivait à Galliéni la levée et l'organisation de nouvelles troupes noires, regrettait que « toutes les armées n'eussent point été, depuis longtemps, commandées par Foch. »

1918, avec le duumvirat Clemenceau-Foch, devait combler les vœux de Paul Adam et réaliser, après trois années de retard, des centaines de milliers de morts par surcroît et des ruines immenses, les conditions nécessaires de la victoire.

*
* *

Conditions non moins importantes à l'extérieur qu'à l'intérieur. M. Jean-Desthieux a intégralement cité des textes qui suffiraient à prouver qu'il y avait, en Paul Adam, un véritable politique. Le 19 juillet 1916, sous le titre *l'Avenir du Danemark*, dans *l'Information*, Adam proclamait la nécessité de repartager et redistribuer les Allemagnes, seul moyen de réduire et contenir la Prusse. Il y revenait, peu de temps après, en des pages que la censure supprima et que M. Jean-Desthieux publie pour la première fois. Il fallait, selon Paul Adam, en plus du retour, naturel, de l'Alsace-Lorraine à la France, l'annexion du Palatinat et des provinces rhénanes, la constitution d'une Pologne, d'une Bohême, d'une Roumanie, d'une Serbie puissantes. L'Autriche eût été maintenue sous la forme d'un grand État catholique, fédérant toutes les Allemagnes du Sud. Quant à la Hongrie, il la voyait un État particulier, elle aussi. On peut différer d'avis sur les modalités du partage, mais l'essentiel était de reconnaître, en ce partage germanique, l'unique condition d'une paix durable. Paul Adam estimait que la victoire devait permettre d'y procéder. En dehors de *l'Action française* (que l'on se rappelle *les Tronçons du serpent* de M. Louis Dimier), à peu près personne n'avait la sagesse et la prévision de penser ainsi, sinon Onésime Reclus, Maurice Barrès, et, un instant, Anatole France, à qui sa faiblesse coutumière fit renier, une fois de plus, la justesse de son premier mouvement que désapprouva le mysticisme démocratique des partis revendiquant, pour l'un de leurs grands hommes, ce débile courtisan du succès.

Paul Adam ne se souciait point de plaire ou déplaire. Il tenait toujours à revoir et corriger les idées en cours, quand il le jugeait utile. Il eut des ignorances. Il commit des erreurs. Il ne fut ni routinier ni paresseux d'esprit, comme la plupart des gens arrivés. Son courage intellectuel et moral égalait son courage physique. On comprend qu'il se soit élevé, dès 1915, contre une paix boiteuse, génératrice de nouveaux massacres. Il crut tout de suite à la victoire, si nous savions la vouloir. Le 28 juillet 1914, il me disait que l'on entrait dans une guerre universelle, qui durerait des années. J'en étais, comme lui, convaincu. Il évaluait exactement l'équilibre des forces en présence, ne s'illusionnant pas sur la Russie, ne méconnaissant rien de la formidable puissance des Impériaux. En août 1915, il écrivait : « Accordons-nous trois ans pour abattre l'Allemagne. Rien de ce que je vois, de ce que j'entends ne me permet de penser que nous manquerons de souffle. »

Aussi *le mauvais traité* le jeta-t-il dans une douloureuse indignation, encore qu'il n'en fût point étonné, sachant ce que valait le personnel républicain à qui incombait de faire la paix. Celle-ci lui parut « trop fragile pour être durable ». Ce sont les propres termes de sa réponse, le 13 juillet 1919, à l'enquête du *Figaro* sur le traité de Versailles. Il prévoyait la volte-face anglo-américaine, la colonisation de la Russie communiste par l'Allemagne, préparant une nouvelle invasion, germano-slave, cette fois. On lit, dans *Reims dévastée*, ceci : « Les conditions de la paix, si elles assurent aux Allemagnes la certitude plénière de reconstituer leur puissance économique, industrielle et militaire, nous laissent dans l'état de défense dicté par la Prusse de 1815, durant le Congrès de Vienne, afin de pouvoir toujours, et sans trop de gêne, envahir notre sol, y piller, y saccager, y massacrer, comme il advint en 1870 et en 1914. »

Reims dévastée est une œuvre posthume. Paul Adam mourant suppliait les Français, dont « la paix était faite pour changer en désastre la splendide victoire », de s'accrocher, au moins, à la Rhénanie. Il léguait ainsi à la nation le devoir sacré de n'abandonner point le seul gage de sécurité laissé par ce qu'il nommait, pour la honte des négociateurs, le plus injuste traité.

La voix d'un Paul Adam et d'un Mangin, celle d'un Barrès et d'un Foch nous dictent, par delà leurs tombeaux, notre tâche. Tout faire pour réparer les abandons de Locarno, pour empêcher que n'ait été vain le sacrifice de nos deux millions de morts.

JEAN HÉRITIER.

LES SCIENCES

LES PETITES ONDES EN T. S. F.

Tous ceux qui ont essayé de la radiotéléphonie à ses débuts, c'est-à-dire, pratiquement, il y a une douzaine d'années, ont souvenance des grandes longueurs d'onde employées à cette époque. Sur la foi des calculs laborieux élaborés par les augures de la T. S. F., on avait cru, que, seules, les ondes de très grande longueur pouvaient franchir de grandes distances : aussi a-t-on englouti des millions dans ces fameux postes de grande puissance, qui émettaient des ondes dont la longueur atteignait et dépassait même 20 000 mètres. Quant aux ondes courtes, de longueur inférieure à 200 mètres, on les avait abandonnées aux « amateurs », comme un objet inutilisable, bon, tout au plus, à leur servir d'amusette.

Mais voici que ces terribles amateurs, qui ont le diable au corps, se sont emparés de cet « os à ronger » qu'on leur jetait en pâture. Ils l'ont trituré, ils en ont extrait la moelle, et ils sont arrivés à démontrer, par la pratique, qui a ainsi triomphé des prétentions doctrinaires de la théorie, que non seulement ces petites ondes étaient utilisables, mais encore qu'elles cheminaient mieux et plus loin que les grandes. Et, actuellement, l'Office national météorologique reçoit les messages radiotélégraphiés par les navires qui croisent dans le golfe du Mexique, sur des ondes de 60 *mètres!* Les amateurs, on le voit, se sont montrés « beaux joueurs » : on daignait leur abandonner les 200 mètres, et ils ont vaincu avec les « 60 mètres ».

C'est que ces ondes courtes ont des qualités précieuses : elles per-

mettent, en effet, de franchir de longues distances avec une faible dépense d'énergie électrique. Mais elles présentent certains « caprices ». Ainsi les ondes de 40 mètres se propagent la nuit jusqu'à 10 000 kilomètres, alors que le jour leur portée est beaucoup plus faible ; au contraire, des ondes de 20 mètres, voyageant très bien le jour, sont presque imperceptibles la nuit. Pour expliquer tout cela, on a édifié des hypothèses ingénieuses ou hardies, dont aucune ne donne satisfaction pleine et entière : *adhuc sub judice lis est.*

Les Américains, qui envisagent toujours le côté pratique et utilitaire, se sont demandé ce qui arriverait si, au lieu de produire les petites ondes par une énergie électrique de quelques watts, on employait pour cela quelques kilowatts. Si l'on remarque que les ondes dont la longueur s'abaisse à 10 mètres ont une fréquence de 30 millions d'oscillations par secondes, on conclut qu'avec une forte puissance les effets d'induction doivent présenter une intensité extraordinaire.

C'est ce que l'expérience a prouvé. On a construit un tube à vide susceptible de produire des ondes de 10 mètres sous la puissance d'émission de 15 kilowatts, et l'on a observé les effets d'induction produits à quelques mètres de distance. Si, à 8 mètres, on réunit un des pôles d'une lampe à incandescence à une tige de cuivre de 3 pieds (90 cent.) servant d'antenne, la lampe s'allume aussitôt, et, dans les mêmes conditions, un tube au néon s'illumine de sa lumière rouge-orangé. Une plaque métallique placée à 3 mètres du tube à vide et muni d'une petite antenne s'chauffait à un tel point qu'il était impossible d'y appuyer les doigts sans se brûler ; et en plaçant les disques d'étain très près de la lampe émettrice, on arrivait à les amener à la température de leur fusion. Enfin, les expérimentateurs se sont sentis envahis par une sorte d'état fébrile qui leur occasionna une sensation intense de fatigue très réelle.

On comprend tout l'intérêt que présentent de telles recherches : leurs résultats, bien que naissants, permettent d'espérer que l'on arrivera, prochainement peut-être, à transmettre *l'énergie sans fils* à travers l'espace, à condition qu'on puisse concentrer, diriger les ondes électriques comme on le fait, avec les projecteurs, pour les rayons lumineux.

* * *

Mais alors se pose une question toute naturelle. Puisqu'on cherche à concentrer un faisceau d'ondes électriques, ne pourrait-on pas, pour faciliter cette concentration, arriver à utiliser des ondes de longueur encore plus petite?

Si l'on conserve le dispositif actuel des lampes à trois électrodes pour l'émission de ces ondes, il n'est guère possible d'abaisser leur longueur au-dessous de 1 m. 50 : le temps que met l'électron à passer du filament à la plaque est, en effet, alors sensiblement égal à la période d'oscillation pour les ondes de cette petitesse. Il a donc fallu trouver autre chose, et c'est ce qu'a fait un « bon physicien » de la Faculté des sciences de Nancy, M. Pierret. Il a employé pour cela une lampe de conception et de construction toutes spéciales dont la capacité intérieure est réduite au maximum ; l'oscillateur est fait d'une tige de cuivre dont on peut, à son gré, faire varier la longueur. Il y a une foule de dispositifs de détail dont l'énumération et la description sortirait du cadre forcément restreint de cet article : disons simplement que, grâce à cette lampe émettrice qui, comme celle d'Aladin, est vraiment une « lampe merveilleuse ». M. Pierret est arrivé à réaliser des oscillations engendrant des ondes de 15 centimètres de longueur, avec la fréquence de 2 milliards par seconde.

Si l'on place l'ensemble de l'appareil émetteur ainsi construit dans une boîte de métal fermée dont un des côtés est percé d'un trou auquel est adapté un tube de même diamètre, on produit ainsi un « faisceau » d'ondes qui se comportent comme les ondes lumineuses. Une plaque métallique interposée sur leur trajet les arrête, tandis qu'une plaque de verre, de bois ou de carton les laisse passer. Si l'on interpose un prisme sur ce faisceau de rayons, il le dévie comme il le fait pour un faisceau de rayons de lumière. Un grillage métallique à mailles serrées le réfléchit comme un miroir réfléchit des rayons solaires.

En employant un système récepteur conçu et construit sur des principes analogues, on a pu recevoir ces ondes « ultra courtes » à la distance de 60 mètres. Mais, il y a mieux : en adjoignant à la lampe et au système émetteur un réflecteur parabolique formé d'une surface de toile métallique ayant la forme d'un paraboloïde de révolution, la distance de « portée » de ces petites ondes s'est trouvée augmentée au point qu'il a été possible de les recevoir jusqu'à 10 kilomètres de leur point de départ, et cela malgré l'absorption que ces petites ondes éprouvent du fait de leur passage à travers les couches basses de l'atmosphère.

Voilà donc tranchée la question de la production courante des ondes de très faible longueur. Et sans vouloir faire des « anticipations », sans prétendre jouer le rôle de prophète relativement à leur avenir, il est permis, cependant, d'envisager dès maintenant quelques-unes de leurs applications éventuelles les plus prochaines.

D'abord, il est démontré qu'il est possible de les utiliser pour les communications ordinaires, et, la technique et le matériel se perfectionnant, leur portée deviendra vite très grande. Du moment qu'il est possible de les concentrer et de les diriger en employant un réflecteur parabolique comme on le fait pour les rayons lumineux, elles apparaissent comme particulièrement désignées pour l'envoi des signaux à un poste déterminé, soit sur terre, soit sur mer : *surtout* sur mer, car elles ne sont pas, comme leurs sœurs les ondes lumineuses, arrêtées par la brume au travers de laquelle elles passent librement. Elles seront donc d'un emploi tout indiqué pour les phares hertziens, en particulier pour le si ingénieux et si élégant système de W. Loth qui utilise les signaux émis par deux phares tournants conjugués.

Au point de vue scientifique, elles seront un puissant et fécond moyen de vérification expérimentale pour certaines parties de la théorie électromagnétique de la lumière, et, enfin, elles auront peut-être, en électro-thérapeuthique, des applications considérables, car elles traversent le corps humain. On sait les curieux effets qu'a obtenus M. Lakhowsky avec des ondes de 10 mètres, effets qui ont été présentés à l'Académie des sciences par le professeur d'Arsonval. Tout cela n'est peut-être que le prélude des choses étonnantes que nous réservent les « petites ondes », hier si dédaignées, demain si courtisées.

Alphonse Berget.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. BARTEL

Un de ces larges visages slaves dont parlait Michelet. La taille courte et ramassée, la carrure puissante. Rien d'un orateur de salon ni d'académie. Un homme d'affaires, plutôt. Le réalisme, voilà, en effet, la caractéristique de M. Bartel, nouveau président du Conseil polonais.

C'est un homme qui s'est élevé à la force des poignets. Il est peuple et ne s'en cache pas. Il y met parfois de l'outrance. De là, cette réputation de démagogue que lui font ses adversaires. Il en a beaucoup.

Fils d'un simple serrurier, M. Bartel est né à Léopol (Lemberg), voici bientôt un demi-siècle. Il a été apprenti, puis ouvrier. S'il s'est élevé dans l'échelle sociale, il le doit à son extraordinaire énergie.

Les loisirs que lui laissait son travail, il les employait à préparer son baccalauréat. C'est donc, comme on dit, un autodidacte. Bachelier, il mena la double vie d'étudiant et d'ouvrier. Par la suite, il conquit son diplôme d'ingénieur; puis il obtint une « docenture » (maîtrise de conférences), à l'École polytechnique de sa ville natale. Il y est encore professeur et terrible dans la saison des examens, à ce qu'on raconte.

Son rôle politique n'a commencé qu'avec la restauration de l'indépendance polonaise. Député à la Diète de Varsovie, M. Bartel a toujours été l'un des partisans les plus en vue du maréchal Pilsudski. Le coup d'État de mai 1926 le mit définitivement en vedette. Il fut le premier président du Conseil du nouveau régime. Car c'est bien un nouveau régime que le « pronunciamento » de 1926 a inauguré en Pologne.

Depuis 1926, la Pologne vit sous le régime de la dictature d'un

homme. Dictature déguisée, larvée, pour ainsi dire, le maréchal Pilsudski n'ayant voulu accepter ni la présidence de la République ni la présidence du Conseil; mais dictature réelle, car il est vrai que — simple ministre de la Guerre — il n'en reste pas moins l'inspirateur et le chef. Appuyé sur l'armée et les organisations d'une espèce de milice civique, les « Strzelcy », le vieux mainteneur de l'idée nationale, le conspirateur de 1905, le « Commandant », le « *Grand-Père* », *comme l'appellent ses anciens légionnaires de* 1914 *et de* 1920, *apparaît, en face du Parlement, cabré, mais impuissant, comme l'incarnation de l'État, supérieur aux agitations et aux divisions des partis.*

Il s'est entouré d'hommes nouveaux. Que les militaires abondent dans ses Conseils — n'a-t-on point vu un général directeur de la Banque de Pologne? — voilà qui peut étonner un Français habitué aux genres tranchés et aux rigoureuses distinctions; mais un État en croissance doit faire flèche de tout bois. « Gouvernement de colonels, » disent les adversaires. Cela n'est pas entièrement vrai. Comme M. Switalski, qui l'a remplacé et qu'il va remplacer, M. Bartel est professeur. Il appartient donc de droit à cette république qu'a décrite M. Thibaudet.

***

Premier ministre, M. Bartel a dû faire face à une lourde tâche. Le nouveau régime, créé par la force, avait à se faire accepter. Surpris par les événements, le Parlement s'était d'abord incliné. Il avait élu président de la République un ami personnel du maréchal Pilsudski. M. Ignace Moscicki. Mais il ne devait pas tarder à se rendre compte que la révolution de Mai était un coup sérieux porté à son importance et à son prestige.

La Constitution polonaise, calquée dans ses grandes lignes sur la nôtre, est, comme la nôtre, remarquable par le rôle prépondérant qu'elle attribue au pouvoir législatif. Dans les années qui précèdent le coup d'État, c'est véritablement la Diète qui gouverne. C'est l'ère de ce que les Polonais appellent la Seimocratie *(de* Sejm, *diète). Le désordre qu'engendre une telle confusion de pouvoirs est assez connu.*

C'est contre cette Seimocratie *que s'est faite, profondément, la révolution de Mai. Une limitation des pouvoirs de la Diète devait s'ensuivre naturellement. Mais les partis ne se laissent point tondre si aisément. Les intérêts menacés se coalisèrent. Mis une première fois en minorité en* 1928, *puis revenu au pouvoir, le cabinet Bartel eut à lutter sans cesse contre l'hostilité de la Diète. En mai* 1929, *l'affaire du ministre des Finances Cechowicz, accusé d'avoir dépassé les limites du budget, fut l'occasion d'une crise qui dure encore. Deux systèmes,*

depuis, s'affrontent : le parlementarisme et la dictature. M. Cechowicz fut traduit devant le tribunal d'État. Le cabinet Bartel dut démissionner.

Il laissait cependant le pays dans une situation assez prospère. Dans l'ordre financier, le zloty, en pleine déconfiture depuis un an, avait été stabilisé, grâce, il est vrai, en grande partie à la grève anglaise de 1927 qui donna une vigoureuse impulsion aux charbonnages de Haute-Silésie. Le chômage avait diminué; la bureaucratie avait été réduite, au moyen de coupes sombres pratiquées dans les rangs des fonctionnaires. Dans l'ordre international, la Pologne avait manifestement gagné en autorité. Si l'irritante question de Vilna continuait à tendre les relations avec la Lithuanie, l'habile politique de M. Zaleski, ministre des Affaires étrangères, avait fort heureusement doublé le cap dangereux de la question des minorités. Vis-à-vis des allogènes, d'ailleurs, une politique de détente et de conciliation avait été adoptée. En Galicie, la question des écoles résolue dans le sens du bilinguisme (polonais, ruthène), l'agitation séparatiste ukrainienne avait sensiblement décru. Le parti vieux-ruthène qui englobe la grande masse de la population paysanne de cette contrée adoptait une attitude franchement loyaliste à l'égard de l'État polonais.

Renversé, M. Bartel voyagea en Italie, puis reprit sa chaire. Les derniers événements l'en ont de nouveau tiré pour le replacer au pouvoir.

* * *

Le cabinet Switalski, qui l'avait remplacé, n'aura duré que sept mois. Également appuyé sur la personne et les idées du maréchal Pilsudski, il s'est heurté lui aussi à l'hostilité du Parlement. L'intention qu'il avait hautement annoncée de procéder à une réforme de la Constitution, afin de restreindre l'ingérence de la Scimocratie, *lui a été fatale. Le premier soin de la Diète, dès la rentrée, a été de le renverser.*

Depuis, la confusion est extrême. L'opposition qui va des conservateurs aux socialistes en passant par le bloc des minorités et les Sionistes — juifs, a bien pu détruire, mais non construire. Elle s'est usée en palabres et semble avoir fait la preuve de son impuissance. « Comme programme, comme idées, s'était écrié M. Switalski, nous ne dépendons pas de vos bulletins de vote. » De fait, M. Switalski s'en va, mais M. Bartel le remplace. Le système de Mai, comme on dit en Pologne, reste, selon l'apparence, inébranlé.

Il s'en faut évidemment que la crise soit entièrement dénouée. Et il serait sans doute inutile d'attendre que la Diète marquât au nouveau gouvernement moins d'hostilité qu'elle ne fit au précédent. Et vice

versa. *En particulier, la volonté de M. Bartel de s'attaquer au problème constitutionnel ne semble pas moins arrêtée que ne le fut celle de son prédécesseur. La lutte avec la* Seimocratie *entre dans une phase nouvelle. Qui vaincra, de l'idée de l'État ou de l'antique tradition polonaise des luttes intestines et des* pacta conventa? *Quoi qu'il en soit, l'énergie du nouveau « premier » n'est pas de celles qu'on entame facilement.*

***

Le Théâtre : *Le Sexe faible.*

On a dit et l'on a eu raison de dire que l'art dramatique intéressait de moins en moins les littérateurs. Les écrivains qui sont nos amis vont au théâtre rarement. Ils ne se dérangent que pour les pièces qui sortent de l'ordinaire : M. Pagnol, M. Giraudoux, M. Bourdet. Quelque temps après, quand on les rencontre, ils vous disent : « Vous avez été bien indulgent. Vous avez la réputation d'être sévère : c'est le contraire : vous êtes la mollesse même. »

C'est qu'il manque à nos confrères d'avoir vu défiler la production courante ou plus exactement, ce n'est pas à eux que cela manque, c'est nous qui en sommes accablés. Nous nous rendons parfaitement compte que nous avons le jugement faussé. Sitôt qu'au sortir du flot des pièces commerciales nous entendons l'œuvre d'un écrivain digne de ce nom, nous crions au soulagement de telle sorte que nous avons l'air de crier au miracle. Nous prenons deux tons au-dessus, moitié par réaction naturelle, moitié par calcul arrêté, parce que c'est un double et triple devoir de mettre toute œuvre honorable en valeur ; on n'ose dire que la louange est pour l'écrivain un stimulant et une récompense, elle est toujours à tout le moins un agrément et un appui mérités ; de même elle est, si peu que ce soit, pour le public une indication et une exhortation ; enfin, nous sommes si souvent obligés d'avouer à l'étranger les faiblesses ou même les tares de notre art dramatique qu'il n'est qu'équitable de lui signaler chaleureusement que tout n'est pas perdu.

Expérience : qu'on envoie un spectateur lettré entendre coup sur coup *la Grande vie* au Palais-Royal, *la Jeune fille qui a perdu son âme* au Théâtre de l'Œuvre et *Shangaï* au théâtre Apollo. Sans doute il comprendra mieux ensuite ce que nous éprouvons en écoutant *le Sexe faible*. Voilà pourquoi nous croyons devoir y revenir ici.

La comédie de M. Bourdet appartient à la catégorie des pièces très habiles et au genre de la satire des mœurs : voilà deux qualités qui lui assignent un prix singulier.

La satire des mœurs choisit nécessairement les plus laides, et celles de notre temps ne sont pas belles. M. Bourdet s'est attaqué à un

monde entre tous répugnant : celui où ce sont les hommes qui sont achetés par les femmes.

Quoi donc? Ce monde existe? En France, autour de nous? M. Bourdet dit : dans la tourbe cosmopolite que l'or achève d'affoler, et qui fréquente les hôtels de luxe de chez nous, parce que notre pays est agréable et que Paris plaît aux femmes. Celles-ci débarquent de tous les points du monde avec des fortunes acquises. Acquises comment, ce n'est pas ici la matière ; comme elles sont riches, elles prétendent acheter l'amour.

Elles choisissent donc des hommes beaux et jeunes, c'est-à-dire vains, dans un monde sans défenses morales ; ils prennent bien vite des âmes de filles, et c'est ce que M. Bourdet a voulu dire par son titre et par toute sa comédie.

Mme Leroy-Lopez, de qui le nom est choisi avec rouerie pour laisser sa nationalité dans la brume, se donne dans ces conditions autant de mal pour marier ses fils qu'une mère s'en donnait jadis pour caser ses filles. Un type curieux et réussi, cette mère entremetteuse qui évolue non pas certes dans le grand monde, mais dans le monde riche, ce qui n'est pas tout à fait pareil. L'aîné des enfants est marié, rangé, père de famille nombreuse, riche et avare ; celui-là, il est casé et s'il cause à sa mère quelque ennui par son égoïsme et sa pingrerie, du moins il ne lui donne point d'inquiétude. Tandis que Philippe, marié à une riche Argentine qui l'aime, la méprise et la joue, comme une fille joue son financier, et se ruine pour une aventurière, comme une fille pour un amant. Le troisième, Jimmy, (car on porte des noms de tous les pays dans cette famille) conquiert une Américaine cousue d'or et la fait droguer, parce qu'il déteste celle qui l'achète et qu'il lui préfère une midinette sentimentale. Enfin, un jeune Péruvien cherche éperdument à se faire épouser par les femmes malheureuses ou les filles de la tribu Leroy-Lopez, pareil à ces joueuses de vertu qui ne cèdent que quand on leur promet le mariage.

Tout cela n'est déjà pas beau. Mais M. Bourdet a risqué des détails plus osés encore. Le jeune Péruvien qui, de désespoir, a l'idée de travailler, est exposé à la concupiscence d'un vieil Anglais, et Philippe Leroy-Lopez, pour réparer une malhonnêteté de sa maîtresse, se laisse marchander par une vieille dame. Nous touchons ici le fond de la vase.

Cependant, il va de soi qu'une telle pièce n'est pas immorale puisqu'elle est satirique. On ne la recommande évidemment pas aux familles ni aux pensionnats pour la Noël ; mais le vice est étalé pour qu'on rie à ses dépens et non pour servir d'appât. Si même on avait une critique à présenter, on se plaindrait que l'intention satirique ne soit pas plus violente encore, et que ce joli monde ait l'air de s'arranger avec la vie et la société telles quelles. On ne demande pas que le mal soit puni par intervention céleste comme dans la

morale en actions ; non, le théâtre, et surtout le comique, n'ont pas besoin de ce coup de pouce commode et suspect, mais il est bien des façons de souligner l'intention satirique ; un couronnement même peut y suffire ; qu'un malfaiteur reçoive à la scène un prix de vertu, c'est une morale à l'envers comme La Fontaine en est plein :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Personne ne s'y trompe, et puisque aussi bien on a beaucoup comparé ces temps-ci la comédie de M. Bourdet à celles de M. Pagnol, on rappellera que la première pièce de cet auteur, *les Marchands de gloire*, se terminait de la sorte par une fausse apothéose. Tandis que dans *le Sexe faible*, le spectateur est chargé de tirer la moralité tout seul. M. Bourdet objectera qu'elle est assez visible, et qu'il ne peut venir à l'idée de personne d'admirer ou d'imiter ses affreux héros. En somme, l'œuvre immorale pourrait se définir brièvement : celle qui donne l'envie de faire le mal.

Au reste, s'il en était besoin, la preuve par l'absurde serait administrée par le fait suivant : l'intrigue du *Sexe faible* se déroule à l'hôtel Ritz, et dans la réalité ledit hôtel a intenté un procès à M. Bourdet. Étonnant manque de psychologie : même quand on gagne une pareille cause devant la justice, elle est perdue d'avance devant l'opinion. C'est donc dire que le bât blesse, et qu'on a senti l'efficacité de la purge un peu vive administrée par M. Bourdet.

C'est pourquoi l'on sera indulgent à sa pièce, pleine d'ailleurs de précieuses qualités non seulement d'adresse, mais de mouvement, de verve, de vraie force comique. Son principal défaut est que ni figures ni action centrales ne se détachent avec vigueur au premier plan, et toute cette vermine grouille un peu comme les asticots dans une boîte, qui passent sans fin les uns par-dessus les autres sans qu'on saisisse les raisons de cette gymnastique.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

FRANCE. — *Mort de M. Emile Loubet, ancien président de la République* (20 *décembre*).

— *Mémorandum du gouvernement français sur le désarmement naval. Il contient la suggestion d'une sorte de pacte de non-agression dans la Méditerranée* (21 *décembre*).

— *M. Herbette, ambassadeur de France à Moscou, veut remettre au commissaire du peuple Litvinof une note du gouvernement roumain qui rappelle aux Soviets, à propos des affaires de Mandchourie, les engagements pris en signant le pacte Kellogg. Litvinof refuse avec insolence de recevoir la note* (23 *décembre*).

— *Discussions, à la Chambre, sur la politique étrangère. Tandis que M. Mandel attaque vivement la politique de M. Briand, M. Paul Reynaud préconise l'abandon de la politique des alliances et une « collaboration » franco-allemande* (24 *décembre*).

Quelques jours auparavant, un essai de « rapprochement » avec les catholiques allemands, tenté par un groupe de catholiques français, avait mal tourné. Les pèlerins français à Berlin avaient été accueillis par d'âpres récriminations. Mgr Ulitzka, porte-parole de l'Allemagne catholique, avait signifié qu'il n'y avait pas de rapprochement possible tant que la France s'obstinerait à déclarer intangible le traité de Versailles.

M. Briand répond, le 26, *aux interpellateurs.*

Le 27, *M. Reibel donne lecture d'une lettre écrite par le maréchal Foch, en octobre* 1926, *pour signaler au président de la République le danger de l'évacuation de la Rhénanie.*

M. Tardieu déclare qu'il n'y aura pas d'évacuation tant que l'accord final du plan Young n'aura pas été signé et ratifié : « Si c'est nécessaire, dit-il, le gouvernement saura dire non à La Haye. »

Il obtient un vote de confiance par 343 *voix contre* 17 *et* 240 *abstentions* (27 *décembre*).

Le Sénat et la Chambre des députés votent les projets gouvernementaux sur le relèvement du traitement des fonctionnaires et les dégrèvements financiers (30 *décembre*).

— *Le président de la République signe un décret qui gracie M. Léon Daudet et quelques communistes* (30 *décembre*).

LES EMBARRAS DU GOUVERNEMENT TRAVAILLISTE ANGLAIS. — *M. Tom Shaw, ministre de la Guerre, annonce que les travaillistes, dès qu'ils le pourront, « aboliront la pauvreté, » fallut-il, pour cela, « enlever le superflu de quelques-uns »* (16 *décembre*).

En attendant, le ministre du Travail, miss Bonfield, doit avouer,

aux Communes, qu'il y a 200 000 *chômeurs de plus en Angleterre depuis l'avènement des travaillistes au pouvoir* (19 *décembre*).

Le même jour, le projet gouvernemental sur les mines ne recueille que huit voix de majorité.

Aux Indes, l'agitation va grandissant. Un attentat est dirigé, le 23, *contre le vice-roi, lord Irwin. Le* 27, *le congrès national hindou de Lahore acclame non plus seulement un statut analogue à celui des Dominions, mais l'indépendance complète de l'Inde.*

En Égypte, à la suite du triomphe des nationalistes aux élections, le roi Fouad appelle au pouvoir leur chef, Nahas pacha (30 *décembre*).

ALLEMAGNE. — *Le socialiste Hilferding, ministre des Finances, donne sa démission* (21 *décembre*). *Il est remplacé, le* 23, *par le populiste Moldenhauer.*

— *Le* 22, *le plébiscite nationaliste contre le plan Young ne recueille pas le quotient nécessaire.*

POLOGNE. — *Retour de M. Bartel au pouvoir* (22 *décembre*).

ARGENTINE. — *Attentat contre M. Yrigoyen, président de la République. Son chef d'état-major est blessé* (24 *décembre*).

CHINE. — *Signature, à Khabarovsk, du protocole russo-chinois qui rétablit, en Mandchourie, le statu-quo ante* (22 *décembre*).

— *Le Conseil politique de Nankin abolit l'exterritorialité, en Chine, à partir du* 1er *janvier* (27 *décembre*).

ÉTATS-UNIS. — *Accord germano-américain aux termes duquel les sommes dues par l'Allemagne aux États-Unis seront payées directement par le Reich* (28 *décembre*). *Le gouvernement américain refuse donc de passer par la Banque des règlements internationaux.*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1930. 38997.